OCT 17 1927

34e Année. N° 19. 1er Octobre 1927.

PERIODICAL ROOM
GENERAL LIBRARY
UNIV. OF MICH.

# LA REVUE DE PARIS


| | | Pages. |
|---|---|---|
| ince Youssoupoff. . | *La Fin de Raspoutine.* — I. . . . . | 481 |
| bert Thibaudet. . . | *Le Tricentenaire de Bossuet.* . . . . . | 510 |
| chard Wagner. . . | *Lettres à sa Femme* . . . . . | 526 |
| ancis Carco . . . . | *Poèmes retrouvés* . . . . . | 564 |
| oger Labonne. . . . | *Athènes.* . . . . . | 570 |
| Gascoin. . . . . | *M. Rouju, nouveau jeune.* — I. . . . . | 605 |
| ul Darcy. . . . . | *Au Service de la France en Russie* (fin). . . | 631 |
| c Durtain . . . . . | *Hollywood dépassé.* — IV. . . . . | 654 |
| enry Bidou . . . . . | La Vie littéraire : *Parmi les Livres.* . . . . . | 677 |
| bert Flament. . . . | La Quinzaine : *Tableaux de l'Été méditerranéen.* | 689 |
| notus . . . . . | La Politique : *La Quadrature du Cercle* . . . | 704 |

MARCEL THIÉBAUT : Chronique bibliographique.


Copyright 1927 *Revue de Paris.*

---

LA LIVRAISON DE **240** PAGES : **7** FRANCS

---

PARIS

DIRECTION ET RÉDACTION : 114, AVENUE DES CHAMPS-ÉLYSÉES

ADMINISTRATION, ABONNEMENT ET VENTE : 3, RUE AUBER

1927

*La* **Revue de Paris** *publiera prochainement :*

# Sans âme

par ANDRÉ THÉRIVE

# Notes sur Racan

par VALÉRY LARBAUD

# De la Conversation

par ANDRÉ MAUROIS

# La Reine des Lanturelus

par CONSTANTIN PHOTIADÈS

# Le Catholicisme romain pendant la troisième décade du XX$^{e}$ siècle

par le Père YVES DE LA BRIÈRE

*(Premier article d'une série qui sera consacrée à l'étude des grandes religions qui se partagent le monde d'aujourd'hui.)*

# La Bataille de Tannenberg

par le Commandant KOELTZ

# LA FIN DE RASPOUTINE

Je ne pouvais me décider à publier mes souvenirs sur Raspoutine. Un sentiment de douloureux respect m'empêchait de toucher à des événements si intimement liés au règne de l'empereur martyr Nicolas II.

Toutefois, une partie de la presse ne cesse de publier sur ce sujet des articles inexacts et même calomnieux, et aussi trop souvent, hélas, des Russes livrent à la publicité des écrits du même genre pour satisfaire la curiosité parfois malsaine de la foule.

D'autre part, si l'on ne saurait tolérer que ceux qui ont expié par leur sang des erreurs involontaires soient constamment calomniés, on ne doit pas non plus tomber dans l'excès contraire et défendre l'ensemble de la politique du dernier règne.

Il faut s'attacher à analyser objectivement le passé sans exercer, de quelque façon que ce soit, la moindre pression sur l'esprit de notre jeune génération, qui grandit loin de la Patrie et qui, tôt ou tard, sera appelée à participer à la construction d'une nouvelle Russie.

Nous n'avons pas le droit de nourrir de légendes le cerveau de nos enfants. Ce n'est pas ainsi qu'on peut leur inculquer un véritable amour de la Patrie ou le sentiment du devoir envers elle.

Il est utile de reconnaître les erreurs du passé pour éviter bien des fautes à l'avenir et s'épargner de grandes désillusions.

C'est pour cela, qu'ayant été témoin des événements tragiques qui se sont déroulés autour du trône, je voudrais aujourd'hui faire connaître la vérité sur ce que j'ai vu et entendu. C'est au nom de cette vérité que j'ai résolu de maîtriser le sentiment pénible qui m'oppresse en évoquant le passé car je me sens aujourd'hui encore pénétré d'une émotion infinie en songeant que, en dépit de notre effort, les agissements de Raspoutine ont eu pour épilogue le massacre sauvage de la famille impériale à Ekaterinbourg.

PRINCE FÉLIX YOUSSOUPOFF

L'ombre sinistre jetée par Raspoutine sur le trône faisait frémir d'indignation toute la Russie.

C'est en vain que des personnalités approchant de très près l'Empereur et l'Impératrice les suppliaient d'éloigner de la Cour ce dangereux aventurier. Les plus dignes représentants du Clergé eurent beau joindre leurs protestations à celles de nombreux dignitaires fidèles au Trône pour défendre l'Église et la Russie contre lui, rien n'y fit. L'influence de Raspoutine grandissait de jour en jour, et, jusque dans les provinces les plus reculées, le mécontentement grondait. Instinctivement, le peuple sentait qu'il se passait quelque chose d'anormal en haut lieu. Est-il étonnant, dès lors, que l'annonce de la mort de Raspoutine ait provoqué tant de joie?

Depuis, il y a eu peut-être un revirement d'opinion. Accablés par les horreurs de la Révolution et par la dure vie de l'exil, les Russes ont oublié bien des choses du passé. Le régime des Soviets a fait de notre Patrie un tel enfer que n'importe quelle autre forme de gouvernement semble, par comparaison, un véritable bienfait des dieux.

Les chefs de la Troisième Internationale ont montré au monde entier de quelles monstruosités ils étaient capables. Tout pâlit devant les atrocités commises par des bourreaux comme Dzerjinsky, Peters et leur école de tortionnaires, qui, dans les geôles soviétiques, ont inventé des tortures jusqu'ici inconnues pour décupler, avec un raffinement diabolique, les souffrances physiques et les angoisses morales.

Ayant encore cet affreux tableau devant les yeux, l'émigré russe est enclin à comparer la Russie actuelle à celle du passé. Il est tenté, parfois, de conclure qu'il aurait mieux valu vingt Raspoutine au pouvoir, et le maintien du régime existant alors. Il en arrive même à croire que l'opposition faite à Raspoutine n'était rien moins qu'une manifestation révolutionnaire contre l'ordre établi, et que son assassinat fut le premier coup de feu, le signal du bouleversement général, le prélude de l'émeute populaire; et que si l'on se fût résigné à le supporter et à le laisser vivre, le terrible cataclysme qui a perdu la Russie ne se serait pas abattu sur elle. Mais c'est là un raisonnement faux. Il ne peut s'expliquer que par une violente réaction d'âmes naufragées.

Ce n'est pas le meurtre de Raspoutine qui a causé la

Révolution; elle existait bien avant. Elle était en Raspoutine lui-même. Elle avait son germe dans le « Raspoutinisme », avec son cortège de basses intrigues, d'obscurs calculs et de folies effrénées. Le « Raspoutinisme » entourait le Trône d'un voile opaque, qui isolait complètement le Monarque de son peuple en dépit des efforts des membres de la Famille Impériale et de diverses personnalités politiques.

Dans l'impossibilité où il était de voir ce qui se passait en Russie, l'Empereur ne savait même plus distinguer ses amis de ses ennemis. Tandis qu'il acceptait sans méfiance le conseil des traîtres, il refusait le concours de ceux qui pouvaient l'aider à sauver le Pays et la Dynastie.

Certes, l'Empereur n'avait pas la tâche facile. Il n'est pas niable qu'un lourd héritage lui était échu. Pendant bien des années, les révolutionnaires, dont le quartier général se trouvait à l'étranger, et qui possédaient d'importants capitaux, se livrèrent en Russie à un sourd travail de destruction. Le gouvernement fut constamment obligé de se tenir sur la défensive, mais il lui était presque impossible de prendre position sans froisser l'opinion publique, qui protestait sans cesse contre les « répressions » et ne se rendait pas compte du danger social qu'il y avait à laisser se propager des idées subversives.

C'est d'une main forte que l'empereur Alexandre III gouverna la Russie et parvint à étouffer toutes les velléités révolutionnaires. Il ne crut pas devoir accorder encore au pays une plus large participation aux affaires de l'État. A sa mort, on espérait que son successeur serait plus libéral. Il n'en fut pas ainsi. L'empereur Nicolas II au début de son règne ne put faire aucune concession. Mais la tâche qu'il avait assumée de maintenir intact le principe du pouvoir absolu ne cadrait ni avec son caractère ni avec la situation intérieure du moment. Le peuple se soumet volontiers à un chef qu'il sent ferme et résolu. Or l'empereur Nicolas II ne l'était pas. On s'en aperçut dès son avènement. Les organisations révolutionnaires ne tardèrent pas à relever la tête et l'insuccès de la guerre impopulaire avec le Japon poussa bientôt d'autres éléments du pays à manifester publiquement leur mécontentement.

***

C'est en 1905 que s'abattit sur la Russie la première tourmente révolutionnaire. Le gouvernement réussit à la briser. Un apaisement, plutôt apparent que réel suivit. Mais la propagande continuait de saper obstinément l'autorité Impériale.

Les troubles agraires de l'année 1905 avaient réveillé dans les masses l'instinct toujours sommeillant de l'anarchie et chez les paysans la soif de répartitions terriennes. Quant aux ouvriers, surtout ceux des grands centres, ils écoutaient complaisamment l'appel à la lutte contre le capital.

Les intellectuels de gauche rêvaient d'une République démocratique à tendance socialiste; les plus modérés se laissaient entraîner vers le parlementarisme. La riche bourgeoisie, elle, aspirait à la prépondérance politique dans le pays.

La grande majorité de la jeunesse cultivée (les étudiants en particulier) ne cessait de prêcher la Révolution. Pour les plus âgés, comme pour les plus jeunes, la Révolution apparaissait comme une nécessité, le seul moyen d'établir en Russie la justice sociale et d'y créer un état de prospérité générale.

L'idéalisme rêveur et naïf de l'intellectuel russe a fait de la Révolution une véritable religion qui eut ses martyrs et exigea de ses adeptes des actes d'abnégation et d'héroïsme. Ces martyrs, ces prétendus saints, n'étaient — pour la plupart — que des condamnés politiques exilés en Sibérie ou ayant fui à l'étranger sous l'inculpation d'assassinats terroristes.

D'autre part les membres de la classe cultivée traversaient une véritable crise psychologique. Beaucoup d'entre eux soumettaient à une critique des plus violentes et des plus partiales tout le système gouvernemental dans ses moindres détails. Et leur aveuglement allait même jusqu'à nier l'œuvre accomplie par les Tsars de Russie qui, au cours des siècles, édifièrent la puissance du Grand Empire.

Gagnés par ces idées, les pays étrangers se faisaient une opinion lamentable de l'état de la Russie monarchique. Et pourtant, de grands progrès avaient été accomplis par elle au moment où la guerre commença. Ses finances, son industrie, son économie rurale étaient en plein développement; l'instruction s'étendait chaque jour davantage; de nouvelles lignes ferrées apparaissaient dans tout le pays, et nombreuses étaient les administrations publiques qui pouvaient être citées comme modèles.

Le malheur voulut que les intrigues qu'à cette époque on tramait autour du Trône fussent de nature à mécontenter le pays et à provoquer les plus graves malentendus. Lorsqu'une calamité menace, il survient bien souvent une série de circonstances qui précipitent sa chute.

C'est ainsi que les particularités de caractère de l'empereur Nicolas II et de l'impératrice Alexandra Feodorovna ont exercé la plus tragique influence sur le sort de la Russie et de la dynastie, alors que dans d'autres circonstances, elles n'eussent eu aucune influence marquée sur le règne.

L'empereur Nicolas II, avait reçu une instruction excellente. Mais la bonté et la simplicité exceptionnelles qui formaient le fond de son caractère ne devaient pas l'aider à remplir les fonctions difficiles d'un monarque.

L'empereur Alexandre III, qui avait exercé le pouvoir d'une main de fer, était mort trop tôt. Il avait laissé un fardeau trop pesant pour un Tsarevitch sans expérience.

Le jeune Empereur fit son entrée à Saint-Pétersbourg en suivant le cercueil de son père. Sa fiancée, la princesse Alice de Hesse, dut prendre le deuil dès son arrivée en Russie. Devenue d'emblée Impératrice de toutes les Russies elle n'eut pas le temps de bien connaître la société de sa nouvelle patrie, ni de comprendre ses traditions et ses coutumes, ainsi qu'avaient pu le faire les autres souveraines, lesquelles, comme Tsaredna[1], s'étaient familiarisées petit à petit avec les conditions d'existence en Russie.

La jeune Impératrice devint aussitôt le point de mire de la Russie entière. Elle en fut extrêmement embarrassée.

1. Épouse du Tsarevitch.

Timide et nerveuse de nature, elle se renferma davantage en elle-même. Elle donna une impression de froideur et d'indifférence et parut même hautaine. Sa popularité fut compromise dès le début.

La vie privée du couple impérial ne comporta pas longtemps le bonheur sans nuage que les circonstances semblaient devoir favoriser. L'Empereur Nicolas II était doublement impressionné par la mort de son père, et par les difficultés du pouvoir. L'Impératrice Alexandra Feodorovna voulait sincèrement partager les responsabilités de son époux, et désirait ardemment lui être utile. Elle s'efforça de lui donner des conseils, qui, comme il fallait s'y attendre, étant donné son manque de connaissance de la Russie, ne furent pas toujours heureux. Elle prit ainsi l'habitude, dès les premières années, de s'immiscer dans les affaires de l'État et on reprocha bientôt à la jeune Souveraine de trop aimer le pouvoir et à l'Empereur de manquer d'énergie. Bientôt l'Impératrice se rendit compte qu'elle n'avait pas su gagner la sympathie de sa nouvelle patrie et surtout celles des milieux aristocratiques, ainsi que du monde des dignitaires. Le fait que ses quatre premiers enfants furent des filles alors que tout le pays attendait avec impatience la naissance d'un héritier; la guerre malheureuse avec le Japon; les émeutes révolutionnaires de 1905 et bien d'autres soucis affectèrent son moral.

Devenue orthodoxe, elle pratiquait avec exaltation sa religion nouvelle sans être à même d'en comprendre toute la grandeur. D'un naturel très pieux, elle tomba vite dans un mysticisme exagéré. Sa nervosité s'accentua et elle résolut de se consacrer entièrement à la vie de famille. Elle n'en souffrit pas moins de sentir ses bonnes intentions demeurer incomprises et méconnues et sa susceptibilité maladive ne fit que grandir.

Vers cette époque arriva à Saint-Pétersbourg le docteur Philippe, un occultiste français envoyé, disait-on, à la Cour de Russie par les organisations maçonniques. L'Impératrice lui accorda toute sa confiance. Philippe fit son apparition un peu avant la naissance du Tsarevitch et l'Impératrice mit un grand espoir maternel dans la vertu des prières du

« docteur ». Celui-ci quitta brusquement le pays. On raconta que ceux qui l'avaient envoyé en Russie, mécontents de lui, l'avaient rappelé.

Quelque temps après le départ de Philippe, un nouveau « prophète » fit son apparition à Saint-Pétersbourg; mais il était, cette fois, du plus pur type russe. Il s'appelait Grégoire Raspoutine. C'était un paysan sibérien qui se donnait l'apparence d'un pèlerin très dévot. Amené chez l'Impératrice, il fit aussitôt sur elle une profonde impression.

Dans la suite, ceux qui avaient patronné Raspoutine à son arrivée à Saint-Pétersbourg se rendirent compte de l'immoralité de cet aventurier et tentèrent de l'éloigner de la Cour, mais il était trop tard. L'influence de Raspoutine était déjà solidement établie.

Son action à la Cour avait été favorisée par une femme dont la présence à Tsarskoie Selo, de même que l'empire qu'elle exerçait sur la Souveraine, étaient le résultat de hasards aussi exceptionnels que ceux qui présidèrent à l'apparition de Raspoutine lui-même.

Voici dans quelles circonstances l'Impératrice fit la connaissance de cette personne, qui était la fille de Taneeff, chef de la chancellerie privée de l'Empereur.

Tombée gravement malade du typhus, la jeune fille rêva que l'impératrice Alexandra Feodorovna entrait dans sa chambre et la prenait par la main. En s'éveillant, elle se sentit beaucoup mieux et n'eut plus qu'une seule pensée : réaliser son rêve.

On parla d'Anna Taneeff à l'Impératrice qui, suivant l'élan naturel de son cœur, se rendit chez elle. Cette visite redoubla l'exaltation de la jeune fille.

D'une intelligence très limitée, inculte, mais ne manquant pas d'un certain esprit de ruse, Anna Taneeff était portée, par son tempérament expansif, à exagérer ses sentiments. L'Impératrice ne douta pas de sa sincérité et touchée par cette affection, la prit auprès d'elle.

Quelque temps après, Anna Taneeff épousait le lieutenant Wyrouboff. Cette union ne fut pas heureuse; les époux se quittèrent bientôt, et l'Impératrice, émue de la situation de « la pauvre Anna », lui accorda, dès ce moment, une

amitié et une confiance qui ne se démentirent jamais.

La Wyroubova n'était pas digne de cette confiance. Elle avait la mentalité d'une femme de chambre qui cherche par tous les moyens à gagner les bonnes grâces de sa maîtresse. Non seulement elle assurait sans cesse l'Impératrice de son adoration, mais elle essayait aussi de faire naître chez la Souveraine des sentiments hostiles envers toutes les autres personnes de son entourage.

Les larmes aux yeux et en termes indignés, elle affectait de déplorer que l'Impératrice fût méconnue par la société et par la Famille Impériale. Elle rapportait à la Souveraine une quantité de potins dont la plupart étaient inventés et qui tendaient toujours à prouver qu'elle seule l'adorait, et savait l'apprécier à sa juste valeur.

Son attachement était certainement sincère, mais bien loin d'être désintéressé. Malgré son inintelligence, elle ne fut pas longue à comprendre que, plus elle isolerait l'Impératrice, plus elle verrait grandir son influence et plus elle en tirerait d'avantages.

Elle était justement la personne qu'il fallait pour rapprocher Raspoutine de l'Impératrice.

Le rusé « Starets [1] » n'éprouva aucune difficulté à convaincre la Wyroubova qu'il était réellement un saint homme et qu'il fallait en persuader la Souveraine. Mais ce fut seulement après que Raspoutine eut ensorcelé l'Impératrice que la Wyroubova comprit jusqu'à quel point elle pouvait exploiter la situation, et que la soif du pouvoir s'éveilla en elle.

Son intimité avec l'Impératrice lui donnait déjà une situation privilégiée, mais l'apparition de Raspoutine lui ouvrit des horizons nouveaux. Anna devint la grande amie, la personne de confiance de la Souveraine, le seul intermédiaire entre elle et le « Starets ».

1. A l'étranger, on traite avec insistance Raspoutine tantôt de moine, tantôt de prêtre : Il n'a été ni l'un ni l'autre. L'appellation de « Starets » lui fut donnée par ses admiratrices. Ordinairement, on appelle « Starets », dans les monastères russes, les moines parvenus avec sainteté à un âge avancé. C'est à eux que les croyants s'adressent, afin d'obtenir des éclaircissements d'ordre religieux et des conseils dans les moments difficiles de la vie. Il n'y eut, et il n'y a encore de ces Starets que dans quelques monastères de Russie. Leur vie n'est que dévouement abnégation et privations. Raspoutine n'avait rien de commun avec eux.

Cependant, même avec l'aide de la Wyroubova, jamais Raspoutine n'aurait pu exercer une si grande influence sur l'Empereur, si ce dernier avait eu une nature moins timide, s'il n'avait évité le monde et préféré à son palais de Saint-Pétersbourg sa résidence retirée de Tsarskoie Selo où au milieu de sa famille, il menait une vie simple et tranquille.

L'empereur Nicolas II ne sut jamais se rapprocher de ses sujets. Il ne fréquentait guère que les cercles militaires et ne paraissait qu'aux fêtes des régiments de la Garde. Son activité de Souverain se déployait dans le cadre de Tsarskoie Selo où les ministres venaient lui faire leurs rapports. Il travaillait beaucoup et consciencieusement, mais il ne voyait son pays que de loin. Seules les personnes qui eurent le privilège d'être reçues au Palais purent apprécier les qualités exceptionnelles de son cœur, son charme, son affectueuse simplicité et la grandeur de son patriotisme.

Quant à l'Impératrice, elle s'éloignait de plus en plus non seulement de la société pétersbourgeoise, mais aussi de la Famille Impériale. Elle encourageait ainsi le penchant de l'Empereur pour Tsarskoie Selo.

Cette retraite solitaire favorisait le goût naturel de l'Empereur pour la vie intime qui, hélas, ne s'accorde pas toujours avec les obligations qui incombent à un chef d'État.

Intelligent, délicat et d'une douceur de caractère incomparable, il s'habitua, sans s'en rendre compte, à s'incliner en toutes choses devant la forte personnalité de l'Impératrice. Elle devint son unique conseil, remplit à elle seule toute sa vie et écarta ainsi de lui toute influence étrangère. D'autre part, son état de santé n'était pas fait pour libérer l'Empereur de ses préoccupations de famille. Elle souffrait depuis de longues années d'une névrose du cœur que les soucis aggravaient. Son moral s'en ressentait et son extrême dépression imprégna l'atmosphère de Tsarskoie-Selo d'un grand malaise.

Mais la plus dure épreuve qui s'abattit sur les Souverains fut la maladie incurable de leur fils unique, dont la naissance avait été tant attendue. L'enfant était atteint d'un mal héréditaire, l'hémophilie, qui se transmet à la branche masculine par la ligne maternelle. L'Impératrice, qui adorait

son fils, souffrait non seulement de l'horrible crainte de le perdre d'un moment à l'autre, mais aussi de la pensée d'être la cause de ce mal terrible.

On s'efforça de cacher au pays l'état de santé du Tsarevitch, mais les précautions prises pour garder le secret ne firent qu'augmenter la curiosité. Loin de compatir aux tortures morales qu'enduraient les parents, on faisait circuler sur cette mystérieuse maladie les récits les plus absurdes et les plus fantaisistes.

Ces malheureuses circonstances ouvrirent à Raspoutine un vaste champ d'activité. Il était parvenu à persuader l'Impératrice qu'il fallait, pour sauver son fils, un miracle qu'il était seul à pouvoir accomplir, et que, tant qu'il resterait auprès de la Famille Impériale, le Tsarewitch serait en bonne santé. L'Impératrice s'efforça de faire partager à l'Empereur la foi aveugle qu'elle avait en Raspoutine. C'est ainsi qu'à travers les angoisses d'un père et d'une mère, Raspoutine put régner sur toute la Russie.

Cependant, le Souverain ne supporta pas toujours avec patience le joug de son entourage; il alla même jusqu'à éloigner Raspoutine, mais il n'eut pas l'énergie de s'en tenir à cette saine décision et se laissa bientôt reprendre par l'atmosphère de mysticisme qui l'entourait.

En 1914, à la déclaration de guerre, une vague de patriotisme souleva tout le pays sans distinction de parti. Les griefs contre le Pouvoir suprême furent oubliés et le Tsar et le peuple ne firent qu'un. On sait que cette communion nationale ne dura pas longtemps.

La guerre, en se prolongeant ramena les nuages[1], et l'on

1. Les insuccès sur les champs de bataille rendaient tout le pays soucieux On prononçait déjà à voix basse le mot *trahison*. L'opinion publique exaspérée par la propagande allemande attribuait à l'Impératrice, déjà si impopulaire, des crimes monstrueux. Des bruits ignobles étaient répandus en Russie par les agents allemands et les organisations révolutionnaires, qui travaillaient de concert et puisaient l'argent aux mêmes sources. Un des procédés les plus perfides de cette propagande consistait à souligner les origines allemandes de l'Impératrice et son amour persistant pour son ancienne patrie. Cela était faux : l'impératrice Alexandra Feodorovna n'aimait pas la Prusse et détestait l'empereur Guillaume.

Mais la calomnie n'épargna même pas la personne du Souverain, qu'on accusait de vouloir signer une paix séparée à l'instigation de l'Impératrice. Cette accu-

vit réapparaître à Tsarskoie-Selo la sombre silhouette de Raspoutine.

***

Sur les bords escarpés du fleuve Toura s'étend le village de Pokrovskoie, où naquit Grégoire Raspoutine. Ses rues, bordées de maisons rustiques solides et spacieuses, faites toutes de bois, ayant plus d'un siècle d'existence, convergent en lignes droites vers une hauteur où se dresse une église.

Ce village respire l'aisance. Les poules picorent dans les chemins. Les prés regorgent de vaches superbes, de grasses brebis, de chevaux de petite taille, mais résistants comme l'acier. L'intérieur des habitations étonne par sa propreté. Les fenêtres largement ouvertes à la lumière sont toutes fleuries. Si vous suivez la route qui mène du village aux rives de la « Toura », votre regard se perd dans ces vastes plaines sibériennes qui donnent une impression d'immensité unique au monde. Les champs, mêlés aux steppes et sillonnés de bois de bouleaux se succèdent sans interruption. Puis s'étendent sans fin les forêts de pins et de sapins qui portent le nom d'Ourman. En été, des baies de toutes espèces y foisonnent. Framboises, myrtilles, mûres et ronces couvrent le sol de cet Ourman fantastique. La fraise des bois étend son tapis rouge dans les clairières. Le gibier abonde. L'herbe et les fleurs atteignent à hauteur d'homme.

sation était d'autant plus indigne que le Tsar fut hostile à toute idée de paix séparée, non seulement pendant son règne, mais aussi après son abdication; dans son adieu à l'armée, malheureusement non publié sur l'ordre du gouvernement provisoire Goutchkoff, il conjurait l'armée et la Russie de continuer jusqu'au bout la lutte contre l'ennemi, en complet accord avec les alliés.

Hélas, au moment où il devenait urgent que des mesures énergiques fussent prises pour démentir ces rumeurs infâmes, dût-on même avoir recours à des moyens draconiens, l'Empereur avait épuisé la réserve de ses forces et abandonnait presque le pouvoir entre les mains de l'impératrice pour se mettre à la tête des armées.

Quoi qu'il en soit, on peut dire que le manque d'énergie du tsar n'était pas de la faiblesse morale puisqu'il refusa tout secours de l'empereur Guillaume, alors que tous les membres de la famille impériale étaient à Ekaterinbourg aux mains des bolcheviks et y vivaient dans des conditions atroces. L'empereur Nicolas II montra en cette occasion une magnifique grandeur d'âme et prouva sa loyauté chevaleresque en refusant de signer la paix de Brest-Litovsk. Il préféra se sacrifier plutôt que de sauver sa vie et celle de sa famille au prix d'une trahison.

Mais on n'y rencontre pas beaucoup d'habitants. Comme dans toute la Sibérie, les villages sont rares, parfois à plusieurs centaines de kilomètres l'un de l'autre. Les villes sont encore moins nombreuses. La voie ferrée traverse la ville de district « Tieumen » mais passe très loin de Pokrovskoie. En hiver, on voyage en traineau. Enveloppé d'une peau de chien qui, mieux que toute autre, préserve du froid, on est emporté le long des routes couvertes de neige qui brillent au soleil comme des rubans d'argent. Les chevaux courent vite, et ne connaissent pas la fatigue. On finit par s'assoupir au son monotone des clochettes. Des plaines blanches paraissent et disparaissent tour à tour, puis surgit de tous côtés une forêt de cèdres et de sapins immenses couronnés de duvet blanc.

Pendant l'été, on peut aller jusqu'à Tioumen, en remontant la Toura qui se jette dans le Tobol; là un bateau à vapeur vous mène à la ville de Tobolsk, chef-lieu de la province de ce nom. Cette ville n'est reliée à aucune voie ferrée; quoique toute petite et à moitié abandonnée, elle reste le centre administratif de l'énorme province de Tobolsk. Cette province occupe la partie nord-ouest de la Sibérie, et, par ses dimensions, égale un état européen.

Ce fut par la Toura et le Tobol, au cours de l'été de l'année 1917, qu'on mena en captivité, de Tioumen à Tobolsk, l'empereur Nicolas II et sa famille. Le bateau passa devant Pokrovskoie et l'Impératrice, accablée, ainsi que l'a raconté plus tard l'un des témoins de ce douloureux voyage, ne pouvait détacher son regard du grand clocher blanc qui dominait les toits des hameaux disparaissant dans le lointain.

Grégoire Raspoutine passa sa jeunesse dans son village natal.

Il ne le quitta que pour entreprendre ses voyages mystérieux, qui finirent par l'amener à Saint-Pétersbourg.

Les habitants de la Sibérie sont d'une origine mixte. Le hasard conduisit leurs aïeux dans ce riche pays comme un fleuve charrie des pierres et du sable d'une contrée à une autre.

La Sibérie occidentale est peuplée de « vieux croyants » de tendances religieuses différentes. Ils habitent surtout les

forêts et les lieux difficilement accessibles. Ils gardent soigneusement leurs anciennes coutumes, mènent une vie austère et sont très religieux. C'est en fuyant la persécution qu'ils ont échoué jadis dans ce pays. Les « staroobriadtzy[1] » conservent dévotement dans leurs grosses reliures leurs livres liturgiques et suivent avec respect les vieilles traditions. Mais il y a d'autres habitants de la Sibérie qui s'efforcent à ne pas songer au passé. Ce sont des descendants de forçats et de déserteurs, qui vivent à présent dans l'opulence alors que leurs ancêtres ont traversé la Sibérie les fers aux pieds. Ils ont grandi librement, loin des autorités, et se sont accoutumés à ne plier devant personne.

Les Sibériens sont rudes, audacieux, et en général honnêtes. Ils ont une répugnance particulière pour le voleur, et souvent même se passent de la justice pour le punir. Le seul homme qui ne trouve pas grâce devant un Sibérien est le voleur de chevaux qu'on flétrit sous le nom de « Varnak ». Il n'y a pas en Sibérie de plus mortelle injure. C'est ainsi que dès son plus jeune âge on nommait Grégoire Raspoutine à Pokrovskoie. Ce métier honteux et dangereux, que son père avait pratiqué, convenait autant à ses instincts rusés et rapaces qu'à sa dextérité naturelle. Il fut souvent pris en flagrant délit et roué de coups. Plus d'une fois les autorités locales l'arrachèrent, dans un état piteux, à la justice des paysans. Un autre homme en serait mort, mais Raspoutine était de force à tout supporter.

Mais sa nature perverse ne pouvait se contenter d'une vie de paysan; l'existence vagabonde l'attirait. Il lui arrivait de disparaître soudain et pour longtemps de Pokrovskoie. Nul ne savait où il allait. Pendant une de ces fugues, on fit courir le bruit qu'il s'était réfugié dans un asile solitaire et qu'il y vivait en anachorète. Il est possible qu'à un certain moment des aspirations vagues se soient éveillées dans son âme inquiète et qu'il se soit alors tourné vers la religion. Mais la beauté et la pureté de la religion orthodoxe ne pouvaient le séduire. Ce fut le mysticisme obscur d'une secte pervertie qui l'attira.

On ignore dans quelle région exacte Raspoutine fit ses

1. Vieux croyants.

premiers pas de pèlerin, et quelles furent ses fréquentations à cette époque. On sait seulement qu'il se retirait alors fréquemment dans un monastère, où vivaient des sectaires que les autorités ecclésiastiques exilaient pour expier leurs fautes.

Les monastères de Sibérie ressemblent plutôt à de riches propriétés qu'à de pieuses retraites. Les moines qui les habitent s'intéressent plus à leurs affaires personnelles qu'à leurs hôtes de passage. Mais Raspoutine, par ses récits, sut gagner leur confiance. Il put ainsi, en prenant l'apparence d'un humble pèlerin, observer leur mode de vie.

La prodigieuse force intérieure, dont la nature l'avait doué, conférait à cet homme extraordinaire une sorte de puissance qui ne pouvait manquer d'attirer l'attention sur lui. Il se privait de nourriture et de sommeil comme les fakirs hindous, afin de développer le plus possible sa volonté. C'est cette existence ascétique, que son entourage croyait dictée par la piété, qui le fit paraître un saint homme. Mais son âme satanique était remplie de moins pieux desseins. Le peuple russe devait les connaître plus tard.

Raspoutine fut, pour de nombreuses sectes qui l'apprécièrent à leur façon, une trouvaille inespérée.

Le clergé orthodoxe lui-même, surpris dans sa bonne foi s'intéressa à lui.

Tout d'abord Raspoutine dissimula soigneusement son penchant pour les sectes. Il chercha même à se rapprocher des représentants de l'église, dont l'appui lui était nécessaire pour parvenir à ses fins.

Sa mémoire remarquable, ses facultés d'observation s'ajoutaient à son art inné de la simulation. De si précieux avantages devaient le faire réussir. Mais il n'y songeait pas encore. Il n'avait aucune intention de se rendre à Saint-Pétersbourg ni même en Russie d'Europe. On peut croire que la vie oisive du pèlerin vagabond lui plaisait par elle-même.

Une rencontre fortuite avec un jeune moine missionnaire décida de sa destinée.

Ce missionnaire était, déjà à cette époque, un homme très instruit, très croyant, mais d'une naïveté d'enfant. Il devait plus tard ceindre, sous un nom vénéré, la mitre d'archevêque.

Il crut à la sincérité de Raspoutine, et le présenta à l'archevêque Théophane, prélat influent, qui emmena à Saint-Pétersbourg le prétendu ascète.

Un paysan vulgaire se serait senti mal à l'aise, gêné à la Cour, désorienté dans le monde officiel. Mais rien n'intimidait Raspoutine; il conservait toujours son sang-froid et son extraordinaire aplomb.

Et c'est peut-être le ton familier qu'il adoptait, ses manières libres et la désinvolture avec laquelle il se permettait de traiter même les personnes les plus haut placées, qui furent en grande partie les causes de son incroyable succès.

Il fit son entrée au Palais Impérial avec autant de calme et d'aisance qu'il l'eût fait dans sa propre « izba » de Pokrovskoie. Il produisit une grande impression. On crut que le paysan sibérien était réellement un envoyé du Ciel, pour ne pas montrer plus d'embarras devant un grand de la terre.

Il profita de son séjour dans la brillante capitale pour observer, étudier et retenir. Il exploita très vite les côtés faibles de certains personnages dont il n'avait eu aucune peine à analyser le caractère. Il adapta très adroitement sa ligne de conduite aux circonstances.

A Tsarskoie Selo, il prenait le masque d'un homme sincèrement consacré à Dieu; dans les salons de ses admiratrices, il se surveillait beaucoup moins, et dans les cabinets particuliers des restaurants, il se livrait, sans la moindre vergogne, aux orgies les plus infâmes. Il fréquentait certains cercles où l'on s'adonnait aux sciences occultes et où le monde oisif cherchait des émotions nouvelles dans le spiritisme et dans un mysticisme malsain. Il y connut de grands succès.

En dépit de tous ses efforts, Raspoutine ne réussit pas à cacher le nom de la secte à laquelle il appartenait; ceux qui le voyaient de près sentaient en lui, outre son ascendant mystérieux et tout personnel, le puissant et obscur fluide du « khlistovstvo », qui est une secte religieuse de Russie, n'admettant ni prêtres, ni Église. Cette secte fonde sa doctrine sur les impressions sexuelles, mêle aux révélations divines les plus élevées les passions les plus bestiales et exalte par des orgies sa mysticité sensuelle.

Les réunions religieuses des « Khlistys », nommées « Radenyi » ont pour but de provoquer au plus haut degré l'extase religieuse en même temps que le délire érotique.

D'après la croyance des « Khlistys », c'est au moment le plus intense de l'excitation physique que le Saint-Esprit descend sur les hommes; l'union déréglée des sexes qui constitue généralement la fin de ces débauches n'est pour les adeptes autre chose que l'effet de la grâce divine.

Raspoutine justifiait ses monstrueuses orgies par des considérations spéciales à sa secte; il faisait croire aux personnes qui éveillaient sa sensualité qu'un rapprochement intime avec lui était une grâce de Dieu.

Il allait d'une maison à une autre, littéralement débordé d'invitations. Les uns voulaient le voir par simple curiosité, les autres étaient intrigués, par sa prétendue sainteté et par sa clairvoyance. Les malades qu'il cherchait à guérir se laissaient hypnotiser par lui.

Lorsque l'influence de Raspoutine commença à se manifester dans les cercles politiques, il fut encore plus entouré.

On recherchait ses bonnes grâces, on lui offrait des dîners, on le comblait de cadeaux. Sa vie à Saint-Pétersbourg devint une fête continuelle, une bacchanale sans fin.

Il n'est donc pas étonnant que la conscience de sa puissance, et le luxe qui l'entourait aient fini par lui tourner la tête. Devait-il se gêner avec les hauts fonctionnaires qui faisaient antichambre chez lui, et avec les femmes détraquées qui étaient prêtes à baiser ses mains sales? Plus il se sentait fort, plus il devenait arrogant envers son entourage. Mais il ne faut pas croire que Raspoutine était accueilli par tout le monde. Il n'évoluait que dans le cercle restreint de ses admiratrices et des personnes en rapport avec le gouvernement qui avaient besoin de son appui. D'ailleurs les débauches et la griserie du succès achevèrent de l'avilir et de lui faire perdre toute mesure, toute perspicacité et toute prudence.

***

Il semblerait qu'il n'y a pas de rapport entre le bolchévisme et le raspoutinisme. Mais il n'en est pas ainsi.

Raspoutine était la personnification de cette force obscure qui se dégage des bas-fonds de la vie et porte en elle le germe de la dissolution de la morale. En lui mûrissaient les calamités qui devaient se déchaîner sur la Russie : « C'est un moujik en grosses bottes, qui est entré dans le Palais et en a foulé les parquets » se plaisait à dire Raspoutine de lui-même. C'est avec ces bottes graisseuses qu'il piétina la foi inébranlable et absolue que le peuple avait depuis des siècles en la divinité du pouvoir Impérial. Raspoutine était l'incarnation du bolchévisme en marche. Sa grossièreté, son avidité, son cynisme, sa dépravation, sa conception obscure d'un pouvoir qui ne reconnaît aucune responsabilité ni devant Dieu ni devant les hommes, étaient autant de caractéristiques que l'on trouve aujourd'hui chez les bolcheviks. Ils furent une arme dans les mains des ennemis de la Russie, et l'on se demande aussi s'il n'y avait pas derrière lui quelque autre force qui cherchait non seulement à affaiblir politiquement la Russie, mais encore à la démoraliser et à la détruire.

Raspoutine a trompé l'Empereur et l'Impératrice, qui s'étaient fiés à lui. Les bolcheviks ont trompé tout le peuple russe qui les a suivis aveuglément, comme dans un état d'extase sauvage, comme grisé par le « Khlystisme ».

Le « Starets » fut le premier « commissaire » du bolchévisme qui approcha le Trône et en ternit la majesté. Les autres ne firent qu'imiter son exemple.

Le Raspoutinisme put paralyser le Pouvoir Suprême parce qu'il ne rencontra pas d'obstacles, pas d'opposition organisée dans les milieux influents qui auraient dû trouver cependant une immense force de résistance dans leur dévouement au Trône et leur amour de la Patrie.

Le bolchévisme non plus, ne rencontra pas d'opposition. L'aveuglement, l'affolement des classes dirigeantes, les calculs personnels, l'absence d'idée nationale, l'ivresse de la révolution dont les intellectuels avaient fait depuis longtemps leur religion, tout cela contribua à embrumer et empoisonner le cerveau des hommes qui étaient au pouvoir après la chute de la Monarchie.

Le bolchévisme jeta son ancre dans un fond bourbeux, mais tenace. Il s'accrocha aux déchets de toutes les classes

de la société et fit surgir du remous une tourbe d'étrangers qui considérèrent la Russie comme un terrain vaste et riche à eux livré pour être souillé et pillé. Ce beau pays fut alors le théâtre de la plus terrible débauche et des crimes les plus monstrueux. Des humiliations indicibles furent infligées à une nation sans défense. La Russie devint un laboratoire immense où se fabriquaient les poisons destinés à infecter l'humanité entière. On peut s'étonner que jusqu'ici dans le monde entier, aucune voix autorisée n'ait lancé un appel, sinon pour secourir le peuple russe du moins pour sauver de l'anéantissement les trésors de la culture et de la morale.

## I

J'ai rencontré pour la première fois Raspoutine à Saint-Pétersbourg, en 1909, chez les G... Je connaissais la famille G... depuis longtemps et j'étais particulièrement lié avec mademoiselle M..., cadette de la maison.

Comme le seul nom de Raspoutine suscite la défiance, je tiens tout de suite à déclarer que la moralité de mademoiselle M..., n'avait rien de commun avec celle du clan Raspoutine. Elle était d'une pureté d'âme exceptionnelle et d'une grande bonté, mais extrêmement impressionnable, nerveuse et exaltée. Elle suivait toujours l'élan de son cœur, qui dominait sa raison. La recherche du surnaturel avait empreint ses sentiments religieux d'un mysticisme maladif. Confiante et naïve, elle ne savait juger ni les hommes ni les faits. Elle se livrait aveuglément à son impression première et tombait complètement sous l'influence de celui en qui elle avait mis sa confiance. Elle arrivait même à ne plus distinguer le bien du mal. Il n'est pas étonnant, dans ces conditions, que Raspoutine ait put devenir un habitué de la maison G...

A mon retour de l'étranger en 1909, mademoiselle M... était une fervente admiratrice de Raspoutine. Elle croyait sincèrement à sa sainteté et à la pureté de son âme; elle le considérait comme un élu de Dieu, presque comme un être surnaturel.

Raspoutine, d'instinct, pressentit en elle une proie. Mademoiselle M... était trop pure pour comprendre l'ignominie de cet homme et trop naïve pour juger ses actes en connaissance de cause. Elle fut profondément heureuse d'avoir un « Saint Directeur de conscience » et ne chercha rien d'autre. Elle s'était fait un tel idéal du « divin starets » que son cœur se fermait chaque fois qu'on essayait de l'éclairer sur la véritable nature de Raspoutine.

Dès notre première rencontre, mademoiselle M... se mit à me parler de lui : « C'était, disait-elle, un être d'une rare force spirituelle, qui avait été envoyé dans ce monde pour purifier et guérir les âmes et pour guider notre volonté, nos pensées et nos actes ».

Je me rappelle mon scepticisme, en écoutant ce dithyrambe.

Bien qu'en ce temps-là je n'eusse aucune donnée sérieuse sur lui, un obscur pressentiment me le rendait suspect. D'ailleurs, connaissant le caractère de mademoiselle M..., je pensais qu'elle subissait sans doute un nouvel engouement mystique.

Pourtant, il y avait dans ses paroles quelque chose qui éveilla ma curiosité, et je la questionnai en détail sur celui qu'elle admirait tant. Une expression de joie illumina son visage, et elle commença à me parler avec enthousiasme de la « Sainte personne du Starets ». Tout son récit ne fut qu'une apologie de Raspoutine. A l'entendre, c'était un guérisseur, un être qui avait l'oreille de Dieu, un réconciliateur d'ennemis et le suprême consolateur des malheureux. C'était un nouvel apôtre. Il était supérieur aux autres hommes. Les faiblesses humaines n'avaient pas de prise sur lui, les vices lui étaient inconnus et toute sa vie n'était qu'ascétisme et prière. Les paroles de mademoiselle M... firent naître en moi le désir de connaître un homme aussi extraordinaire.

Quelques jours plus tard, j'arrivai à la maison des G... située sur le Canal d'Hiver, où devait avoir lieu ma première rencontre avec le célèbre « Starets ». J'entrai au salon. Mademoiselle M... était assise avec sa mère près de la table à thé. Toutes les deux paraissaient très nerveuses. La jeune

fille surtout était inquiète, ne sachant pas quelle impression cette première entrevue produirait sur moi. Elle désirait ardemment me voir partager sa vénération pour lui. La mère et la fille avaient l'expression solennelle de personnes attendant l'arrivée de l'icone miraculeuse, qui doit faire descendre sur la maison la bénédiction divine.

Leur attitude éveilla encore davantage ma curiosité. Nous n'attendîmes pas longtemps. Bientôt la porte de l'antichambre s'ouvrit et Raspoutine entra à petits pas. Il vint à moi et me dit : « Bonjour, mon cher », en faisant le geste de vouloir m'embrasser. Je reculai instinctivement. Il eut un sourire malicieux et, s'approchant de mademoiselle M... et puis de sa mère, il les serra sans façon sur son cœur et les embrassa d'un air caressant et protecteur. Quelque chose en lui me déplut de prime abord, me répugna même. Il était de taille moyenne, musculeux, plutôt maigre. Ses bras étaient d'une longueur démesurée. Sur sa grosse tête ébouriffée, on apercevait, un peu au-dessus du front, une large cicatrice qui, comme je l'ai appris plus tard, était la trace d'un coup reçu au cours d'un de ses brigandages de Sibérie. Il paraissait avoir une quarantaine d'années. Vêtu d'un cafetan et d'une large culotte, il portait de grandes bottes à tiges. Il avait la figure d'un simple paysan. Son visage, encadré d'une barbe malpropre, était vulgaire; ses traits, grossiers; son nez, long; et ses petits yeux gris transparents, au regard fuyant, s'enfonçaient sous d'épais sourcils. On était frappé par ses manières. Quoiqu'il eût beaucoup de désinvolture, on sentait dans toute sa personne une certaine gêne, de la méfiance, de la crainte; on eût dit qu'il épiait sans cesse son interlocuteur.

Raspoutine resta assis quelques instants, puis il se mit à arpenter la chambre à petits pas précipités, en bredouillant des paroles incohérentes. Il avait la voix sourde et la prononciation peu distincte. Nous prenions notre thé en silence; mademoiselle M... l'observait avec une attention exaltée et moi avec curiosité.

Raspoutine s'approcha de la table; puis, s'installant dans un fauteuil à côté de moi, il fixa sur moi un regard scrutateur. Une conversation banale s'engagea entre nous. Il prit

un ton de prédicateur divinement inspiré et parla avec volubilité, mais avec maintes hésitations, citant à tort et à travers des textes de la Bible et de l'Évangile, qu'il détournait souvent de leur vrai sens, ce qui mettait de la confusion dans son discours.

Tandis qu'il parlait, j'observais ses traits avec attention, et je constatais qu'il y avait réellement quelque chose d'extraordinaire dans cette figure de paysan. Plus je le regardais, plus j'étais frappé de l'expression horrible de ses yeux. Il n'avait guère l'air d'un saint homme, mais plutôt d'un satyre malicieux et lascif. Ce qui faisait la particularité de ses yeux, c'est qu'ils étaient petits, très rapprochés l'un de l'autre et tellement enfoncés dans leurs orbites qu'à distance on ne les voyait pas. Il était quelquefois difficile, même de près, de voir si ses yeux étaient ouverts ou fermés et l'on avait plus l'impression d'être transpercé par des pointes d'aiguilles que l'on n'avait conscience d'être observé par Raspoutine. Son regard était perçant et lourd à la fois, on sentait réellement en lui une force occulte et surnaturelle. Son sourire doucereux frappait presque autant que son affreux regard; il avait en même temps l'aspect méchant, rusé, et sensuel. Tout son être respirait quelque chose d'abject qui filtrait à travers son masque vertueux. La présence de Raspoutine rendait mademoiselle M... de plus en plus nerveuse. Ses yeux brillaient et une rougeur couvrait ses joues. Comme sa mère, elle ne détachait pas son regard du « Starets », et retenait son souffle pour ne perdre aucune de ses paroles.

Au bout d'un certain temps, Raspoutine se leva et promena sur nous des yeux rieurs et tout pleins de douceur hypocrite; puis il me dit, en désignant mademoiselle M... : « Quelle amie fidèle tu as en elle. Tu dois l'écouter, elle sera ton épouse spirituelle. Oui, elle m'a très bien parlé de toi, et je vois moi-même à présent que vous êtes bons tous deux, et que vous vous convenez l'un à l'autre. Quant à toi, mon cher, dont j'ignore le nom, tu iras loin, bien loin ».

Sur ces mots, Raspoutine quitta la chambre. Quand je m'en allai à mon tour, j'étais tout à l'impression que cet homme étrange avait faite sur moi.

Quand je retournai chez les G..., mademoiselle M... me dit

que j'avais beaucoup plu à Raspoutine, et qu'il voulait me revoir.

## II

Peu de temps après ma première rencontre avec Raspoutine je partis pour l'Université d'Oxford.

Pendant mon séjour en Angleterre, j'eus l'occasion de rendre visite à une des princesses de la Famille Royale proche parente de l'impératrice Alexandra Feodorovna. Notre conversation porta sur la Russie et il fut bientôt question de Raspoutine. La Princesse écouta avec intérêt le portrait que je lui fis du « Starets ». Femme d'une grande intelligence, elle pressentait déjà, à ce moment-là, le danger que la présence de Raspoutine à la Cour Impériale faisait courir à la Russie, et me parla de ses appréhensions.

A cette époque, mes parents habitaient Saint-Pétersbourg. Ils passaient les étés à Tsarskoie Selo. L'impératrice Alexandra Feodorovna avait beaucoup de sympathie pour ma mère et la voyait souvent. L'intimité des Souverains avec Raspoutine inquiétait infiniment ma mère; elle m'en parlait dans ses lettres. Elle fit également part de ses craintes à la grande-duchesse Elisabeth Feodorovna, avec laquelle elle était liée d'amitié depuis de longues années.

La Grande-Duchesse, qui résidait à Moscou, ne manqua pas pendant les courtes apparitions qu'elle faisait à Saint-Pétersbourg et à Tsarskoie Selo de faire tous ses efforts pour convaincre l'Empereur et l'Impératrice de la nécessité urgente d'éloigner le malfaisant « Starets ».

Ma mère fut ainsi une des premières à intervenir contre lui.

Elle fit plus : elle eut une longue conversation avec l'Impératrice, au cours de laquelle elle exposa très franchement son opinion sur le « Starets » « et l'anxiété qu'elle ressentait de son influence croissante ».

Cet entretien produisit une grande impression sur la Souveraine, qui parut se rendre compte de toute la sincérité de ma mère. Elle comprit la justesse de ses arguments, et lui exprima en termes touchants son désir de la revoir le plus souvent possible.

Mais le clan Raspoutine veillait. Il flaira le danger de cette

intimité et parvint à reconquérir son ascendant sur l'âme souffrante de l'Impératrice. On trouva mille prétextes pour éloigner ma mère, et bientôt ses relations avec la Souveraine cessèrent presque complètement.

L'Impératrice Mère, ainsi que plusieurs autres membres de la Famille Impériale, tentèrent aussi de vains efforts pour ouvrir les yeux de l'Empereur et de l'Impératrice. Une lutte s'engagea entre les personnes sincèrement dévouées à la Russie et au Tsar, et celles qui exploitaient les effets de l'apparition fortuite de Raspoutine à la Cour. Ces dernières ne cherchaient encore, à ce moment, qu'à gagner la confiance des Souverains afin de servir leur propres intérêts.

Il est vraisemblable que ce ne fut que beaucoup plus tard que les ennemis de la Russie et de la Dynastie ont tiré parti de l'influence criminelle du « Starets » pour réaliser leurs infâmes projets.

Pour moi, dès mon enfance, j'avais été habitué à considérer les membres de la Famille Impériale comme des personnes à part, très au-dessus de nous. J'avais appris à les vénérer comme des êtres supérieurs. Je leur voyais une auréole qui les rendait inaccessibles à toute critique. C'est pourquoi tout propos qui pouvait jeter une ombre sur eux me remplissait d'indignation. Jugeant que ce que j'entendais sur les relations de Raspoutine avec la Cour n'étaient que calomnies, je n'y ajoutai pas foi.

Ayant terminé mes études à Oxford, à la fin de l'année 1912, je rentrai en Russie.

Je faisais alors beaucoup de projets pour l'avenir. Ma rencontre avec la princesse Irina Alexandrovna[1] changea complètement le cours de mes pensées. Bientôt, on annonça nos fiançailles.

Quand la guerre éclata, j'étais en Allemagne avec ma femme et mes parents. Par ordre de l'Empereur Guillaume, nous fûmes arrêtés à Berlin. Parvenus à nous échapper par miracle, nous gagnâmes Copenhague où nous trouvâmes l'Impératrice Mère qui nous ramena sains et saufs à Saint-Péters-

1. La princesse Irina Alexandrovna est la fille du grand-duc Alexandre Mikhailovitch et de la grande-duchesse Xenia Alexandrovna, sœur aînée de l'empereur Nicolas II.

bourg. L'unanime élan patriotique qu'avait provoqué la déclaration de guerre commençait à fléchir et beaucoup de personnes étaient pessimistes. Une sombre inquiétude enveloppait Tsarskoie Selo où, isolés de leurs sujets, séparés du reste de la terre, envoûtés par le clan de Raspoutine, les Souverains décidaient des questions d'une importance mondiale.

## III

La conduite de Raspoutine indignait de plus en plus l'opinion publique. Il en fut même question à la Douma.

Des pétitions collectives furent adressées au Pouvoir Suprême, mais ce dernier restait sourd à toutes les prières, à toutes les supplications, aux avertissements et aux menaces. On semblait à Tsarskoie Selo prêter d'autant moins d'attention aux faits rapportés sur le « Starets » qu'ils étaient plus évidents.

Raspoutine était inexpugnable. Il portait si bien le masque de la sainteté lorsqu'il était en présence des Souverains qu'il eût été impossible de soupçonner sa vie de débauche. En voici un exemple : Le général Djounkovsky, adjoint au ministre de l'Intérieur, désirant montrer Raspoutine aux Souverains sous son vrai jour, leur présenta des photographies qu'on avait réussi à prendre de lui au magnésium au cours d'une orgie. Ces photographies indignèrent l'Impératrice à un tel point qu'elle ordonna à la police de rechercher immédiatement le misérable qui avait osé se faire la tête de Raspoutine pour essayer de le perdre aux yeux des Souverains.

Alors que les patriotes russes désespéraient de pouvoir extirper le mal, le parti allemand, qui voyait en la personne du « Starets » un auxiliaire précieux, triomphait. Au commencement de la guerre, Raspoutine était déjà presque à l'apogée de son influence et de sa puissance. Il faisait congédier petit à petit ceux qui restaient fidèles à leur devoir, et surtout ceux qui étaient personnellement attachés à l'Empereur, et il les remplaçait par des créatures à lui.

Pendant ce temps, d'innombrables vies humaines étaient sacrifiées sur les champs de bataille. L'armée russe, répartie sur un front de plusieurs milliers de kilomètres, se battait

dans des conditions que nulle autre armée n'aurait pu supporter. Par des froids terribles, les hommes restaient dans les tranchées remplies de neige, souvent privés de nourriture malgré l'effort immense accompli pour ravitailler cette gigantesque armée. Il arriva même que les troupes, n'ayant pas reçu à temps leurs munitions, tombèrent sous le feu de l'ennemi, sans pouvoir se défendre. Des régiments entiers tentèrent de repousser des attaques, n'ayant pour armes que des bâtons et des pierres. C'est ainsi qu'ils luttaient contre l'armée la mieux équipée du monde.

La fatigue n'avait aucune prise sur le soldat russe; jamais il ne se plaignait; la crainte de la mort lui était inconnue. Les troupes faisaient aussi volontiers le sacrifice de leur vie, quand il leur fallait porter secours aux Alliés que lorsqu'il s'agissait de défendre leur propre territoire.

Avant la célèbre bataille de la Marne, toute une armée, celle du général Samsonoff, marchant à une mort certaine, envahit la Prusse orientale, afin de soulager le front français, en attirant vers elle une partie des troupes ennemies.

Mais il ne faudrait pas croire que la Russie voyait avec indifférence ses plus valeureux enfants tomber sur les champs de bataille. Inquiète, elle commençait à se demander si ceux qui avaient la responsabilité de la défendre faisaient leur devoir. On parlait d'abus, de spéculations, de trahison même.

Lorsque, grâce aux intrigues du « Starets », l'Empereur, ayant envoyé le grand-duc Nicolas Nicolaievitch sur le front du Caucase, prit lui-même le commandement des troupes, Raspoutine redoubla de vigilance et ses visites à Tsarskoie Selo devinrent presque quotidiennes. Ses entrevues avec la Souveraine avaient lieu le plus souvent dans la villa habitée par la Wyroubova. C'est là qu'il donnait des conseils et des avis qui étaient communiqués immédiatement au Quartier Général. Aucune mesure décisive n'était prise sur le front sans que le « Starets » eût été préalablement consulté. La Souveraine, entraînée par la confiance que Raspoutine lui inspirait, lui parlait des questions d'État les plus importantes, parfois même les plus secrètes, sans se rendre compte du danger qui pouvait en résulter. Il n'est donc pas étonnant, vu les relations personnelles de Raspoutine, que l'Alle-

magne ait connu à l'avance nos plans, nos projets politiques et militaires, ni qu'elle ait pris en conséquence toutes les mesures nécessaires.

Ainsi donc, il était impossible d'espérer que l'Empereur et l'Impératrice comprissent le véritable caractère de Raspoutine et consentissent à ce qu'il fût éloigné du Palais.

Quels moyens restait-il pour débarrasser la Russie de son mauvais génie?

On sentait malgré soi qu'il n'y en avait qu'un seul... Cette pensée m'était venue pour la première fois après une conversation que j'avais eue avec ma mère et ma femme en 1915 à Tsarskoie Selo, où nous discutions avec épouvante les funestes conséquences de l'influence de Raspoutine.

La marche des événements politiques me fit reprendre mon idée primitive et j'y pensais de plus en plus tous les jours.

Mais jusqu'à quel point le « Starets » était-il traître à la Patrie? Avant d'agir je voulu en avoir le cœur net.

Je résolus de faire table rase de toutes les imputations faites à Raspoutine, et de m'assurer par des preuves irréfutables, que les accusations portées contre lui étaient justes. Les circonstances me favorisèrent tout particulièrement, plus vite et mieux que je ne l'espérais. Mademoiselle M... demeurait alors à la Moïka, tout près du palais du grand-duc Alexandre Mikhailovitch, où j'habitais temporairement, par suite de travaux que l'on faisait dans notre maison.

Elle m'invitait souvent à venir la voir, mais j'allais rarement chez elle, car j'avais en horreur l'atmosphère du cercle de Raspoutine et ne désirais pas que mon nom fût mêlé à ceux des amis de cet aventurier, qui se réunissaient constamment dans la maison de cette jeune fille...

Mais à présent que j'avais résolu de connaître le caractère du « Starets » et de dévoiler ses menées, je me décidai à accepter les invitations de mademoiselle M..., afin de me rapprocher de lui. Je tenais surtout à causer longuement avec elle des événements qui se passaient en Russie, décidé à ne pas attacher d'importance à son opinion personnelle, mais à retenir ses paroles qui ne seraient évidemment que

l'écho exact de celles de Raspoutine et par conséquent des opinions qui dominaient à Tsarskoie Selo.

Un jour, je me rendis chez elle, et j'appris que Raspoutine ne cessait de demander de mes nouvelles.

— Il désire beaucoup vous voir, — me dit-elle. — Dans quelques jours, il viendra chez nous. Je vous en aviserai.

Mademoiselle M... me confirma qu'il tenait toujours auprès des Souverains le rôle de conseiller intime dans les affaires de famille ainsi que dans les questions politiques, et que leur confiance en lui demeurait entière. Mademoiselle M... ne tarissait pas de louanges sur lui. Elle me parla avec émotion des « calomnies » et des « persécutions » que le « Starets » supportait avec tant d'humilité, ajoutant qu'il rachetait nos pêchés par ces souffrances imméritées. Son incroyable ferveur me poussa à lui parler des aventures de Raspoutine.

— Comment se fait-il, — lui dis-je, — qu'un « juste » comme lui puisse concilier la sainteté avec l'ivrognerie et la débauche?

Mademoiselle M... fut indignée de ma question. Elle devint toute rouge et répartit avec feu :

— Est-il possible que vous puissiez croire à toutes les histoires infâmes qui circulent sur lui? Il est entouré d'envieux. Ses ennemis inventent des ignominies sur son compte; ils dénaturent les faits avec l'intention de le perdre aux yeux de l'Empereur et de l'Impératrice; il est innocent, et tout cela est affreux.

— Mais que dites-vous des photographies, — répondis-je, — qui démontrent d'une façon péremptoire que le « Starets » est bien loin d'être le saint homme que vous croyez. Quel intérêt auraient, par exemple, les tziganes à raconter qu'il vient chez eux danser et s'enivrer? Beaucoup de personnes l'y ont rencontré. Il y a même dans un restaurant, « la villa Rodé », qu'il fréquente souvent, un cabinet particulier qui porte son nom. Comment expliquez-vous cela?

— Vous aussi, vous parlez comme tout le monde, vous croyez à ces racontars, — me répondit-elle avec indignation. — Mais comprenez donc que même s'il fait tout ce que vous dites, il l'accomplit pour mettre à l'épreuve sa résistance morale, l'aguerrir, dompter sa chair en résistant aux tentations qui l'entourent.

— Et quand il nomme et qu'il destitue les ministres, Raspoutine le fait-il aussi pour mortifier sa chair et pour se perfectionner moralement? — lui dis-je en souriant.

Mademoiselle M... se fâcha sérieusement, et me déclara qu'elle se plaindrait de moi à Grégoire Ephimovitch[1].

Il m'était pénible de constater la confiance aveugle que cette malheureuse jeune fille continuait à placer dans l'infaillibilité de ce charlatan. Je compris, d'ailleurs, qu'elle n'était plus capable de raisonner librement, et qu'elle n'oserait jamais critiquer son idole.

J'essayai alors d'aborder la question différemment, et je lui parlai du tort immense que causait à la Famille Impériale l'intimité de Raspoutine.

— Eh bien, — dis-je, — admettons que tout ce qu'on dit sur son compte ne soit que pure invention. Il est pourtant impossible de faire abstraction de l'opinion publique en Russie et en Europe. Chez nous comme à l'étranger, on tient Raspoutine pour un espion et pour un gredin. Les faveurs que lui accordent les Souverains indignent la Russie et inquiètent nos Alliés. N'est-ce pas une raison suffisante pour l'éloigner?

— Personne ne doit discuter les actes de l'Empereur et de l'Impératrice, — s'écria mademoiselle M... — Ils sont au-dessus de tout, et l'opinion publique ne saurait les atteindre.

— En principe, vous avez parfaitement raison, — lui dis-je, — mais, si l'on prouvait que Grégoire Ephimovitch n'est qu'un instrument inconscient entre les mains des ennemis de la Russie, qui se servent de lui pour mettre à exécution leurs criminels projets, et que le but qu'ils poursuivent est la perte de notre pays — et de nos Souverains — continueriez-vous à considérer sa présence à la Cour comme naturelle et bienfaisante? D'ailleurs ne m'avez-vous pas dit vous-même que non seulement Raspoutine priait et parlait de Dieu à Tsarskoie Selo, mais qu'il s'occupait aussi des affaires d'État? Vous n'ignorez pas qu'aucune décision n'est prise sans son consentement, et qu'aucun ministre n'est nommé à son insu. Mettez-vous bien dans la tête qu'il n'est qu'un simple paysan ignorant, presque illettré. Que peut-il

1. Raspoutine.

entendre aux questions d'État, à la guerre, à la politique, aux affaires intérieures? Quels conseils peut-il donner?

» Il est évident qu'il a derrière lui des personnes qui le guident en secret. Vous ne connaissez ni ces personnes ni le but qu'elles poursuivent. Comment pouvez-vous alors affirmer que tous les actes de Grégoire Ephimovitch sans exception sont bons et utiles? Je vous répète que la présence près du Trône d'un pareil individu ne fait que saper le prestige du pouvoir impérial. Le mécontentement grandit, et si l'Empereur ne prend pas des mesures énergiques, nous assisterons bientôt à des événements qui nous mèneront à la ruine. »

Pour toute réponse, mademoiselle M... me regardait avec une expression d'affectueuse pitié.

— Vous parlez ainsi, — me dit-elle, — parce que vous ne connaissez pas assez Grégoire Ephimovitch, et que vous ne le comprenez pas. Faites plus ample connaissance avec lui, il vous prendra sûrement en affection, et vous verrez que c'est un homme extraordinaire et unique. Il ne peut pas se tromper sur les hommes. Dieu lui a accordé le don de la clairvoyance à un tel degré qu'il lit d'emblée dans le cœur des hommes qu'il voit pour la première fois. C'est pour cela qu'on l'aime tant à Tsarskoie Selo, et qu'on a une telle confiance en lui. Il se charge de faire connaître à l'Empereur et à l'Impératrice le caractère de chacun; il les protège contre les imposteurs et contre toutes les mauvaises influences. Sans lui, tout serait perdu depuis longtemps, — dit en conclusion mademoiselle M... de son ton le plus persuasif.

Je compris que tout ce que j'ajouterais serait inutile, et je pris congé d'elle.

Rentré chez moi, je me mis à penser sérieusement à un plan d'avenir. Ma conversation avec mademoiselle M... ne fit que me confirmer dans mon opinion qu'il était impossible de combattre l'influence de Raspoutine par de simples paroles : les arguments les plus évidents sont impuissants à convaincre ceux qui ne veulent pas entendre. Il fallait agir résolument, et avec énergie, tant que tout n'était pas encore perdu.

PRINCE FÉLIX YOUSSOUPOFF

(*A suivre.*)

# LE TRICENTENAIRE DE BOSSUET

Le tricentenaire de Bossuet donnera lieu cet automne à des manifestations décentes, mais sans frénésie. Il suffira de le comparer à celui de Pascal il y a quatre ans pour constater que l'auteur de l'*Histoire des Variations* tient bien moins de place dans les nourritures intellectuelles et morales de notre époque que celui des *Provinciales* et des *Pensées*. Brunetière n'a pas eu de successeur dans son zèle oratoire et pugnace pour M. de Meaux. Il est vrai que si Bossuet ne compte plus guère d'amis fanatiques, celui qui se déclarerait son ennemi serait justement taxé de béotisme. On le salue respectueusement quand on le rencontre, mais on ne se dérange pas de son trottoir pour venir lui presser chaleureusement les deux mains.

Le jour où cette convention serait abrogée, où l'illustre Bossuet aurait été rejoindre le grand Arnauld dans le cimetière où reposent les œuvres complètes des théologiens oubliés, je crois bien qu'aucun autre signe ne manifesterait de façon plus évidente que la chaîne classique n'existerait plus. Qu'est-ce qu'aimer Bossuet, l'aimer comme on l'aime aujourd'hui, avec modération, avec cette bonne estime qui règne dans les vieux ménages? C'est moins l'aimer lui-même (et quel plus bel éloge?) qu'aimer ce qu'il a aimé, aimer les chaînes, les suites, la permanence, aimer cette union des deux antiquités dont Nisard parle à propos de lui, et dont il est plus que le lien! le lieu. C'est aimer la religion, la pensée,

les choses divines et humaines, à l'état d'équilibre, de possession, pénétrées par une clarté continue, traversées par un fleuve ordonnateur, défendues contre le sens critique, et en défiance contre le sentiment tragique. Et voilà aujourd'hui des amours de tête plutôt que des amours de cœur. Du cœur à la tête, les rayons du soleil remontent comme des vallées aux montagnes. Il y a une touche rose et brève sur les sommets : touche peut-être de la critique attentive, où il faudrait saisir les valeurs comme ces nuances de l'extrême lumière. La lumière impérieuse et utile de midi imposait certaines conventions, dont ce n'est plus l'heure.

***

Il y a entre Bossuet et Pascal ce point commun, qu'ils ne sont devenus écrivains qu'à leur corps défendant, à deux moments qui chez tous deux se correspondent : pendant leur vie sous une sommation précise des hommes et des circonstances; après leur mort par les soins d'une postérité qui a fait passer au livre imprimé des notes qui ne lui étaient pas destinées. La plupart des grands écrivains du XVII^e siècle ne sont pas des gens de lettres professionnels. Seul, peut-être, La Fontaine ferait exception. Descartes et Pascal sont des savants, le second qui devient journaliste, et qui, à la fin de sa vie, tient un répertoire de notes pour un ouvrage qu'il projette; Corneille et Racine sont des dramaturges; Molière un comédien; Bossuet et Fénelon des prêtres, des évêques, des précepteurs; Boileau même un garde champêtre du Parnasse. Ces métiers comportent une part de rédaction, comme celui de l'ambassadeur qui doit écrire des dépêches, de l'avocat qui doit plaider. Mais ces rédactions c'est l'ombre, ces professions c'est le corps. Le tombeau a mangé les corps, tandis que nos bibliothèques forment des Champs-Élysées aux ombres immortelles, ombres tout de même. Un ordre nouveau, un règne des gens de lettres, commence à la fin du siècle, qui a pour acte de naissance le portrait de Cydias, ou de Fontenelle, dans La Bruyère.

On sait comme Bossuet a foudroyé Molière. Mais Sainte-Beuve écrit avec justesse que si, au XVII^e siècle, pour « l'on-

doiement et la flamme » on veut trouver quelque chose d'analogue aux grandes tirades de Molière, c'est dans Bossuet qu'il faut chercher. Oui. Et la fleur analogue vient ici d'une nature commune. Bossuet est prêtre, évêque, comme Molière est comédien. Les mouvements du corps, les rythmes de la pensée et de la langue, les ondulations du style, l'être des livres déposés par les sels en suspension dans cette eau courante, suivent le genre de vie, ramifient les plis professionnels. Il ne faut pas appliquer à Bossuet les normes et les habitudes critiques qui s'appliquent à Voltaire et à Rousseau; ceux-ci vivent dans une époque et dans un esprit d'écriture, et pour aboutir à un livre.

De là deux ou plutôt trois Bossuet : le Bossuet que nous sommes obligés de mesurer et de juger par rapport aux valeurs du livre, et qui nous paraît sinon faible, du moins dépassé; le Bossuet que sous-tend encore la force oratoire, l'appel au peuple chrétien et à la chaîne chrétienne, et qui demeure très grand, le premier; enfin et aussi le Bossuet qui ne s'adresse ni à l'anonyme, comme le faiseur de livres, ni à une assemblée comme l'orateur, mais à un homme ou à une femme, esprit à esprit, cœur à cœur, Bossuet précepteur et Bossuet directeur de conscience, qui a des égaux et des supérieurs, mais qui reste considérable.

***

Les valeurs du livre ont recouvert et occupé despotiquement deux domaines importants : la philosophie et l'histoire. Elles en ont expulsé l'éloquence, ou bien l'ont réduite à une condition servile. L'épithète d'oratoire ne s'ajoute aujourd'hui aux termes philosophie et histoire que comme un signe de mépris ou de néant. Et je ne veux pas dire que Bossuet ait mis de l'éloquence dans sa *Logique*, ni que l'*Histoire des Variations* ne soit qu'une histoire oratoire, soit même à n'importe quel moment une histoire oratoire. La *Logique* comporte la sécheresse nécessaire, et dans l'*Histoire des Variations*, tout ce qui est narration s'avance avec une forte et saine simplicité. Mais rien dans son génie ne le disposait à procurer en philosophie et en histoire des valeurs durables.

Et il ne l'a pas cherché : il a écrit des manuels pour l'éducation de son élève, et sa polémique contre les protestants, polémique qui était de son devoir d'évêque, l'a conduit à raconter l'histoire des variations de leurs églises. Or c'est la destinée de tout manuel d'être vite dépassé : d'ailleurs ceux de Bossuet ne valaient pas ceux de Port-Royal, qui ont tenu cent cinquante ans. Et nous savons aujourd'hui qu'il n'y a pas d'église, pas de croyance, qui n'évolue, qu'il y a une vie historique des dogmes dans l'Église catholique comme dans les églises protestantes. Le livre de Bossuet a perdu sa valeur d'argument contre l'idée de variation, que nous appelons aujourd'hui évolution. Et bien qu'il ait été préparé de la façon la plus honnête du monde, nous n'irons pas y chercher une histoire pragmatique, ni une philosophie de l'évolution religieuse. On parle encore aujourd'hui le langage philosophique de Bossuet, là où la scolastique est vivante; personne ne parle plus son langage historique.

Qu'est-ce que la philosophie de Bossuet? Renan prétend qu'il n'en eut jamais d'autre que celle de ses vieux cahiers de Navarre. C'est exact, avec cette réserve que ces cahiers de Navarre résumaient Saint-Thomas et Saint-Augustin, qui ne sont pas les premiers venus. Bossuet s'est assimilé fortement, sainement, la théologie chrétienne et il a eu la philosophie de cette théologie. Il a estimé (et nous voyons, aujourd'hui, qu'il n'avait pas tort), que la philosophie de Descartes ressemblait plus qu'on ne croyait à celle de l'École, n'en contredisait point la métaphysique, au contraire! Il s'est ouvert de bonne foi à la physique et à la physiologie cartésiennes : « Autant, écrit-il à Leibnitz, que je suis ennemi des nouveautés qui ont rapport avec la foi, autant suis-je favorable, s'il est permis de l'avouer, à celles qui sont de pure philosophie, parce qu'en cela, on peut et on doit profiter tous les jours, tant par le raisonnement que par l'expérience. » Il a goûté comme tous ses contemporains la doctrine des animaux-machines, surtout parce qu'elle favorisait l'apologétique. Et dans sa lettre au malebranchiste, du 21 mai 1687, il prévoit avec une sûreté singulière ce que le XVIIIe siècle, et déjà Fontenelle, vont tirer du cartésianisme, il voit « un grand combat se préparer contre l'Église sous le nom de la

philosophie cartésienne » et prévoit « que les conséquences qu'on en tire contre les dogmes que nos pères ont tenus, la vont rendre odieuse, et feront perdre à l'Église tout le fruit qu'elle en pouvait espérer pour établir dans l'esprit des philosophes la divinité et l'immortalité de l'âme ». Le beau coup de regard, clair et droit!

Selon Brunetière, la vraie et originale philosophie de Bossuet, ce serait cette philosophie de l'histoire, que développe le *Discours*, que mettent en théorie plusieurs sermons, et qui nourrit les *Oraisons* : Bossuet philosophe de la Providence. Il est cependant difficile aujourd'hui d'apprécier en pleine vérité cet ordre d'idées chez Bossuet. D'un côté nous reculons devant cette intrépidité d'explication, cette connaissance précise des desseins de Dieu dans tous les événements de l'histoire privée et actuelle. D'autre part il ne faut pas juger par ces accommodations oratoires la pensée de derrière la tête (de Bossuet. Cette pensée est tout de même d'un philosophe.) S'il n'entendit pas Malebranche, il entendit certainement (sauf la partie mathématique) tant Descartes, et Leibnitz le traite d'égal à égal dans les discussions métaphysiques, dont il se tire honnêtement. Écrivant à un disciple de Malebranche, et s'expliquant sur la doctrine de la Providence, il dit (barrant d'ailleurs le passage pour ne pas entamer un développement qui allongerait inutilement sa lettre) : « Dieu est un, et dans ses ouvrages n'a qu'une seule pensée. Cette pensée, si simple et si unique, ne se peut développer au dehors que par une prodigieuse multiplicité d'effets; et tous ces effets, qui expriment cette unique pensée, sont toujours unis entre eux. » Pour ne pas porter de jugement irrévérencieux sur le finalisme de l'Oraison funèbre d'Henriette de France, il faut sentir sous cette vulgarisation la racine de la métaphysique chrétienne, et même, simplement, de la métaphysique.

A quelle histoire cette philosophie le conduit-elle? Reconnaissons que, lorsqu'il s'applique aux événements historiques, Bossuet en traite sans profondeur excessive, mais avec bon sens. Il n'a évidemment rien à nous apprendre aujourd'hui sur la politique romaine, et, en cette matière, Montesquieu le dépasse beaucoup. Mais c'est déjà pour lui un grand honneur

que d'avoir parlé de la république romaine aussi bien que Saint-Evremond, d'avoir résumé si sainement ses impressions de Tite-Live, bien fraîches dans sa bonne mémoire.

L'*Histoire des Variations*, elle, mérite par d'autres qualités, nullement oratoires : la bonhomie allante du récit, une certaine lucidité dans l'exposé d'une matière théologique par elle-même terriblement embrouillée, et si le Zwingle, le Luther, le Calvin, Cranmer de Bossuet n'existent guère plus, même que son Cromwell, on a la surprise d'y trouver une figure vivante, suivie longtemps, sympathiquement dessinée par le récit, celle de Melanchton.

La grande honnêteté de Bossuet fait qu'il prend pour règle d'or de cette histoire polémique ceci : « Ne rien donner pour certain qui ne soit avoué par les adversaires ». Je relève cette maxime dans une lettre à Leibnitz. Je ne sais ce qu'en a pensé le philosophe : peu de bien, sans doute. Convenons qu'elle se place exactement à l'antipode du sens critique et des exigences de la critique. Par aveux de l'adversaire, on entend ce qu'il a reconnu au cours d'un système de raisonnement différent et qui, délié de ce système, n'a plus le même sens. Et puis la critique historique s'attache à ce qui est dans l'objet, alors que la critique d'un polémiste ne s'attache qu'à ce que l'adversaire a vu de l'objet. Les exigences de l'histoire et celles de la polémique sont incompatibles.

De Bossuet historien, il n'y a guère à retenir que ce qui regarde ses rapports avec Bossuet polémiste. Mais de ce polémiste, que retiendra-t-on?

En laissant de côté des engagements secondaires comme les *Maximes sur la Comédie*, Bossuet a livré trois grandes batailles : contre les protestants, contre Fénelon, contre Richard Simon. Elles n'ont pas cessé d'être instructives.

L'*Histoire des Variations* est destinée à soutenir cette thèse, en partie exacte, que toute la réforme s'était faite par l'autorité des princes : « Ce sont les princes et leurs délégués qui sont devenus infaillibles; on jure par avance de leur obéir... et le fond du christianisme sera décidé par la politique. » Il faut donc une autorité étrangère aux princes, un pouvoir spirituel, et l'on comprend qu'Auguste Comte ait placé Bossuet dans son Calendrier positiviste. La Révocation de

l'édit de Nantes impliquait même ce principe, que par réforme on entendait l'obéissance au prince, non au pape : dès lors les réformés qui refusaient de « se réunir » n'étaient pas seulement coupables comme hérétiques, mais même comme réformés puisqu'ils n'obéissaient pas à leur prince. Claude répondait que c'est précisément parce qu'on ne peut pas s'accorder sur le spirituel qu'il y a un prince, une société civile, dont le droit est la tolérance. Et historiquement Bossuet fera figure de vaincu, Claude l'emportera, les principes de Locke, nés de ces guerres religieuses comme ceux de Montaigne cent ans plus tôt, passeront en France et en Europe par les philosophes français. La tolérance dans la pratique, le droit à la variation et l'exigence d'évolution dans la théorie, la polémique de Bossuet est dirigée contre elles, c'est-à-dire contre tout ce qui, depuis, a fait à l'Europe son atmosphère normale.

Les batailles de Bossuet se terminent d'ordinaire par une victoire, — mais une victoire analogue à celle des Jésuites devant la Sorbonne à la veille des *Provinciales*. Contre Fénelon cette victoire a paru plus décisive et mieux consolidée. Et cependant!... Vaincu dans l'Église et dans la religion, le mysticisme laïcisé a coulé à pleins bords dans la société : mysticisme moral et sentimental avec Rousseau, mysticisme esthétique avec Chateaubriand, mysticisme social avec Saint-Simon et Comte. Le sorcier parti, l'apprenti s'en est donné à cœur joie. Et puis, si Fénelon est sorti de là condamné, la robe épiscopale de Bossuet s'accroche à quelques épines. Il offre au siècle (qui voyait déjà la bataille janséniste) le spectacle scandaleux d'une haine de prêtres, il se laisse emporter aux injures comme un Luther, il va, dans un moment d'oubli, jusqu'à entre-bâiller le secret de la confession. Mais gardons-nous de toute injustice : Bossuet a trouvé devant lui une nature d'homme entièrement contraire à la sienne, et le conflit entre ces deux natures ne pouvait que s'envenimer; Bossuet n'eut pas d'autre motif profond qu'un grand zèle pour l'orthodoxie, la défiance des nouveautés, et ce grand bon sens, si puissant et si sain à l'intérieur de si visibles limites.

La lutte contre Richard Simon eut moins d'éclat. Je la

vois comme la plus instructive. Le Père Simon, encore méconnu et ignoré aujourd'hui, fut un des hommes les plus intelligents de son temps, et l'un des maîtres de la critique. Sa robe d'oratorien, ses vastes connaissances linguistiques, le confinèrent à peu près dans la critique philologique des deux Testaments et de leurs différentes versions. Mais, au degré où il possédait le sens critique, il eût réussi dans n'importe quelle partie de la critique. On s'en rendra compte par exemple en lisant sa critique fine, pressante, tranquille, décisive, de la traduction des Écritures par M. de Saci. On remarque aujourd'hui beaucoup les travaux du Père Jousse sur les versets rabbiniques qui transparaissent à travers le décalque grec des Évangiles. Le Père Jousse est arrivé à ces résultats par la phonétique. Qu'on ouvre l'*Histoire critique du texte du Nouveau Testament*, et l'on verra que le principe s'en trouve dans Richard Simon, conduit par la critique philologique à reconnaître dans le grec du Nouveau Testament un « grec de synagogue » qui ne fut jamais parlé et ne servit qu'à décalquer des textes hébreux. Enfin le calme et lucide oratorien va jusqu'à rendre saint Augustin justiciable de la critique, à signaler les lacunes de sa formation et de son esprit, et (ce qui indigna le plus Bossuet) à noter le rôle que tint, dans le développement du dogme, cette personnalité irrationnelle, ce génie extraordinaire et singulier. Pour Bossuet, au contraire (et pour le jansénisme à plus forte raison), un Augustin n'a d'être que comme interprète de la vérité et modèle de sainteté. Si la *Défense de la Tradition et des Saints-Pères* l'emporta alors sur l'*Histoire critique*, mécaniquement, hiérarchiquement, comme le colonel l'emporte sur le sous-lieutenant, aujourd'hui la polémique de Bossuet n'a pour nous, qu'un intérêt : nous montrer à quel point il était étranger à l'esprit critique, et que sa famille spirituelle différait de la famille spirituelle critique plus encore que de la famille spirituelle mystique. C'est justement à l'anti-mystique Nicole qu'il écrit : « Une dangereuse et libertine critique se fomentait parmi nous : quelques auteurs catholiques s'en laissaient infecter; et celui qui veut s'imaginer qu'il est le premier critique de nos jours (Simon) travaillait sourdement à cet ouvrage. »

Je laisse de côté les discussions de Bossuet touchant l'Église gallicane et les droits de Rome. Il n'y intervint que comme interprète de l'Église de France et organe des solutions moyennes. Il en subsiste au moins un monument extraordinaire : le *Sermon sur l'Unité de l'Eglise*, où Bossuet paraît non plus comme polémiste, mais comme ordonnateur et panégyriste. Dans ces pompes, dans cet état de possession et de plénitude, se développent toujours ses plus belles puissances. Au contraire, il ne s'engageait dans les polémiques qu'avec répugnance, sous la sommation des circonstances, et par devoir. Ces disputes qui ne faisaient pas sa joie ne firent pas non plus sa gloire. Elles ont été rejoindre celles du grand Arnauld, de Nicole et de tant d'autres dans le cimetière de la controverse.

***

L'outil de la polémique c'est l'imprimé! Soit le livre et le journal, Bossuet n'est pas né sous le signe de l'imprimé, mais sous le signe de la parole. Sa phrase est celle d'un orateur, gonflée comme une voile par l'air intérieur, florissante sur un jeu de poumons robustes. Mais la phrase seule ne l'eût pas fait survivre. Sa pensée aussi est une pensée d'orateur, une pensée qui expose plutôt qu'elle ne cherche. Elle expose ce que lui fournissent l'Écriture et les Pères, possédés par une saine mémoire, pénétrés par une claire intelligence, apportés aux peuples, au troupeau, comme les eaux de la haute montagne, fraîches encore des neiges éternelles, par des aqueducs romains. Les bastions sont effondrés, les fortifications démolies, mais les aqueducs subsistent et servent encore.

Je crains que les honnêtes gens ne fassent pas dans leurs lectures une place suffisante aux sermons de Bossuet, ou plutôt à l'ensemble de ses œuvres oratoires (sermons, panégyriques, oraisons funèbres ne forment qu'un même ordre puissant). Évidemment ce ne sont pas des ouvrages à feuilleter ordinairement, comme les *Pensées* et les *Caractères*. Ce sont des lectures du dimanche. Je dirai même, pour céder quelque chose à la faiblesse du siècle, des dimanches de pluie. Mais alors, ces dimanches, une pluie bienfaisante,

devant laquelle le vigneron se frotte les mains parce qu'elle fait gonfler la grume.

La forte lenteur, la santé robuste, l'enchaînement de l'exposé, du développement, des images et des raisons nous mettent par leur seule puissance formelle, en état de grâce littéraire, ce qu'il faut appeler, dans le sens pascalien, l'agrément. En cet ordre de la grande rhétorique, Bossuet n'est pas supérieur à Bourdaloue ni surtout à Massillon, mais il est leur égal. On ne saurait dissocier littérairement le bloc des trois grands sermonnaires. Chacun se réclamerait du certificat d'un siècle, s'ils étaient accessibles à des disputes de primauté. Le XVII^e^ reconnut sans discussion la supériorité de Bourdaloue. « Quand le Père Bourdaloue parut, dit Voltaire, Bossuet ne passa plus pour le premier prédicateur. » C'est tout à fait exact. Le XVIII^e^ donna plutôt cette place à Massillon, maître de la mesure à la Quintilien, de l'onction intelligente et tempérée, de cette phrase cristalline qui est une caresse pour l'oreille, et qui est passée presque intacte à Rousseau et à Chateaubriand. Le XVIII^e^ siècle ignorait les sermons de Bossuet, qui ne furent publiés que de 1772 à 1788 par Déloris et Coniac. Mais les eût-il connus que son jugement n'eût pas varié. C'est le XIX^e^ siècle qui a été unanime à rendre à Bossuet, sur les textes, le nom de premier des prédicateurs que sa parole lui avait valu au milieu du XVII^e^. Je crains que le XX^e^ n'ait qu'un bien léger souci de se faire, sur pièces, une opinion précise.

Je verrais, pour ma part, plusieurs raisons de confirmer le jugement du XIX^e^ siècle. D'abord parce que Bossuet, comme Corneille, vient le premier, et que la force d'institution en lui surabonde. Ensuite parce que cette éloquence luxuriante se renouvelle sur place beaucoup plus que celle des deux autres grands sermonnaires. Du *Panégyrique de saint Gorgon* à l'*Oraison Funèbre du prince de Condé*, quelle suite, quelle variété! Il y a en Bossuet toutes les notes de l'éloquence, comme il y a en La Fontaine toutes celles de la poésie. Cette personnalité que le Père Simon sentait en saint Augustin, nous prenons contact avec elle, par les *Sermons*, beaucoup mieux qu'avec celle de Bourdaloue, lequel (et c'est un autre honneur) nous fixe toujours sur la

matière de son discours et ne nous permet jamais de penser à lui.

Éloquence, mot aujourd'hui discrédité, et sur lequel je n'insisterai pas. Les écluses utiles qu'ouvrirait la lecture des *Sermons*, ce seraient celles de l'exposition et de la dialectique. Aujourd'hui, nos livres, nos chapitres, nos articles, procèdent de plus en plus par allusions, notations discontinues, lignes serpentines, cela dont le type fut d'abord donné par un article de Sainte-Beuve ou de Renan, ou bien par rapidités de journaliste, à la manière de Voltaire. Pour nous ramener aux lois et aux habitudes de la composition, rien ne vaudrait comme un sermon de Bossuet, si ce n'est un sermon de Massillon, ou une lettre de la *Nouvelle Héloïse*.

Mais voilà bien des raisons de forme. Venons à la raison de fond, l'essentielle, qui devrait faire préférer Bossuet, en ce deuxième quart du XX^e^ siècle, à ses deux grands émules.

Nous assistons aujourd'hui à une renaissance de la théologie. Les théologiens trouvent un public, et même un large public. Le prestige de saint Thomas s'accroît. Le dogme chrétien, comme système du monde intelligible, comme spéculation sur l'être, a repris une force de propagande qui aurait bien surpris Renan. C'est moins par son prestige esthétique, comme au temps de Chateaubriand, par son prestige moral, comme au temps du spiritualisme classique et moyen, que par sa substance théologique, que le catholicisme conquiert aujourd'hui des adhésions et des sympathies.

Or entre les trois sermonnaires Bossuet est le théologien. On doit même voir dans ses sermons la seule grande œuvre de la littérature française (avec l'*Institution chrétienne* si l'on veut) écrite par un théologien, nourrie de théologie. C'est parce que la philosophie des vieux cahiers de Navarre aboutit aux *Sermons*, qu'elle en vaut bien une autre. Là seulement se développe aux yeux, en un beau et classique langage, l'ampleur de la théologie chrétienne, non écrémée superficiellement, mais occupée par l'ardeur laborieuse de toute une vie, retournée profondément par le soc de celui que ses camarades de collège appelaient *Bos suetus aratro*. « Je voudrais, dit-il, joindre ensemble saint Augustin et saint Chrysostome. L'un élève l'esprit aux grandes et subtiles considéra-

tions, et l'autre le ramène et le mesure à la capacité du peuple. » Il faudrait, pour exprimer tout le sens de la phrase, la placer en plein dans le courant du classicisme français : le chef des Pères latins, le chef des Pères grecs croisant le premier son fond et le second sa forme dans la parole du grand évêque classique; l'union des antiquités devenue la formule même du génie de Bossuet, comme l'union du Nord et du Midi par une forte et accueillante route est la formule de sa Bourgogne natale.

Penser Bossuet c'est penser un ordre, c'est penser une grandeur, mais aussi c'est penser une limite. Une limite, sa théologie même la comporte. Quand la plume lui est tombée des mains avant qu'il répondît à Malebranche, qui sait s'il ne se sentait pas conduit lui-même, non sur la pente philosophique de Malebranche, mais sur sa pente théologique, vers cet optimisme chrétien de l'intelligence qui estime qu'un monde où la vérité peut se développer par de si belles raisons, de si démonstratives paroles, est bon? Bossuet a besoin de respirer en orateur et en prêtre, comme Malebranche en métaphysicien, l'air d'une Église triomphante. La limite de Bossuet c'est celle qui le sépare de Pascal, du *Mystère de Jésus*. « Jésus, dit Pascal, sera en agonie jusqu'à la fin du monde. » Et Bossuet n'eût pas contredit à cette parole, que le fond de Pascal a dictée à Pascal. Mais le fond de Bossuet l'eût-il dictée à Bossuet? Nous sommes avec Bossuet sur la pente ensoleillée du christianisme : Pascal est au nord.

***

Bossuet polémiste (donc publiciste), s'adresse à l'opinion publique, qu'il s'agit de gouverner, mais aussi d'éclairer; qu'après l'avoir éclairée il faudra consulter; qu'après l'avoir consultée il faudra tolérer, puis suivre. Telle est la dure logique du papier imprimé. Bossuet orateur s'adresse à une assemblée réunie pour l'écouter, où lui seul a la parole, comme le vent sur la mer, où ce vent oratoire imprime avec la plénitude des grandes orgues sa marque sur l'auditoire consentant et docile. « Ce sont les auditeurs, qui font les prédicateurs », a-t-il dit. Ce sont les auditeurs du XVII^e siècle qui ont fait les grands orateurs sacrés du XVII^e siècle. La troisième

figure de Bossuet est celle qu'il prend lorsqu'au lieu de s'adresser à un public qui lit, ou à un public qui écoute, il s'adresse à un être particulier qu'il gouverne : Bossuet précepteur, Bossuet directeur de conscience.

Rien n'honore plus Louis XIV que d'avoir voulu, comme éducateurs des héritiers de son trône, les deux personnages les plus éminents de l'Église de France, Bossuet et Fénelon. Le cas ne s'était jamais produit et n'allait plus jamais se produire. Bossuet précepteur était d'ailleurs subordonné au gouverneur, M. de Montausier, que Louis XIV nomma parce que l'opinion publique le lui désignait comme l'homme le plus vertueux de la cour. Mais cette vertu était mômière et gourmée. C'est à Montausier, plus qu'à Bossuet, qu'il faut imputer l'échec relatif de l'éducation du Dauphin, gouverné rudement, à grand renfort de coups, et dont l'affection devait aller dès lors plutôt vers ses domestiques que vers ses maîtres. Si Bossuet n'en fit pas un grand roi, il contribua du moins à en faire un bon homme. Il est vrai que la monarchie a été perdue par un bon homme.

Mais voici un fait singulier. Bossuet, puis Fénelon, écrivirent pour leurs augustes élèves des manuels, comme les professeurs d'aujourd'hui, et ces manuels connurent une fortune énorme : ils devinrent pour deux siècles ceux de toute la jeunesse française, qui apprit en partie l'histoire universelle, la philosophie, le gouvernement, dans des livres écrits par deux évêques pour le fils et le petit-fils de Louis XIV. Le *Discours sur l'Histoire Universelle*, la *Connaissance de Dieu et de soi-même*, comme le *Télémaque* ont servi longtemps de textes canoniques aux collégiens français. Il est impossible de les nettoyer de cette mousse pédagogique attachée séculairement.

Leur règne paraît cependant fini, et nous vivons en un temps où l'*Essai sur les mœurs* a pris une valeur éducative supérieure à celle du *Discours*. Voltaire, en l'écrivant pour madame du Châtelet, trouve en nous plus d'écho que Bossuet écrivant son livre pour le Dauphin. Le meilleur ouvrage de cette littérature pédagogique du grand évêque serait peut-être le seul qui ne soit point passé dans les textes scolaires, la *Politique tirée de l'Écriture Sainte*. Le principe

semble une gageure impossible : une concordance perpétuelle entre le gouvernement d'un petit peuple d'Orient, tantôt nomade, tantôt fixé, tantôt captif, tantôt dispersé, et un grand État moderne. Mais Bossuet s'en tire admirablement, et sans dépasser son rôle. Il ne se hasarde point dans les projets de réforme d'État où Fénelon circule librement et imprudemment. Il se borne à établir un livre de morale royale, un traité des devoirs d'un prince chrétien. Et notons avec une grande attention, que, sous cette forme prudente et traditionnelle, ce livre est une date; ce code des devoirs d'un prince, ce tableau d'un État chrétien, donnés, pour la première fois, par un des grands écrivains français, il faut y voir une prise de contact, qui ne cessera plus (si ce n'est sous Napoléon) entre le gouvernement et un pouvoir spirituel, un pouvoir spirituel qui deviendra de plus en plus autonome, impératif, et sûr de lui. Après la *Politique*, le *Télémaque*, puis les philosophes du XVIIIe siècle, le pouvoir de l'écrit au XIXe siècle. Louis XIV ne savait pas ce qu'il y avait au bout de la voie où il s'engageait magnifiquement en confiant l'héritier du trône à l'homme le plus « éclairé » de son temps, ni Bossuet quand il écrivait ce livre religieux pour ouvrir à la « lumière » cette tête naïve.

L'entretien de Bossuet et de son élève, ou plutôt le monologue du grand précepteur, n'obtint qu'un succès relatif : la plus grande partie du grain tomba sur le rocher. Si, dans cet ordre, nous voulons considérer l'amitié, la destination mutuelle, la fructification florissante et saine du bon grain et de la bonne terre, ce n'est pas Bossuet précepteur de l'enfant royal, c'est Bossuet directeur de quelques chrétiennes d'élite, qu'il nous faut lire. Entre ces sermons et ces lettres de direction, il n'y a pas solution de continuité, non plus qu'entre eux les *Méditations de l'Évangile* et les *Élévations sur les Mystères*. Qu'on les rattache, ces lettres, ou au bloc des écrits religieux ou au bloc de la Correspondance (de cette grande Correspondance sans confidences ni délicatesses à la Fénelon, mais si vivante, si allante, si pleine de renseignements sur les choses de la France et de l'Église au XVIIe siècle), elles figureront une éminente partie d'un grand corps. Mieux que le polémiste avec Fénelon, elles nous

donnent des clartés sur Bossuet et le mysticisme. Bossuet, sans méfiance et sans incompréhension des mystiques, a bien, à vrai dire et sans le vouloir, ruiné le mysticisme en France, et on lui souhaiterait peut-être moins d'entente avec le bon Nicole, dont il appelle les ouvrages un arsenal de l'Église. Mais, ayant écrit ces quelques pages sur Bossuet, je voudrais les reprendre pour y semer encore à plus de places le mot : limite. Bossuet, homme des limites, grand maître du fini. Il a manifesté son respect pour les mystiques comme son obéissance à la puissance pontificale, en leur donnant ce qu'il était le mieux dans sa nature de donner : une limite.

***

Une limite, on y verra tantôt une force, tantôt une faiblesse, mais toujours de l'être. Qu'on appelle Bossuet un esprit borné, ou un esprit limité, ou un esprit défini, ou un esprit définiteur, il demeure le type, ou un type, de ces esprits en qui on touche de l'être, du solide. Quel être? Non tant le sien, son être particulier, que celui d'un siècle, celui de l'Église romaine, celui de l'Église française, et, d'un certain point de vue, celui de Dieu. Un très grand orateur, un génie oratoire, par l'exigence même de sa pente centrifuge, se porte à sa périphérie, manque de solidité intérieure et de vie profonde. On le voit bien chez les orateurs politiques. Cette pente centrifuge, elle existe chez Bossuet, mais le vide intérieur qu'elle laisserait est rempli par une durée, par une doctrine. La déficience de l'individu, ou le renoncement à l'individu, sont compensés par une efficience non de la terre et des morts, mais du ciel et de la vie éternelle. L'orateur religieux fait oraison. Et l'on sait ce que M. Le Hir disait à Renan des orateurs politiques.

Ce besoin de dogmatisme et de poids, cette adhérence à un être défini et circonscrit, que la première démarche de la critique soit de s'en éloigner comme d'un ennemi, mais sa seconde démarche de s'en rapprocher comme d'un contrôle, d'un contre-poids et d'un complémentaire. Une autre critique est moins utile à la critique qu'une anticritique.

« Je vous entends, écrivait Bossuet de Malebranche, autant que vous êtes intelligible. » Et Boileau disant au même

Malebranche qui prétendait qu'Arnauld ne le comprenait pas : « Eh mon Père! qui voulez-vous, qui vous entende si M. Arnauld ne vous entend pas! » Voilà la troisième fois que le nom d'Arnauld est ramené sous ma plume près du nom de Bossuet. Ce n'est pas un hasard. Le docteur et l'évêque avaient ce qu'il fallait, non pour que leurs têtes fussent complètes et que leur science fût le dernier mot de leur temps, mais ce qu'il fallait pour que leurs contemporains crussent qu'elles l'étaient. L'un et l'autre avaient l'autorité. Et pourtant c'est Malebranche qui avait raison de ne se croire compris ni par l'un ni par l'autre. Qu'il soit ici pour nous, dans l'ombre de Bossuet, le délégué de cette finesse, de cette mobilité, de cette profondeur fermées à Bossuet, d'un nouveau monde qui commence après l'ancien.

Bornons Bossuet à ce qu'il est, admirons-le dans ce qu'il est. Peu d'écrivains du XVII^e siècle portent mieux sur leur figure la marque de leur province. Ce visage franc, coloré et plein, plus ouvert et riche que distingué, vous le rencontrez encore en Bourgogne dans tous les villages de la Côte. Le prélat qui prononcerait à Dijon, cet automne de son tricentenaire, pendant les vendanges, comme son oraison funèbre, pourrait prendre texte cette parole de l'Évangile : « Je suis le vigneron et vous êtes la vigne ». Bossuet fut un grand vigneron de la vigne chrétienne. Il ne chercha jamais à être propriétaire, mais à rester l'homme de confiance des deux propriétaires, Dieu et le roi, avec un peu trop de témérité, peut-être, à se croire et à se dire dans les secrets du premier. Il servit avec une loyauté solide comme son pressoir en cœur de chêne. Il obtint les plus belles récoltes de son temps; son nom reste attaché aux pages les mieux venues et les plus corsées de notre prose. Il tenait trop aux droits de cette terre et aux pièces du chartrier pour être un très bon voisin. On se souvient de procès, d'expulsions. Il défendait la vigne de ses maîtres, la voulait laisser améliorée et accrue. Il ne mourut pas rassuré. Il pressentait les maladies, les mauvaises années, les plants étrangers. Mais il avait rempli puissamment une carrière bien tracée. Il soutient avec une constance de bon aloi le regard de la postérité.

ALBERT THIBAUDET

# LETTRES DE RICHARD WAGNER

# A SA FEMME

Madame Wilhelmine Wagner, la première femme du musicien, était une épouse fidèle et courageuse, mais d'un esprit assez étroit. Aussi la bonne entente et la compréhension réciproque ne furent-elles pas les traits caractéristiques du ménage du grand compositeur.

Les lettres de Wagner à sa femme que nous publions aujourd'hui empruntent aux circonstances dans lesquelles elles furent écrites une saveur particulière. Tous nos lecteurs ont présent à l'esprit l'idylle Richard Wagner-Mathilde Wesendonk. *La Revue de Paris* a d'ailleurs publié antérieurement la correspondance de Wagner à Mathilde Wesendonk (1er et 15 novembre 1904; 1er et 15 mars; 1er et 15 avril, 1er mai 1905) et les lettres du même à Otto Wesendonk (15 décembre 1908; 1er et 15 janvier 1909). On se souvient qu'au cours de l'été 1858 Wagner qui menait une vie heureuse auprès des Wesendonk, à l' « Asile » de Zurich se décida brusquement à prendre la fuite. Sa passion pour Mathilde était devenue si vive, qu'une énergique résolution s'imposait. Les lettres qu'on va lire montrent d'ailleurs que madame Wagner, par son attitude, ne permit pas à son mari d'hésiter très longuement. L' « affaire Wesendonk » représente un des principaux épisodes de la vie sentimentale de R. Wagner; il nous a semblé intéressant de compléter les documents la concernant et de donner après les lettres à l'amie et au mari de celle-ci les lettres à l'épouse. Après avoir quitté Zurich et son « Asile », Wagner passa à Genève puis à Lausanne et s'installa enfin à Venise où il espérait achever son *Tristan*. Maintes tracasseries du gouvernement saxon le contraignirent d'abréger son séjour sur les bords de l'Adriatique et de gagner Lucerne où il termina l'œuvre entreprise.

Genève, 19 août 1858.

Ma bonne Minna,

Je viens de recevoir ton télégramme d'aujourd'hui et je me rends immédiatement à ton désir de recevoir une lettre de moi.

Ah! mon Dieu, si je pouvais seulement te laisser regarder au fond de mon cœur et voir, en pleine clarté, mes souffrances et mes luttes de cette année, en vue de conquérir le calme pour réaliser la tâche de mon existence! En vain : c'était la tempête, le bouleversement autour de moi; partout la passion et la rage aveugle. Et malgré mes laborieux efforts pour sauvegarder la paix et la quiétude, ce fut, de nouveau, chaque fois la débâcle. Toi, ma chère enfant, tu prends tout cela à ton aise; tu as simplement recours aux reproches; tu ne perçois que ta propre infortune. Je suis plus juste, je n'adresse de représentations à personne; et, en vérité, pas à toi. On requérait beaucoup de toi; et, dans le terrible état de ta santé, *trop*. Séparons-nous donc en paix, réconciliés, à présent; que chacun aille de son côté, pour quelque temps, afin de recouvrer le sang-froid et amasser des forces nouvelles. Pour ma part, la solitude, l'éloignement de toute compagnie, est maintenant une condition indispensable de ma vie; la plus chère compagnie déjà, même celle que nous avions récemment à la maison, ne fait que constituer une torture pour moi.

Mon sang coule par de nombreuses blessures; et la cordiale sollicitude à ton sujet n'est pas une des moindres. De plus, je ressens l'urgente nécessité de clôturer toute une période de mon existence; je dois me faire une conception exacte et claire de maintes choses, qui m'avaient passionnément ému dans ces derniers temps, et, par-dessus tout, il est nécessaire que je me consulte avec le plus grand calme, en vue de trouver la paix et la quiétude pour l'achèvement des œuvres que je suis destiné à donner encore au monde. Où je croyais, l'an dernier, avoir trouvé asile, impossible de demeurer désormais; il faudrait, alors, des années, avant d'arriver à la clarté totale, à l'apaisement absolu. Pour le présent, je n'ai besoin que d'une seule chose, je le répète :

qu'on me laisse seul et longtemps dans la calme possession de mon moi intérieur; tout contact avec le dehors provoquerait, de nouveau, la confusion et le trouble. Quelque peu de distraction extérieure, comme la visite d'une ville remarquable, par exemple, ne peut que produire un bon résultat dans cette voie : je puis y être plus aisément seul et sans compagnie; tandis que ce serait impossible, à la longue, là où nous étions tout dernièrement. Ainsi j'espère arriver à la convalescence, à l'émancipation intérieure; et dès que j'aurai repris goût au travail, ce sera le salut, puisque ma consolation ici-bas *ne peut dériver que de mon moi.*

Prends donc cela en considération, chère Minna; et, si tu désires m'assister dans ma résolution indispensable et salutaire, je t'en prie, n'apporte pas trop de trouble dans mon cœur par tes plaintes et ta désespérance. Je sais que tu es plus dépendante des circonstances extérieures et, en conséquence, plus facilement le jouet des vicissitudes de la destinée; c'est pourquoi tu as l'existence fort difficile avec moi, qui suis souvent si indifférent, insensible même aux influences du dehors. Cependant, je t'en prie, obéis-moi; espérons ensemble que ton état de souffrance s'améliorera par le complet changement de milieu qui se prépare pour toi. Il est naturel que tu refuses d'y croire à présent; mais je vois plus clair et tous ceux qui possèdent la moindre expérience de ces choses savent que ton séjour en Allemagne, la reprise de tes relations d'autrefois, les distractions et les jouissances d'art qui t'attendent, produiront un résultat plus favorable que n'importe quelle autre combinaison imaginable. Pour cette raison également, je puis maintenant me séparer de toi avec un léger sentiment de réconfort : je *sais* que tu m'enverras sous peu de bonnes, de meilleures nouvelles. Tout autre moyen eût été vain; il fallait absolument prendre une mesure radicale. Que Dieu te bénisse, ma chère vieille Minna! Sois forte, apprends à te vaincre; subis cette épreuve noblement, comme il sied au caractère féminin! Ainsi nous pourrons, je l'espère, bientôt nous envoyer des nouvelles plus favorables de notre état intérieur.

Pour le reste, confions-nous patiemment au Destin. Si seulement nous pouvons restaurer la paix en nous-mêmes,

le monde extérieur assumera également une apparence pacifique.

Et maintenant, encore une fois, je t'en prie, écourtons, autant qu'il est en notre pouvoir, cette heure pénible; c'est seulement avec une profonde douleur que je te revois, en pensée, à l'intérieur de ces murs, si souvent témoins de nos passionnés dissentiments et que, pour ce motif, je fus si heureux de quitter. Pars toi-même aussi vite que possible.

Quant à la suite de mon voyage, pour l'instant je ne puis encore prendre aucune décision. La grande chaleur s'oppose à ce qu'on aille d'une traite en Italie, où je voudrais être bientôt, cependant, afin de choisir rapidement la localité où je me fixerai et me mettrai au travail. Je compte attendre l'avis de Ritter [1]. D'ici là, j'ai des lettres à écrire, des épreuves à corriger et une copie de mon texte à soigner : tout cela me représente pas mal d'occupations. Il ne serait pas prudent d'abuser de mes forces, pour le moment; car j'éprouve une pénible lassitude par tout le corps : mais le repos viendra! Ah! si tu voulais seulement m'aider à le retrouver! Tu le pourrais, en m'écrivant bientôt avec quelque peu de sang-froid, pour me dire que tu es en voie d'accomplir ce que je juge si nécessaire et absolument essentiel pour la guérison de ton être intérieur. Crois-moi sur parole, chère Minna; si je n'avais pas été profondément convaincu que la décision à laquelle j'ai dû arriver sera bienfaisante et salutaire, j'en aurais volontiers suggéré quelque autre. Mais tous les moyens étaient épuisés, nous ne faisions que nous harasser mutuellement; une séparation devenait indispensable, pour donner à entrevoir la promesse d'une guérison, d'une amélioration absolues. Si tu n'es pas complètement différente de moi, tu dois aussi arriver à ressentir cela, finalement. Je n'y peux rien faire, mais *c'est l'unique moyen* d'escompter le bonheur pour tous deux.

Et maintenant adieu, ma chère vieille Mutz! [2] Salue Fipsel [3], des milliers de fois; je te le laisse volontiers, bien

1. Carl Ritter, fils de madame Julia Ritter, une bienfaitrice du Maître.
2. Petit nom d'amitié, que l'on pourrait traduire par « ma petite chatte; ma bichette ».
3. Le chien donné par madame Wesendonk à Wagner.

qu'il me manque beaucoup. Mais *moi*, il me faut *renoncer*, à présent! Salue Jacquot [1] également et parle-lui en bien de moi. Adieu, acquiers du sang-froid et dis-moi, pour ma consolation, que tu es plus calme. Adieu, que le Très-Haut t'assiste!

ton

RICHARD

Genève, 25 août 1858.

Chère Minna,

Je t'ai télégraphié, hier, que je partirais pour l'Italie aujourd'hui; le projet est maintenant sur le point d'être exécuté et j'espère me trouver déjà dimanche à Venise. En fait, mon principal désir est d'aller tout d'une traite à l'endroit où je compte m'installer pour quelque temps, m'arranger un intérieur supportable, me faire expédier le piano, et me créer de nouveau une atmosphère pour mon travail. Genève, en tout cas, ne pouvait me convenir longtemps et Venise m'attire spécialement parce que c'est la seule ville notoirement connue pour le trafic très limité dans les rues, auquel je suis devenu très sensible. Tu sais que je retardais mon départ uniquement à cause du soleil brûlant; mais Carl Ritter me supplie, encore une fois, de ne point faire attention à cela : le climat de Venise est d'une exceptionnelle salubrité, m'écrit-il, et la plupart des gens y vont précisément en cette saison, etc. Cela me convenait parfaitement; car je n'aurais pu rester ici beaucoup plus longtemps, sans me fournir d'un piano, etc., ce que je ne me souciais point de faire deux fois. Maintenant je suis curieux de vérifier quelle impression va me produire Venise; Dieu veuille que je m'y plaise, car il me serait désagréable de pousser plus loin et le repos mental, tel que le travail seul peut me le procurer, est devenu une suprême nécessité pour moi.

Je me suis senti particulièrement misérable, ces jours derniers; surtout après avoir reçu ta lettre, dans laquelle m'apparaissait la probabilité que tu n'arriverais jamais à voir clairement et correctement. Avec toi, il faut toujours

1. Le perroquet de Wagner.

qu'un blâme défini soit encouru par une personne déterminée; tu ne comprends pas la nature des choses et la destinée, mais te bornes à croire que si telle personne ou si telle chose n'avaient point existé, tout aurait assumé une autre tournure. Sur ce sujet je n'ai rien de plus à te dire; d'autres doivent s'en charger, pour une fois : fasse le ciel que tu trouves la personne qu'il faut pour t'éclairer! Il me répugne également de renouveler mes tentatives et je te déclare simplement, une fois de plus, de façon péremptoire, que rien ne m'a poussé à abandonner Zurich, à part l'impossibilité reconnue de maintenir ce proche voisinage [1]. Certaines choses peuvent être requises du mari par sa femme, que ni toi, ni moi ne pouvons plus lui demander. Aussi longtemps que le silence régnait entre nous quatre, en observant les règles d'une civilité bien comprise, cela pouvait marcher cahin-caha; mais dès que ce silence était rompu, la situation devenait intolérable. Le mari accueillit l'annonce de mon éloignement avec la plus grande affabilité et gratitude; mais il l'*accepta*, et de la sorte je devais me faire un point d'honneur de m'en aller, puisque toute autre voie de conciliation devenait de plus en plus difficile. Mais il suffit, c'est déjà trop! Tu vas te remettre à farfouiller dans tout cela, je le crains; et perdre le fil de tes idées. Mieux vaut laisser tomber entièrement le sujet et chercher, chacun de son côté, à surmonter les épreuves du passé, en vue de trouver pour l'avenir la seule voie qui puisse promettre le calme et la guérison.

En ce qui te concerne spécialement, je persiste à croire que tu te sentiras, par degrés, mieux portante, dès que tu auras complètement abandonné Zurich; ce sera lent, mais cela viendra. Ta maladie de cœur est terrible et je ne puis te dire à quel point j'ai compassion de tes souffrances; mais chacun sait que le changement d'air et de milieu est le moyen essentiel pour amener une amélioration. Rappelle-toi ce que tu éprouves quand une certaine position au lit commence à te devenir pénible : si tu la maintiens, l'oppression s'accroît et peut même devenir fatale; tandis que, dès que tu changes de position et rétablis ainsi la circulation du sang, le soula-

1. Les Wesendonk.

gement s'opère à l'instant. Il en est exactement de même pour les situations morales; crois-moi et espère en la guérison!...

Maintenant adieu, ma bonne vieille Mutz! Avec l'aide de Dieu, j'aurais voulu pouvoir te procurer des jours plus calmes. Je suis bien triste pour toi; ma compassion est sincère et grande. J'ai une existence à part, en vérité; mais qu'elle t'occasionne tant de trouble, je le déplore profondément. Comporte-toi avec calme et dignité; fais montre de sang-froid; et donne-moi bientôt de bonnes nouvelles de ta personne. Adieu! Sois patiente et que Dieu t'accompagne!

ton

RICHARD

Venise, 1er septembre 1858.

Ma chère, bonne vieille Mutz,

Me voici à Venise; où es-tu, toi? J'ai tout lieu de croire à Zwickau; cependant, comme je n'ai pas la moindre nouvelle de toi, je suis fort inquiet. Après mon télégramme de Genève, tu aurais bien pu m'écrire quelques lignes, comme je te l'avais demandé, à *Venise, poste restante.* J'arrivai ici le 29 août et réellement j'espérais trouver une lettre de toi; mais je me suis enquis chaque jour, en vain. Aujourd'hui je commence à être sérieusement alarmé. Tu as une période fâcheuse à traverser, et certainement fort triste pour toi : je t'avais priée de l'écourter autant que possible, de sorte que je continue à penser que tu dois être partie le 29, puisque tu avais cette date en tête, en souvenir de ta première arrivée à Zurich. Dieu fasse que je puisse avoir une lettre de toi demain, pour me confirmer ceci et, en même temps, me dire que tu as ramassé tes forces pour bien surmonter toute la situation. Je n'ai aucun argument nouveau à te faire valoir pour te consoler et t'encourager; tout ce que je puis te crier, c'est : « Espère, maintiens ton énergie! » Vois-tu, pauvre femme, ta destinée — que tu t'étais assurément figurée plus calme et avec moins de heurts — fut liée à celle d'un homme, auquel, bien qu'il aimât également un paisible bonheur,

était dévolu un si extraordinaire développement dans toutes les directions que, finalement, il croit devoir renoncer à ses intimes désirs, simplement pour réaliser la tâche de son existence. Tout ce que je recherche maintenant, c'est la concentration intérieure, en vue de pouvoir achever mes œuvres; le renom n'a plus d'effet pour moi, je n'espère même plus parvenir à me faire représenter. Rien, rien que le travail, la création pour elle-même, me maintient encore en vie. Il est naturel qu'une destinée à ce point extraordinaire ait provoqué une extraordinaire sympathie : nombre de personnes se sont tournées vers moi avec un intérêt profond et sincère. Si tu dois en souffrir, *toi*, ces souffrances, un jour ou l'autre, te seront comptées également et tu trouveras ta récompense dans ma réussite, dans le succès de mes œuvres. Pour le moment, cependant, ne songeons pas exclusivement à l'avenir, essayons de surmonter les crises du présent, avec l'espoir de trouver la paix pour nous-mêmes et de nous assurer mutuellement la bonté et la réconciliation.

Permets-moi de ne point t'écrire grand'chose au sujet de Venise, aujourd'hui; je suis terriblement fatigué des suites du voyage et spécialement par la recherche d'un logis. Avant de m'être installé avec le confort indispensable pour pouvoir résister, je ne recouvrerai point mes sens; tu sais combien la question de l'installation compte pour moi, et il me faut rester confiné dans un endroit, à présent, — pour que je sois capable de continuer mon travail. Bien entendu, je vis dans un appartement meublé; il n'en existe point d'autre ici. Mon propriétaire est un Autrichien, qui se considère comme très heureux d'abriter ma gloire. Tous les logis de la sorte se trouvent dans de vastes palais abandonnés par les patriciens auxquels ils appartenaient précédemment et arrangés par des spéculateurs pour être loués aux étrangers. Mais je t'écrirai à propos de tout cela, la fois prochaine. Pour aujourd'hui, rien que ceci : j'espère pouvoir tenir bon à Venise; réellement la ville est intéressante au suprême degré et son silence positif — on n'entend jamais une voiture — absolument précieux pour moi. Je ne reçois aucune visite; et mon espoir est de vivre ici entièrement concentré en moi-même. Pour le moment, je vois Carl à l'heure du

dîner, chaque jour; nous avons choisi comme lieu de rendez-vous un restaurant sur la place Saint-Marc. Si je trouve, plus tard, un inconvénient à cette combinaison, je puis aussi faire porter mes repas à la maison. L'existence ne paraît pas être vraiment dispendieuse; il n'y a que le logement qui soit relativement cher. Je viens d'écrire à Heim [1], pour qu'il m'expédie immédiatement le piano; il n'y aura pas de droit d'entrée à payer, attendu que Venise est un port franc. Il va sans dire que je n'aurai pas besoin des draps et de la literie; naturellement je dois me contenter d'objets plus grossiers.

A présent, ma chère Minna, accepte mes cordiales et sincères félicitations à l'occasion de ton anniversaire. Pauvre femme, j'aurais bien voulu pouvoir t'en souhaiter un meilleur; tu trouveras une légère consolation dans le fait que tu le célèbres au milieu des tiens, comme il y a quatre ans. Cela te procura alors un bien immense. Puisses-tu ressentir le même réconfort, également, cette fois-ci! Adresse-leur mes meilleures salutations; divertis-toi avec eux, et tâche d'oublier autant que possible. Relève la tête et espère que nous pourrons nous rencontrer sous peu en Allemagne. Je t'envoie un véritable présent de Venise, comme souvenir de cet anniversaire; je souhaite qu'il n'arrive point trop tard. Donc, du courage, du sang-froid, de la considération pour ta santé. Si tu veux m'envoyer un vraiment joli présent, ici, dans mon exil, informe-moi que tu te distrais un peu et que tu comptes guérir de tes souffrances. Adieu; mille sincères, cordiales salutations! Dis bonjour également à Fips, même au sot perroquet, M. Jacquot. Je vis, moi, tout au contraire, dans un monde qui m'est absolument étranger; rien autour de moi, que mes manuscrits, pour me montrer que j'ai encore à œuvrer et à souffrir. Tu as pris avec toi les bons génies de la maison; soigne-les bien, ils me sont très chers aussi. Adieu, adieu! Conserve-moi ton affection!

ton

RICHARD

1. Directeur de musique à Zurich.

Venise, 28 septembre 1858.

...Et maintenant parlons de mon existence ici. Je ne dirai pas qu'elle est précisément modique. On peut à peine l'espérer, quand on vit en garçon et quand l'arrangement de toute une installation coûte toujours aussi une telle forte somme au début. Un petit logement non meublé était hors de question; on n'en trouve que dans le quartier commerçant du centre de la ville, dont je prie le ciel de me préserver! En dehors de ceux-ci, il n'y a que des appartements garnis dans des palais acquis des anciennes familles nobles ruinées et accommodés en vue des étrangers qui visitent Venise pour une période de temps plus ou moins longue. Après d'actives recherches, je me considérai comme très heureux de trouver enfin quelque chose de semblable qui fût à mon gré et acceptai de payer un loyer plus fort que celui auquel je m'attendais.

Ainsi que tous les autres appartements de la sorte, il se trouve dans un grand palais ancien, avec des galeries et des pièces très vastes. Comme pièce où me tenir ordinairement, j'ai un énorme salon, donnant sur le grand canal; puis une chambre à coucher fort spacieuse, avec un petit cabinet à côté de celle-ci, pour me servir de garde-robe. De beaux plafonds anciens avec des peintures, des parquets splendides incrustés de magnifiques mosaïques, des murs couverts d'une détrempe grossière (richement tapissés autrefois, sans doute), un mobilier antique, très élégant en apparence, recouvert d'un velours de coton rouge, mais fort délabré et misérablement rembourré; rien qui soit parfaitement en ordre, des portes ne se fermant qu'à moitié; le tout quelque peu détérioré par l'usage. J'ai fait immédiatement enlever un grand lit de parade, pour le remplacer par un petit lit de fer avec sommier élastique. Literie médiocre; oreillers remplis de laine; pour la saison froide, un édredon pesant trois quintaux. Le propriétaire, un Autrichien, est ravi de m'avoir dans sa maison et s'emploie de son mieux pour me satisfaire. Je me suis procuré quelques commodités par moi-même, arrangé un divan passable, fauteuil, etc. A présent, les choses iront tout à fait bien et il est certain que le piano sonnera magnifiquement dans mon grand salon.

La fermeture défectueuse des fenêtres et des portes ne constitue point, d'après ce qu'on me dit, un sérieux inconvénient ici, même en hiver. Le climat et l'air sont réellement divins; sous ce rapport, Venise est considérée comme l'une des villes les plus favorisées, bien plus que Florence, Rome et même Naples. Un agréable et rafraîchissant vent d'est souffle constamment de la mer, modérant toute chaleur excessive, maintenant le ciel toujours limpide et fournissant une température magnifique. Pendant tout un mois, nous n'avons eu que deux journées de pluie, et encore non consécutives. Bien entendu, jamais la moindre trace de sécheresse, car la mer maintient l'atmosphère toujours humide. Je continue à sortir en vêtements d'été, même le soir — moment de la journée que j'attends précisément pour faire ma promenade.

Voici quelle est ma manière de vivre : toute la journée, jusque vers 4 heures, je travaille — à tout ce dont il a fallu s'occuper jusqu'à présent —, puis je me fais passer sur le Canal, j'arpente la place Saint-Marc, y rencontre Carl, à 5 heures, au restaurant, où je dîne à la carte, bien, mais à des prix élevés (je ne m'en tire jamais à moins de 4 ou 5 francs — sans vin aussi); après le dîner, aussi longtemps que la belle saison le permet, en gondole jusqu'aux jardins publics; là, promenade; retour, soit par eau, soit à pied en traversant la ville; une autre promenade au bord de l'eau, tout le long du Molo; une glace, au pavillon, là; et enfin retour à la maison, où la lampe allumée m'attend pour 8 heures. Je prends un livre et, pour terminer, me mets au lit. C'est ainsi que j'ai vécu depuis quatre semaines, à présent; et je ne suis point fatigué, jusqu'ici, de ce genre d'existence, même sans travail réellement absorbant. Ce qui procure un charme toujours vivace, c'est le contraste étrange entre mon habitation et la partie de la ville qui constitue mon but de promenade : ici tout est silencieux, merveilleusement calme, un large canal; le fort courant de l'eau de la mer, avec le flux et le reflux; en lieu et place d'équipages, des gondoles amarrées directement devant les portes; en face et partout, des palais admirables; tout noble, silencieux, mélancolique — puis, soudain, lorsqu'on sort, des ruelles étroites, avec les méandres

et les croisements les plus étranges, donnant, parfois, à peine passage à deux personnes, toutes flanquées de magasins et vestibules ouverts, dans lesquels on a l'impression de se trouver sur le trottoir; un flot continuel de gens, auquel on n'a qu'à se joindre pour arriver, sans la moindre notion de la topographie, soit au Rialto, le quartier commerçant, soit à la place Saint-Marc, qui sert seulement de lieu de promenade. La splendeur merveilleuse, unique en son genre, de cette place et de ce qui fait corps avec elle jusqu'au rivage, dépasse toute description; chaque fois que j'y arrive de chez moi, l'ensemble du spectacle me cause une impression nouvelle. De toute façon, il faut que je t'en envoie bientôt quelques belles reproductions. On ne se croirait jamais dans la rue, par le seul fait que — étant donnée l'absence de voitures — tout est pavé de larges dalles, comme une grande cour de palais princier (j'ai mal à un pied et, depuis quelque temps, sors toujours en pantoufles). Tout vous frappe comme un prodigieux décor de théâtre. Sur la place même, c'est un va-et-vient continuel; chacun ne songe qu'à flâner et s'amuser. Cette particulière gaîté ne manque jamais de produire son effet sur le nouvel arrivant; on se sent à l'aise et l'œil est perpétuellement réjoui. Pour ma part, le charme principal consiste dans le fait que toute cette ambiance reste détachée de moi comme dans un véritable théâtre; j'évite d'entrer en relations avec qui que ce soit et, de la sorte, sauvegarde mon impression. La promenade en gondole vers la mer a toujours un effet extrêmement calmant et bienfaisant : la lutte, dans le ciel, du jour et de la nuit, est grandiose; sans interruption, de nouvelles îles, au loin, pour tenir l'imagination en éveil, avec leurs jardins, leurs églises, leurs palais.

Bref, le choix de Venise était, je crois, le meilleur qu'il me fût possible de faire, car tout était à craindre pour moi, si je n'avais pas rencontré pareil élément, si je m'étais senti mal à l'aise, dans l'impossibilité de recouvrer le calme, si j'avais perdu patience, erré à l'aventure, sans jamais reprendre goût au travail — ce qui, en fin de compte, est la seule chose de nature à me fixer sur un terrain ferme et durable. Maintenant la crise est surmontée et j'espère avoir ainsi préparé

un tournant favorable pour notre avenir à tous deux. Au début, mon propriétaire répandit partout la nouvelle de mon arrivée ici et, par le fait, elle fut publiée immédiatement dans les journaux; mais je lui défends d'introduire n'importe qui et jouis de l'isolement le plus complet. Les gens, à Vienne, naturellement, bondirent de joie, à l'idée que la représentation de *Lohengrin* m'avait décidé à tâcher d'obtenir l'autorisation d'aller là-bas; mais tout ce que l'on a pu te raconter à ce sujet, bien entendu, n'est qu'un faux bruit, sans le moindre fondement. Bien au contraire, je ne me sens que trop heureux d'être laissé en paix ici. En vérité, mon passe-port me fut réclamé une seconde fois et je commençais à craindre qu'on ne me permît pas de prolonger mon séjour; mais la police me restitua mon sauf-conduit — adressé, en fait, d'une manière très flatteuse au « célèbre M. R. W. » — avec l'assurance qu'aucune objection n'avait été découverte à ma paisible résidence à Venise. En conséquence, je jouis maintenant de l'asile complet.

En voilà assez au sujet de mon existence ici, chère bonne Mutz. Dis à Fipsel, aussi, qu'il y a, pareillement, des chiens à Venise, très bons — des épagneuls et des caniches. On dispose partout des bassins de marbre à l'intention des braves bêtes, pour qu'elles y puissent boire, et souvent je les rencontre là. Dis à Jacquot que je n'ai pas encore rencontré son semblable; mais quand j'ouvre une des fenêtres de ma chambre à coucher, le matin, je présente toujours mes respects à un couple de canaris, installés devant une fenêtre à angle droit de la mienne, de telle sorte que je pourrais presque les atteindre. Ils me connaissent déjà et ne s'effraient plus de ma présence. Mais — je ne me pourvois de rien, ni d'oiseau, ni de chien — voulant rester fidèle à mes bons chéris. J'espère donc que Fips, en particulier, me restera fidèle également et me léchera avec cordialité, quand je le reverrai, ce qui ne durera pas un temps éternel.

A toi-même, chère Minna, j'ai à dire que tu es injuste dans ton dédain de la compassion, lequel ne peut résulter que d'une compréhension fautive de ta part. Toutes nos relations avec autrui sont exclusivement basées, soit sur la sympathie, soit sur une antipathie décidée : la communion

dans la douleur et dans la joie démontre la véritable essence de l'amour; mais la communion dans la joie est quelque chose de plus illusoire, car il existe peu de causes raisonnables, au total, sur cette terre, pour se réjouir, et notre communion avec nos semblables s'appuie sur des bases plus solides, quand elle s'adresse à la douleur d'autrui. Pour ma part, dans toutes mes relations avec n'importe quelle personne, je n'ai plus qu'un seul objectif en vue, à savoir : éviter à quiconque des souffrances qu'on puisse m'attribuer; mais, si j'éprouve le sentiment que mon semblable souffre à cause de moi, je suis irrésistiblement poussé à la sympathie. Je ne demande, non plus, qu'une seule chose, c'est de pouvoir adoucir pour mes semblables les souffrances dont je suis l'auteur. Rien, plus rien au delà!

Il suffit. Carlsruhe, naturellement, n'était qu'un simple projet; je suis fort heureux d'apprendre ton intention de t'installer à Dresde. J'ai écrit à Tichatscheck, hier, pour l'en informer. Dresde, après tout, est le seul endroit où je me sens chez moi, puis-je dire — partout ailleurs, c'est l'exil. Réalise ton intention et écris-moi tous les détails sous peu. Adresse mes plus cordiales salutations aux tiens : rassure de mieux en mieux tes esprits, dors bien, et console par des nouvelles favorables au sujet de ton état ton bon mari, qui te salue de tout cœur et avec une sincère sympathie. Adieu, et envoie bientôt de bonnes nouvelles.

R. W.

Venise, 28 octobre 1858.

Ma bonne Mutz,

Je t'ai expédié, hier, les vues de Venise; j'espère que tu les trouveras en arrivant à Dresde, où mon souhait est que tu trouves également, bientôt, un peu de repos. Je n'ai plus eu de nouvelles de toi depuis tes dernières; j'aurais été heureux de voir Tröger m'écrire, mais je m'en tiendrai désormais à Pusinelli[1]. Tout en moi devient si calme, à présent, que j'espère sans cesse te voir partager ce bonheur à bref délai.

1. Docteur-médecin à Dresde, bienfaiteur et ami de R. Wagner.

Aujourd'hui, cependant, je voulais te distraire un peu avec Venise. Les vues constitueront le meilleur moyen. J'ai envoyé les vues principales coloriées, bien qu'elles ne soient pas des œuvres d'art; seulement, en ce qui concerne Venise, la couleur vive a tellement d'importance pour l'effet, qu'on ne peut réellement s'en faire aucune idée d'après de simples silhouettes noires. Le Palais des Doges et l'église Saint-Marc présentent le même éclat rutilant que sur les vues. J'ai annoté les photographies au verso; une partie de mon palais figure sur l'une d'elles, malheureusement pas celle où j'habite : cependant cela te donnera une idée approximative. Sur la grande vue à vol d'oiseau de Venise, j'ai fait une croix rouge à l'endroit où s'érige mon palais; en remontant le grand canal, il faut tenir la gauche et, à la première grande courbe, tu le trouveras.

J'ai inclus également un groupe populaire, qui me plaisait beaucoup; ce sont des porteuses d'eau, qui ont réellement un aspect fort original. Les autres femmes du peuple ne se présentent pas à leur avantage et, en particulier, seraient bien plus jolies, si elles portaient n'importe quel couvre-chef, dont je regrette énormément l'absence sur leurs têtes. En vérité elles dépensent beaucoup d'art dans l'arrangement de leur coiffure et c'est la raison pour laquelle elles circulent tête nue. Malheureusement les braves filles ne peuvent soigner leurs cheveux que le dimanche et plus jamais dans le courant de la semaine — de sorte que, le samedi, elles ont l'air de sorcières houspillées. Dans la gent masculine, les pêcheurs sont souvent fort intéressants; physionomies caractéristiques, avec des bonnets rouges, comme dans *la Muette de Portici*. Cependant ton soussigné a principalement des rapports avec les gondoliers qui, cela va de soi, jouent un grand rôle à Venise. Ils essayent de nous rançonner, quand ils le peuvent; mais je suis déjà bien connu dans mon quartier et ils ne me traitent plus comme un étranger, ce qui est plus facile et plus modique pour moi. Ils ont tous de belles voix, claires et fortes. Rien n'est plus impressionnant que d'entendre un gondolier solitaire sur le Canal lancer, tout à coup, au milieu de la nuit, son cri plaintif « o venezia! » c'est absolument unique! Puis on les entend

se renvoyer, de loin, un chant identique, lequel s'éteint peu à peu; l'effet en est indescriptible. Bien plus, il existe, de fait, une *Chorale des Gondoliers*, dont le directeur et le compositeur est un ouvrier de l'Arsenal. Les voix sont merveilleusement sonores et vigoureuses; pour la partie supérieure, ils ont des hautes contre, ce qui donne à leur chant un caractère absolument original, tout nouveau. Ils chantent toutes sortes de chansons en style populaire avec une précision, une sûreté d'intonation et de nuances incroyable. Ils sont d'habitude payés par les étrangers pour circuler lentement sur tout le parcours du canal dans une gondole illuminée de lanternes de couleur, laquelle est alors suivie par tout un groupe croissant d'embarcations remplies d'auditeurs, au milieu du grand silence, parmi les vifs applaudissements arrivant des fenêtres. De cette façon, ils m'ont souvent joliment régalé à mon balcon.

C'est, en vérité, la seule jouissance qui me vienne de l'extérieur; autrement je me confine dans ma solitude et ne vois personne en dehors de Carl. Il me faut écarter de force les personnes qui voudraient entrer en relations d'amitié avec moi; l'autre jour, cependant, un prince courut à mes trousses sur la place Saint-Marc et ne me lâcha point. Cette fois, je n'eus pas à le regretter : c'était le prince russe Dolgoruki, lequel est réellement un homme très intelligent et cultivé. Il me raconta quantité de choses au sujet de *Lohengrin* qu'il avait vu à Vienne et me fournit maints détails intéressants. Comme il quitte bientôt Venise, je fis une exception en sa faveur et lui permis de venir me voir. Sinon, je suis inflexible : j'ai fait renvoyer par deux fois un comte Kalenberg. Je suis déjà connu comme le loup blanc de tous les officiers autrichiens : ils ne cessent de harceler Carl, pour avoir de mes nouvelles. Malheureusement je n'ai pu éviter d'entrer en rapports avec les chefs des musiques militaires locales. Peut-être sais-tu que les musiques militaires autrichiennes sont excellentes? Eh bien, il y en a *trois* ici, qui jouent alternativement sur la place Saint-Marc, le soir, à l'heure où tout Venise est sur pied. Un de ces chefs de musique avait circonvenu mon propriétaire; mais je l'avais éconduit. Le soir, pourtant, j'entendis la *Marche du Tannhäuser*

exécutée sous sa direction; et le ralentissement des mouvements me vexa; je lui fis dire qu'il eût à me prévenir, la prochaine fois qu'il dirigerait quelque chose de moi, afin que je pusse lui indiquer les mouvements exacts, etc. Il vint promptement me chercher pour l'exécution de l'*Ouverture du Tannhäuser*, arrangée pour musique militaire. Elle eut lieu à la caserne et tous les officiers vinrent écouter. Cela marcha réellement très bien, contre toute attente. Cependant, peu de temps après, le chef de musique de la Marine Royale s'empara de Carl et le pria de me persuader de lui faire le même honneur : il voulait diriger l'*Ouverture de Rienzi*. Que pouvais-je décider d'autre? Il me fallut aller à la caserne de la Marine, où une réception honorifique dans toutes les règles m'attendait, *avec tous les officiers en masse*. L'*Ouverture* marcha fort bien; je l'entendis du restaurant, avec Carl, tout en dégustant le dessert et une demi-bouteille de champagne[1]. Le lendemain, le chef de musique du régiment hongrois se fit annoncer, avec des extraits de *Lohengrin*; mais je l'ai éconduit provisoirement.

Voilà le total approximatif de mes aventures; autrement, c'est la monotomie absolue. J'ai repris avec joie mon travail; je suis tout feu tout flamme et j'emploie même les soirées pour instrumenter. Tout s'annonce merveilleusement!

Du dehors, je n'ai, depuis longtemps, rien appris qui vaille la peine d'être noté; dans ces derniers temps, pas de nouvelles du tout ou, autrement, défavorables. Par malheur les choses ne marchent pas aussi brillamment avec *ton*[2] *Rienzi* qu'on pourrait le souhaiter. Tout le monde voudrait quelque chose de nouveau de moi; mais le pis est que le damné sujet cause tant de trouble. Avant-hier, j'ai reçu, à ce propos, un grand choc : j'attendais déjà les honoraires de Munich et me réjouissais de pouvoir envoyer immédiatement à Heim le montant de ses débours, quand Lachner m'écrit : « Malheureusement le comité de lecture a décidé que, étant données les tendances strictement catholiques à Munich, la représentation de *Rienzi* serait absolument hors de question, en raison des épisodes religieux y intervenant. La

1. Pour fêter l'anniversaire de Liszt.
2. Minna manifestait une préférence pour *Rienzi*

partition ne peut donc être acceptée. » C'était un rude coup; et je crains d'avoir la même déconvenue en Autriche : même à Prague, je n'espère plus rien, maintenant. Ce qui empire les choses, c'est que le sujet peut éveiller des susceptibilités politiques aussi bien que des susceptibilités confessionnelles. Ceci, en tout cas, n'est plus à craindre avec mon œuvre actuelle, plus pauvre, plus récente et la dernière — (voilà pour toi!) Même ce stupide et ennuyeux Devrient m'oppose un refus; il est, de nouveau, — m'écrit-il — sur le point de rompre avec Carlsruhe! Quel amas d'absurdes confusions! Je vais essayer, pourtant, de venir à bout des difficultés et, en vue de ce résultat, j'ai toute une correspondance. Une chose est certaine : je ne puis compter *beaucoup* sur *Rienzi*, comme tu vois. Mon *Tristan*, par contre, se vendra, l'an prochain, comme des petits pains : dès maintenant, il me faut calmer l'ardeur des directeurs de théâtre, qui veulent absolument avoir la *toute première représentation*. Tel est le cas pour Darmstadt, aussi Munich; j'ai dû promettre à Prague de leur donner la deuxième place pour la représentation de cet opéra. En ce qui concerne *Rienzi*, mon principal espoir est, maintenant, Hanovre; mais je n'ai rien reçu de là-bas, jusqu'à présent. Ne te mets, cependant, pas martel en tête et ne te refuse rien : tout s'arrangera...

Venise, 14 novembre 1858 [dimanche] soir.

Ma bonne Minna,

Maintenant que je suis plus calme, je veux, de nouveau, t'écrire, afin que rien ne puisse rester oublié et que tout, si possible, soit rendu plus clair.

Encore une fois, je pensais t'écrire quelques jours après ta dernière lettre, espérant avoir surmonté, alors, l'impression décourageante que ta missive terriblement excitée avait produite sur moi. Dans l'intervalle, pourtant, ma propre maladie[1] devint de plus en plus critique; je perdais tout appétit, ne pouvais finalement supporter aucune nourriture, avais la fièvre, me sentais affreusement misérable. Dès qu'il apprit mon état par Carl, le prince Dolgoruki

1. De la dysenterie et de mauvais furoncles aux jambes.

m'envoya le médecin particulier de la princesse de Galitzine; nous parâmes à l'explosion d'une maladie apparemment fort mauvaise, qui semblait avoir couvé en moi tout un temps — et après deux semaines, aujourd'hui, comme je te l'ai dit, je suis déjà sorti pour la troisième fois et me sens rétabli, sauf que je dois encore être très prudent en ce qui concerne mon régime alimentaire. Le mal est donc passé; nous pouvons espérer, pour longtemps.

Puis, au début de cette semaine, arriva la réponse de la bonne excellente Pauline [1], pour laquelle je lui suis profondément obligé. Elle m'écrivait, en même temps, au sujet de ta propre personne, disant que tu comptais m'adresser une lettre le lendemain — tout à fait calmement et gentiment, espérait-elle. J'avoue que j'attendais avec joie la lettre promise, laquelle certainement m'aurait facilité ma réponse; mais elle n'arriva, hélas! que quelques jours après. Pauvre bonne femme, pour l'amour du ciel, ne te tourmente donc pas si horriblement! Tu n'ébranleras jamais ma ferme résolution, que l'éloignement lui-même rend plus aisée pour moi, en premier lieu parce que je possède la maîtrise absolue sur mes sentiments et suis en mesure de considérer exclusivement mon devoir envers toi. Seulement, crois-moi, tout le reste est inutile et — comme je te l'ai déjà écrit aujourd'hui — si je garde le silence sur certains points, ce n'est pas parce que j'ai la moindre chose à te cacher, mais simplement et uniquement parce que je sais trop profondément combien il est insensé et vain de revenir toujours sur ce sujet, tandis que, en oubliant et en acceptant les choses telles qu'elles sont, tu prends le parti le plus profitable même pour toi. Il suffit : je t'en prie, je t'en supplie du plus profond de mon cœur, avec tout le sérieux de mon caractère, *plus un mot* là-dessus! Prouve-moi, de la sorte, que réellement tu m'aimes.

Songe uniquement à notre réunion et, pour que celle-ci constitue un bienfait véritablement grand et durable pour tous deux, ne t'occupe point d'autre chose que de ta santé; à cet effet, le seul moyen c'est — de tranquilliser ton esprit. Entends ma prière et crois-moi : rien ne peut m'affliger

1. Madame Tichatscheck.

davantage que de savoir que ta maladie est positivement accrue par ces sombres pensées, tandis que rien ne me réjouit comme d'apprendre l'amélioration de ta santé, car elle me prouve, en même temps, que ton esprit se rassure à mon égard et que tu m'accordes ta confiance. Tu ne pourras obtenir ce résultat, qu'en poursuivant fermement la résolution *de ne plus dire un mot* sur ce qui t'agite toujours tellement et cela à *qui que ce soit*; alors il adviendra que tu ne penseras plus autant à tout cela, que finalement cela s'évanouira comme un mauvais nuage — tandis qu'approchera le présent, réconfortant et libérateur. Ouvre les yeux et regarde, sans idée préconçue, tout ce qu'il peut t'apporter de bonheur, d'amusement, d'occupation. Assiste avec joie aux représentations de mes opéras et, si réellement tu as besoin de t'agiter, songe avec impatience au moment où il me sera permis de revenir, finalement, pour présenter mes œuvres en personne et reprendre l'exercice de mon art. A Zurich, nous étions trop profondément enterrés et réduits à nos propres ressources; à la longue, cela devait produire des résultats fâcheux et nous amener l'hypocondrie. Une fois revenus dans une grande ville, où je pourrai m'occuper de représentations théâtrales et toi me dorloter après mon labeur, en te réjouissant de mes succès, nous considérerons comme un rêve toute la mesquinerie que nous avons dû subir et, avec un peu d'effort, nous pourrons recevoir l'un ou l'autre hôte sensé, de temps en temps. Oui, oui, tout cela va changer; une existence absolument différente va commencer, apportant les honneurs, la gloire, la considération, autant que tu en pourras désirer. Dispose-toi donc à jouir de cette moisson, après les pénibles et longues fatigues des semailles. Maintiens le regard fixé sur cet avenir et, si tu veux, sois impatiente de le voir finalement arriver : cette sorte d'impatience ne t'occasionnera pas le moindre mal; au contraire, elle te guérira, te réconfortera. — Et l'attente ne sera point longue; accorde-moi seulement le loisir de terminer mon *Tristan*, ce qui, si je ne suis pas contrarié par des distractions, aura lieu le printemps prochain — et mon retour en Allemagne m'est déjà assuré. Peut-être adviendra-t-il déjà avant cette date; mais si, par chance, on me refusait formellement

l'autorisation de revenir (ce qui, naturellement, est inconcevable), — eh bien, alors tu viendrais me retrouver, toi, et nous dirions adieu à la plaisante perspective de séjour en Allemagne. *Dans ce cas*, nous nous transplanterions à Paris, où je m'emploierais de toutes mes forces à faire représenter mes opéras; et, dans l'intervalle, *Tristan* devra nous procurer les moyens d'y vivre agréablement. Donc, si je ne suis pas amnistié l'été prochain, tu viendrais me rejoindre avec le chien et l'oiseau; et ce serait l'émigration définitive à Paris — que je ne quitterais plus jamais alors, même au cas où j'obtiendrais ultérieurement mon amnistie.

Seulement *pas trop d'impatience*, bonne Mutzinius; cela, non plus, ne vaudrait rien. Non, je suis moi-même à ce point calme et résolu, maintenant; ma conception du monde est si claire et exempte de haine que, à partir d'aujourd'hui, c'est l'équilibre pour mon esprit. Il n'y a que toi, ma pauvre femme, qui m'inquiètes : rien, rien d'autre. Donc, calme-toi pareillement et ce sera pour moi, dès lors, la complète satisfaction...

Venise, 10 décembre 1858, soir.

Très chère Mutz,

Je viens de recevoir ta lettre — au lit, figure-toi, où je pense rester encore demain toute la journée. Comme il fait tellement sombre dans ma chambre à coucher, que je ne puis y lire ni écrire pendant le jour, je me mets immédiatement, ce soir, à la besogne, pour te répondre quelques mots, parce que j'ai la lampe près du lit et puis voir à mon contentement. Louise [1] a dû m'édifier un pupitre de fortune et m'apporter tout mon attirail pour écrire. Elle parle italien et moi français, ce qui amène fréquemment des confusions, comme cela vient d'être le cas.

Oui, voici la troisième semaine que je suis cloué à la maison; pendant quinze jours, transporté de la chaise dans le lit et du lit sur la chaise. L'abcès a cessé de suppurer et la plaie, qui était à ce point profonde qu'on pouvait y introduire six pièces de 4 groschen, est également, maintenant, en voie de guérison, de sorte qu'elle ne me cause plus grand mal. Le

1. La servante.

médecin, alors, m'a permis, il y a quelques jours, de marcher un peu dans la chambre et, comme cela allait, il m'envoya, avant-hier, alors que le temps était vraiment par trop beau, en gondole à la Piazetta, avec permission de marcher jusqu'au restaurant. L'air et la splendeur du jour me constituaient un véritable régal : je présumai trop de mes forces et marchai plus qu'il n'aurait fallu. Il s'ensuivit que la jambe gonfla énormément et que les douleurs s'accrurent au point d'entraver le moindre essai de marche. Patiemment, je me décidai à attendre au lit que ma jambe fût complètement guérie; ce qui, certainement, ne durera pas longtemps, à présent. Voilà comment vont les choses pour moi : comme tu vois, ce n'est point dangereux, mais fort désagréable et demandant beaucoup de patience.

J'ai passé le temps de façon extraordinaire, durant cette période d'isolement absolu d'environ trois semaines, ne voyant que le médecin et la servante. Une seule fois, le prince Dolgoruki vint me rendre visite et aussi, une fois, Winterberger; et j'avoue qu'ils restèrent trop longtemps à mon gré, de sorte que je fus content de les voir partir. Vraiment, je puis me passer de toute société et surtout je n'ai jamais besoin d'amusement. Il ne me faut que la santé et un état d'âme bien calme pour pouvoir travailler : car, seul, mon travail me ranime et me maintient véritablement. Avec tout cela, je ne deviens pas hypocondre dans cette solitude. Au contraire, le médecin et la servante étaient d'habitude émerveillés de mon humeur joviale, alors qu'ils voulaient me consoler. Oui, oui! Voilà ce que c'est, quand l'on a sa vie derrière soi!

Que Carl s'absenterait plus longtemps qu'il ne me l'avait dit, je l'avais bien prévu; néanmoins je pense qu'il reviendra à Venise : il a aussi gardé son appartement et laissé ses objets ici. Mais que dire de ce drôle d'être, qui ne m'envoie pas un traître mot! Je me réjouis beaucoup d'avance de tes cadeaux; cependant il me peine que la carpette du piano ne soit point mise en réserve pour la nouvelle installation, quand nous serons de nouveau ensemble. Je ne dis cela que pour la sauvegarder, et je m'en réjouis fort. Il ne me reste plus rien de mon dernier tabac à priser de Paris, ce qui me

fait vraiment mal au cœur, attendu qu'on ne peut se procurer ici que du mauvais tabac autrichien. Cependant en faire expédier par la poste est incroyablement difficile : de façon générale, on n'en voit rien venir. Le cadeau qui m'a vraiment fait le plus de plaisir, ce fut ta photographie. Plus je regarde ce portrait, plus il me plaît; et, en vérité, je ne me souviens pas en avoir vu jamais d'aussi bien réussi. En particulier, les yeux et le regard sont exceptionnellement parlants : il y a en eux une expression qui te va très bien, quelque chose de doux, de mélancolique, sans nervosité. Indubitablement, cela provient, en partie, de ta maladie récente, pauvre femme; mais autrement, à moins que le photographe n'ait beaucoup retouché, tu as bien meilleure mine que quand je t'ai quittée. Encore une fois, merci pour le portrait; je voudrais seulement pouvoir t'en montrer un aussi bon de moi, au lieu de ces physionomies fadasses, sous lesquelles tous les photographes m'ont représenté jusqu'à présent. Mais ce qui me plaît surtout, c'est le ton de ta lettre d'aujourd'hui : je vois que tu te ranimes, que tu as le présent et l'avenir devant les yeux. Reste seulement comme cela; jouis de l'existence, n'attache pas plus d'importance qu'il ne faut aux tracas et aux difficultés. Une amélioration de tes souffrances physiques ne manquera point d'intervenir alors rapidement, et le soir de la vie pourra encore réparer amplement pour toi la lourde torpeur de midi. C'est ce que j'espère pour moi pareillement.

Mes amitiés aux connaissances; je suis tout étonné des nombreuses visites que tu reçois. Pourvu que cela te procure uniquement de la distraction, sans amener la fatigue! Dès que tu te sentiras lasse, sois sans merci et ferme les yeux sur toutes autres considérations. Ta réponse à propos de Jules [1] m'a fait rire; si tu es capable de si bien te tirer d'affaire, je n'ai pas de conseil à te donner. En vérité, le moyen le plus simple, c'est d'y aller carrément avec un pareil vaurien. « A la porte! » et puis fini!

Relativement au projet de *Lohengrin* à Dresde, je ne puis te dire beaucoup plus. Seulement la Ney [2] doit avoir incroya-

1. Frère de R. Wagner.
2. Cantatrice attachée au théâtre de Dresde.

blement changé à son avantage, s'il me faut tabler sur ta description. A Londres, elle ressemblait exactement à la femme de ton pauvre frère, sauf que le visage était encore plus commun. C'est une chanteuse excellente; mais l'expression dramatique, l'âme véritable — elle ne les possède point. Je ne parviens pas, le moins du monde, à me l'imaginer dans le rôle d'Elsa; je la vois mieux dans celui d'Ortrude. Ne pousse donc pas ainsi à la représentation de cet opéra sur la scène de Dresde : d'abord, elle ne me rapportera pour ainsi dire rien du tout, et puis la pensée que mon œuvre sera tripatouillée par un capellmeister aussi parfaitement inepte que Krebs, précisément au théâtre où je voulais la produire en premier lieu, soulève en moi un dégoût profond. Attendons plutôt et voyons comment les choses iront l'an prochain. Tu as, maintenant, bien l'intention de mettre mes affaires à Dresde dans l'ordre le plus parfait. Au demeurant, je commence à croire que la chose s'arrangera encore le mieux de cette façon — ce serait ton chef-d'œuvre, et je te donnerai volontiers un coup de main...

**Lucerne, 12 mai 1859.**

Écoute donc, très chère Mutz, tu ne te conduis vraiment pas bien à mon égard! J'aurais pu avoir une réponse à ma lettre déjà depuis cinq jours. Je ne crois pas que ce soit la faute de la poste, car la date et le timbre ont toujours correspondu. Pour le télégramme, c'était différent : il partit certainement à 8 heures du matin, mais seulement jusqu'à la frontière suisse; le bureau suisse n'est point responsable des retards qui interviennent aux stations allemandes. La courte lettre que tu m'écrivis en conséquence de cette dépêche a déjà reçu une réponse essentielle par la lettre de la même date; j'espérais ainsi recevoir une réponse à *ma* lettre au commencement de cette semaine. Outre cela, elle proposait certains sujets sur lesquels je désirais avoir ton opinion; j'espère donc recevoir de tes nouvelles demain. Aujourd'hui, il fait, encore une fois, un temps misérable. Hier soir, nous avions eu, enfin, un beau coucher de soleil, tout était clair et je m'attendais avec certitude à une belle

journée pour aujourd'hui — ce matin, de nouveau, le brouillard, les nuages! J'ai vraiment de la malchance avec la Suisse, cette fois-ci; mon projet de séjour était absolument fondé sur le beau temps : détaché du monde, n'ayant pour me récréer ou me distraire que la nature dans sa beauté, une habitation n'offrant de charme que par la magnificence du paysage... Et maintenant cette nature et cette vue continuellement barrées et voilées! Dans une grande ville cette situation ne présente pas d'inconvénient ou certainement un inconvénient beaucoup moindre : on s'informe à peine de l'état du ciel. Dépendre exclusivement de celui-ci, c'est une autre paire de manches!

Rigoureusement parlant, ce qui m'attirait vers la Suisse en général et ce coin de pays en particulier, c'était l'espoir de remédier à mon état de santé, par de fréquentes excursions d'ascensions et par l'absorption de l'air pur des montagnes. Cependant les troubles de ma santé empirent de plus en plus : chaque matin, je m'éveille avec la tête lourde et des douleurs par tous les membres, pour vérifier qu'une nouvelle journée mélancolique m'empêchera de rien faire. Et il faut garder sa bonne humeur en dépit de tout! Travailler, oui, c'est bel et bien : cela vous aide à oublier beaucoup de choses, en fin de compte. Mais le désastre est complet, si le travail lui-même devient impossible. Non, pareil état de choses ne peut plus durer! J'espère encore opérer un changement radical, me réconcilier avec mon entourage, grâce à la venue d'un beau temps fixe; si pareille faveur ne m'est pas accordée bientôt, je ne sais vraiment que faire, spécialement en ce qui concerne ma santé. Je déteste les cures d'eaux minérales, en bains et en boissons, car je ne suis pas homme à m'y tenir avec le calme et la régularité nécessaires pour qu'elles me fassent du bien; et alors, naturellement, l'unique résultat est que ma santé empire. Ce qui m'aiderait radicalement et amènerait une sérieuse modification dans le relâchement de mon état physique, je le sais parfaitement — pouvoir arriver, de nouveau, à une convenable activité extérieure, trouver du plaisir à de belles représentations, du stimulant, etc., etc. Mais dans quel abandon misérable et désolant me laisse le monde entier,

oui, tous, tous!! Fi! Et avoir un si grand nombre d'*amis*, si influents, haut placés! C'est abominable!

Liszt m'a écrit, de nouveau, récemment : « Achève seulement ton *Tristan* et puis nous verrons! » Ce à quoi j'ai répondu : « Parfait! Mais si je ne l'achève point, si je ne parviens pas à l'achever, faute de stimulant *avant* cet achèvement et non pas *après*? N'ai-je point suffisamment créé déjà, pour mériter que les Allemands s'intéressent avec énergie à mon sort? Dois-je faire encore ceci ou cela? »

Cependant j'arriverai bien à me tirer d'affaire, sous peu, et probablement tournerai-je le dos à plus d'un. Pour le présent, encore une fois, je vis toujours dans l'espoir que le ciel aura finalement pitié de moi et m'assistera dans la cure que j'effectue en Suisse : la situation ne peut rester aussi misérable. En tout cas, je fêterai l'anniversaire de ma naissance sur le Righi, peu importe l'humeur du temps. Je ferai l'ascension le soir précédent et m'éveillerai, le matin, au sommet; après quoi, je redescendrai, pour accueillir les beaux présents que j'espère bien recevoir à titre de congratulations. Autrement, c'est l'apathie et l'inaction sur toute la ligne; on dirait que les gens se reprochent intérieurement leur méchante conduite à mon égard.

La guerre [1] est tout à fait absurde, assurément; à la longue, pourtant, c'est le théâtre qui finit par en profiter, car le public hésite à payer d'un seul coup une forte somme par exemple pour des tableaux et des œuvres d'art, mais s'offre volontiers un billet pour une soirée de distraction. Il en fut toujours ainsi. Néanmoins j'avoue que je considère maintenant l'offre d'Amérique d'un œil plus favorable et que — tu m'approuveras sans doute — je suis tout disposé à l'accepter. Après tout, c'est un moyen absolument sûr, indépendant de n'importe quelles complications européennes, de nous assurer largement le bien-être durant de nombreuses années et par conséquent il est inappréciable. La traversée sur les grands steamers très confortables n'offre, m'a-t-on dit, pas tellement de désagréments et, en tout cas, n'est

1. Richard Wagner écrivait à l'époque de la Campagne d'Italie contre l'Autriche.

point à comparer avec celle que nous effectuâmes autrefois [1].

Dans ces conditions, je considère toujours Paris comme la meilleure, bien plus comme la seule résidence convenable pour nous. Même si je n'y obtiens rien tout d'abord, cela ne présente aucune importance; tandis que c'est assurément la plus agréable des grandes villes et celle qui offre le plus de ressources, à tous points de vue. Si je continue à être en difficultés avec l'Allemagne, je puis même décider, aux Pâques prochaines, à mon retour de New-York, de mettre sur pied une bonne, excellente entreprise d'Opéra allemand (au théâtre italien), afin de monter mes opéras, y compris *Tristan pour la première fois*. Pardieu! Il y a 100 000 Allemands établis à Paris, et l'entreprise provoquerait également une grande sensation parmi le public français; je n'aurais pas peur du succès nettement *allemand*. Et quelle joie pour moi, en plein pays ennemi, de montrer à ces stupides patriotes de contrebande une œuvre allemande dans le sens le plus absolu et de demander alors ce que valait toute leur veulerie! Leur conduite à mon égard est réellement inconcevable, et je ne puis m'empêcher de les considérer comme un tas de ..., trop lâches pour employer, au moment opportun, le langage qu'il faudrait. Mille diables! Si l'on pouvait seulement bien chauffer l'affaire, de façon à leur montrer impitoyablement combien ils agissent scandaleusement en me tenant à l'écart, ils finiraient certes pas avoir honte d'eux-mêmes et feraient preuve d'un peu plus de convenance. Mais c'est précisément leur couardise qui me dégoûte, à cause de laquelle je me détourne d'eux avec mépris. Quoi qu'il en soit, je le répète : à bref délai, je me tirerai d'affaire moi-même — à ma façon, alors!

Et maintenant adieu, méchante Mutz! si je ne reçois pas de lettre demain, je deviendrai encore plus agressif. Adieu! les meilleures salutations à la ménagerie.

ton

RICHARD

Il y aura, maintenant, un quart de siècle que nous avons

1. De Riga à Londres, avant le premier séjour à Paris.

lié connaissance et que nous nous sommes fait les yeux doux. Un beau temps! Comment sera donc le prochain quart de siècle? Je pense alors être amnistié.

Lucerne, 18 mai 1859.

Tu me fournis souvent l'occasion, chère Minna, de me demander lequel vaut mieux : garder le silence vis-à-vis de certaines de tes apostrophes ou bien y répondre. En règle générale, je crois meilleur pour tous deux de laisser sans réponse tel ou tel passage de tes lettres, surtout quand il ne s'agit que de *moi*; et j'ai également trouvé la confirmation de cela, en apprenant par toi-même, ultérieurement, que j'avais attaché trop d'importance à tes observations, ici et là. Le cas est différent, naturellement, quand j'ai à constater qu'il s'agit d'idées, dont le retour ne sert souvent qu'à te martyriser toi-même. Alors je sens qu'il est de mon devoir de faire tout mon possible pour expliquer les choses et te rassurer. Par-dessus tout, je vois, à mon grand regret, qu'une vanité féminine, aisément excusable, t'empêche de comprendre d'une façon exacte ce que l'on entend strictement par *amour*. En ce qui me concerne, pareil sentiment se fait jour, lorsque le sympathique intérêt d'une autre personne pour moi me pousse à remercier celle-ci, non plus par des paroles mais par des actes. Tant que je me sens poussé à remercier quelqu'un par une assurance de ma gratitude et de mon amitié, j'ai l'impression que les choses ne sont point comme elles devraient être entre nous deux. C'est seulement quand je sens qu'il me faut cesser d'agir ainsi, que je puis accepter le bienfait accordé comme un présent, qui, je puis en demeurer convaincu, réjouit le donateur encore plus que moi-même, destinataire, et que, de cette façon, je n'ai plus besoin de paroles et de protestations, mais dois même les considérer comme superflues et hors de propos. C'est seulement alors, aussi, que je me sens transféré dans la situation de redécouvrir mon propre bonheur dans celui de mon prochain, de reconnaître le bien que je lui fais comme une charité envers moi-même; lorsqu'il souffre, de placer son intérêt sur un pied d'égalité avec le mien, et lorsqu'il souffre *beaucoup*, de subordonner même mon bonheur

au sien, puisqu'il m'apparaît clairement que mon bonheur personnel repose uniquement sur la restauration du bonheur d'autrui.

Dans ton état d'affaiblissement, il doit t'être permis de méconnaître le fait que je me trouve en la dite situation et disposition d'esprit vis-à-vis de toi; cependant, en dépit d'une expérience qui semble contradictoire, tu devrais admettre que, si, après un quart de siècle, j'observe, de la façon la plus décidée et prononcée, pareille conduite à ton égard, elle doit aussi constituer le trait principal de toutes mes relations avec toi. — Ce que l'on doit, par conséquent, entendre par *amour*, dans le sens le plus noble, cependant, ne se présente jamais entre homme et femme, avant que leurs rapports ne soient arrivés à un certain état de perfection. Ce qui établit ces rapports, au début, est complètement différent : c'est un charme, d'une durée plus ou moins longue, mais passager, de sa nature. Dans le langage vulgaire, on appelle cet état, lorsqu'on subit la domination de ce charme : être en mal d'amour. Cette phase — car il ne s'agit que d'une phase, d'une situation transitoire — nous rend exigeants et égoïstes; il ne subsiste entre nous, alors, que le désir de la possession exclusive. De là cette prodigieuse jalousie, qui est un des facteurs principaux de cette passion : pour nous assurer un droit à la jalousie, c'est-à-dire écarter autrui de l'objet désiré, nous perdons toute réflexion, nous ne nous occupons plus de savoir ce que les autres circonstances permettent, oui, nous ne voyons même plus clairement si nous travaillons au bonheur de l'objet de notre égoïste désir ou si nous ne l'exposons pas de la façon la plus dangereuse. Nos engagements, nos alliances n'ont d'autre but que d'affirmer notre légitime propriété. Tel est le fondement de tous les mariages dénommés : mariages d'amour. On ne tient aucun compte des circonstances extérieures; peut-être un seul coup d'œil autour de soi, un instant de calme réflexion, nous dirait que, dans les circonstances présentes, l'insécurité de notre position sociale et tout ce qui s'y rattache, les conséquences d'un mariage précipité devront inévitablement amener le désarroi, le découragement, la détresse et les tracas. Cependant l'aveugle désir de la possession exclu-

sive obscurcit tout raisonnement : l'obstination triomphe et les conséquences inévitables d'une situation extérieure précaire, sans base sociale — contrariétés, chagrins, épreuves, détresses — non seulement ne tardent point à apparaître, mais deviennent de plus en plus sérieuses et pénibles que sont bouillants et passionnés les êtres attirés l'un vers l'autre.

Vois donc maintenant, chère enfant, si je voulais donner aux gens une notion de la genèse de mes œuvres et, en conséquence, de mon développement psychologique, je ne pouvais passer sur une crise aussi importante et décisive dans ma vie, comme celle qui se rattache à notre union, sans demeurer inintelligible. Il eût été fou et entièrement contraire à mon objet, de chercher à narrer tout au long l'histoire de notre amour; tout ce que je requérais, c'étaient quelques traits brefs, pour indiquer un épisode de certaine importance, qui, au surplus, intervient dans la vie de tant de personnes, oui, de la plupart des hommes, et n'a besoin que d'être touché légèrement, parce qu'on présuppose que chacun connaît suffisamment de quoi il est question : à savoir les conséquences nécessaires d'une union de jeunesse, contractée sous les injonctions de la passion, sans avoir calmement considéré les circonstances extérieures, en dépit de tous obstacles et de toutes objections venant de la part de ce bon sens pratique qui prévoit les difficultés.

Tu ne veux point chasser de ton esprit que j'ai voulu mettre ta personne en question et même t'accuser. Cela me paraît tellement absurde et si absolument faux que, jusqu'à présent, je n'ai su quelle réponse te donner. Je ne parvenais pas à voir comment j'aurais pu éclairer ton esprit à propos d'une chose si aisément compréhensible que, réellement, j'espère ne trouver chez autrui le moindre malentendu, sauf peut-être chez des gens de l'intelligence de madame Sch...[1], pour lesquels, en tout cas, je n'ai jamais écrit mon livre.

Je regrette énormément maintenant, au surplus, d'avoir fait imprimer cette *Préface*[2] alors; car elle était écrite avec

1. Madame Mathilde Schiffner, amie intime de Minna Wagner.

2. Il s'agit de la *Communication à mes amis*, originairement publiée à la fin de 1851, dans laquelle R. Wagner condamne les mariages précoces et précipités.

beaucoup trop de généralité pour que même la moitié de mes lecteurs fussent en état de me comprendre. Ainsi j'ai également à déplorer que, dans l'ensemble de cette *Préface*, tu ne prêtes toujours attention qu'à ce seul passage, avec le regret, peut-être, que je n'aie point saisi cette occasion pour écrire une relation plus complète de ma vie, dans laquelle j'aurais pu célébrer en beaux termes, aux yeux du monde, ton dévouement et ta loyauté. Si tu comprenais l'ensemble, pourtant, tu pourrais voir également qu'il ne me vint jamais à l'idée d'écrire une autobiographie — chose que j'aurais trouvée assez drôle et absurde, avant tout le fait de prôner ma femme — mais, au contraire, que j'ai simplement évoqué par de brèves allusions certains détails de ma vie, nécessaires pour expliquer le cours ultérieur de mon développement artistique. Si donc quelqu'un te parle, à l'avenir, de ce passage, avec l'air de douter, éclate de rire à son nez et réponds : « Oui, vraiment, après m'avoir fait une jolie existence avec sa folle jalousie, en vue d'empêcher seulement que nul ne m'approchât, il insista pour le mariage; mais dans des circonstances tellement scabreuses et lamentables, que ma calme réflexion me dit d'avance quelle détresse nous aurions à subir. Que décider, cependant? Je l'aimais également. Et, de la sorte, un couple de jeunes écervelés se jeta tête baissée dans la misère, laquelle devint bientôt tellement grave et pénible que je ne me sentis plus capable de la supporter. C'est pourquoi, excédée des féroces accès de jalousie intolérable de mon mari irréfléchi et passionné, alors que nous étions plongés dans les dettes jusqu'au cou et que nous avions un été sans gages devant nous, un beau jour, je déguerpis. »

Cette réponse de ta part, chère enfant, serait exactement conforme à la vérité et tu aurais ainsi donné la véritable explication du passage. Cependant, je présume que seule une personne d'intelligence bornée pourrait te mettre en situation de dicter pareille réponse; car une personne d'intelligence saine comprendrait le passage de lui-même et jamais ne chercherait à tirer une explication qui impliquerait des doutes au sujet de ton amour pour moi plutôt qu'au sujet du mien pour toi. En effet, un être réfléchi pourrait

alors te poser, comme réplique, la question suivante : « Comment! vous avez pu délaisser ainsi votre jeune époux inexpérimenté dans la détresse, où il se trouvait tout aussi bien que vous-même? Pareil acte donnerait à supposer que vous ne l'aimiez pas vraiment. Car une femme qui aime en toute sincérité son mari *et ne peut s'empêcher de l'aimer*, sans doute se sentira violemment insultée par ses explosions de jalousie, mais dès que son naturel instinct d'amour lui rappelle que ces explosions mêmes proviennent uniquement de sa passion (vous savez, cela va sans dire, que l'amour passionné et la jalousie ont conduit des hommes au meurtre de leur bien-aimée!), bien plus, que la pénible et grave détresse dans laquelle il l'abandonne est après tout, le résultat de l'imprudence avec laquelle il a insisté pour le mariage, alors qu'il eût été préférable d'attendre des temps plus propices, et conséquemment procède, rigoureusement parlant, de son ardente affection pour elle — aussitôt donc qu'elle se souvient de cela, il est impossible qu'elle l'abandonne, puisque cette détresse même, au fond, doit lui prouver la force extraordinaire de son affection. »

En fait, chère enfant, nombre de personnes te serviraient pareille réponse; et, puisque tu te plais particulièrement à rappeler ces souvenirs d'autrefois, je te dirai simplement qu'un homme très calme et très intelligent, doué d'une vive sensibilité, me fournit ces réflexions, lorsque, m'accusant moi-même pour te mettre hors de cause, afin de le réconcilier avec ta conduite, je lui avais donné l'explication que j'ai mise ci-dessus dans ta bouche pour ton usage futur. Tu le connais parfaitement et sans aucun doute n'auras pas grand'-chose à dire contre lui : c'était Hermann Brockaus [1], dont la lettre, écrite à cette époque, m'est retombée dernièrement entre les mains. — Je le répète, cependant : si jamais on te faisait cette réponse sensée, tu pourrais alors, sans attenter à ton honneur, répliquer à peu près en ces termes : « Sans doute, mon amour pour Richard s'était évanoui dans ces jours troubles; mais je ne pense pas que les choses auraient été si loin, si un homme dans une bonne situation et fourni d'amples ressources ne s'était pas, en même temps,

1. Le mari d'Ottilie, sœur de R. Wagner.

présenté à moi, avec l'apparence d'une sincère sympathie pour mes souffrances et affirmé celle-ci d'une façon tellement séduisante que je demeurai quelque peu irrésolue. Et comme l'amour de Richard ne se manifestait que par des explosions blessantes, je ne percevais plus en lui une récompense suffisante pour toute la misère que ce mariage aventureux nous avait apportée. Oui, j'ai à me reprocher cette irrésolution momentanée; mais quiconque tient compte de toutes les circonstances excusera une jeune femme pour avoir cédé à la tentation au point d'abandonner son mari d'abord, de le traiter en ennemi et de lui cacher sa retraite, et puis d'avoir hésité dans le choix entre lui et un autre, de telle sorte que cet autre, hélas! put se donner l'illusion que je lui avais témoigné plus de faveur que ce n'était réellement le cas. Mais cette relation elle-même fut une épreuve pour moi et *par elle* j'acquis la conviction de mon amour pour Richard, qui finalement émergea comme le fruit de cette regrettable aberration. Car précisément quand arriva l'instant de la décision, je reconnus clairement combien j'aimais Richard, de sorte que je me résolus à lui confesser ma faute — à lui qui, entre temps, avait abandonné tout espoir de me retrouver et accepté un engagement au loin, à Riga — et à solliciter son pardon, affirmant que seule la conscience acquise de mon grand amour avait pu m'amener à pareille résolution. Richard lui-même avait, dans l'intervalle, eu beaucoup à souffrir et, en particulier, son amour pour moi avait subi une rude épreuve : les apparences l'avaient imbu du soupçon, même de la croyance, que je l'avais absolument trahi, que je m'étais donnée à un autre. Des journaux lui avaient été envoyés de Hambourg, dans lesquels il lut que j'avais logé *dans le même hôtel que cet autre.* Le pauvre garçon ne pouvait donc que croire le pire! En vérité, il avait reçu des lettres, dans lesquelles on le persiflait positivement à l'occasion de ma conduite; tandis que des insinuations, à mots couverts ou patentes, lui étaient faites par des membres du théâtre auquel il appartenait, le ridiculisant comme un mari trompé. Il supporta cette avanie, cependant; et sa passion farouche et obstinée d'autrefois fit place à un amour sincère et sérieux. Il me répondit immédiatement avec

abnégation, pardonna tout, me rappela auprès de lui; et plus tard jamais ne discuta mon faux pas avec qui que ce fût, en dépit de toutes tentatives ultérieures. Ainsi l'amour, la confiance et la loyauté avaient pris place à notre foyer; et les épreuves de notre jeunesse étaient passées, malgré les dures épreuves que l'âge mûr nous réservait encore. Étant donnée la personnalité de Richard qui, d'une part, le qualifiait pour la création d'œuvres si importantes et finalement pour des succès tellement inaccoutumés, il était inévitable, d'autre part, que de fortes ombres fussent ainsi projetées sur notre vie. Je ne fais point allusion aux soucis et aux troubles extérieures constants, bien qu'ils aient soumis mes forces à une rude épreuve; mais il devait arriver fatalement que son tempérament artistique original, l'intensité particulière et la ferveur enthousiaste de ses œuvres le maintinssent dans le même état d'excitation que celles-ci produisaient chez autrui. Et la conséquence nécessaire était le trouble dans ma propre quiétude. Un artiste aussi considérable que mon Richard, et toujours œuvrant avec des moyens artistiques aussi ardents, retient dans le cours entier de sa vie une certaine juvénilité, qui souvent, sans doute, doit devenir alarmante pour la femme auprès de lui; tandis que dans l'étroite accoutumance du foyer, cette femme demeure à ses côtés comme une ancienne possession, qu'il *lui* arrive fréquemment de ne plus remarquer, pour le motif même qu'elle est familière et certaine, malgré la venue de nouvelles figures arrivant de l'extérieur, dont l'épouse anxieuse peut avoir à redouter l'intrusion. Par bonheur, il était retranché du monde au temps de son actuel triomphe; et peut-être est-ce pour cette raison que plus d'une inquiétude passa par-dessus ma tête. Cependant les expériences pénibles ne me furent point épargnées, lesquelles m'affligèrent d'autant plus violemment que la constante détresse et l'instabilité de notre existence m'avaient rendu moi et ma santé excessivement sensibles. En échange, cependant, j'ai également acquis la réconfortante expérience que, dans les crises aiguës, quand le chagrin m'accablait, je pouvais me retremper dans la fidélité de Richard. Car c'était précisément alors qu'il me témoignait, de la façon la plus complète,

son abnégation absolue, justifiant pour moi la conclusion qu'il me rendait sincèrement mon amour et ma loyauté et, en fin de compte, se plierait à tout, serait prêt à n'importe quel sacrifice pour relever mon courage et être un bon mari, autant qu'il serait en son pouvoir. Tel est l'état des choses entre nous. — Et maintenant, ne me posez plus d'autres questions! »

Je pense que cette réponse serait absolument fidèle et sensée; après quoi, tu pourrais, en toute tranquilité, marcher la tête haute. Je n'éprouve pas le moindre ressentiment vis-à-vis de toi, pour être ainsi mis dans la situation de devoir te donner pareilles prescriptions; mais je te prie de prendre à cœur ce résumé indubitablement clair et véridique de nos rapports, comme réponse de ma part à tes accusations répétées, et de faire tienne sa substance. Il est impossible que tu en reçoives une impression douloureuse, ni même désagréable. Et maintenant, chère Minna, cesse donc de perpétuer ta *propre torture*, en réfléchissant que, si tu provoques ainsi pareillement *la mienne*, c'est pour le motif que je suis alors tellement préoccupé de constater la persistance de ton agitation intérieure. Pour ce qui me concerne, mon esprit est si clair sur ces points, je suis arrivé à une sérénité si profonde, que je me sens parfaitement en sûreté et justifié pour tous mes actes sous ce rapport. Car je puis me dire que mon seul bonheur, maintenant, consiste à éviter que d'autres êtres souffrent à cause de moi. Que cela te suffise aussi pour la paix de ton âme; si tu ne peux te représenter le passé sous un jour conciliant, emploie donc alors toutes tes forces à trouver l'oubli et retiens uniquement ce que je *suis* pour toi.

A bientôt de plus amples informations; j'écrirai, de nouveau, demain ou après-demain. Adieu! Merci de tes lettres.

ton

RICHARD

Lucerne, 30 mai 1859.

Ma pauvre bonne Mutz,

C'est une chose vraiment terrible que tu aies, de nouveau, de tels battements de cœur. Mais comment as-tu pu me

causer le déshonneur de te laisser traiter au champagne de Lössnitz, le jour de mon anniversaire! J'ai tremblé en apprenant cet odieux projet par ta dernière lettre et j'aurais voulu l'arrêter par dépêche, ce que je regrette maintenant vivement de ne pas avoir fait. J'aurais dû songer que nous avons tous deux suffisamment expérimenté les abominables effets de cette boisson infâme (Dieu me pardonne mes péchés!) et pareil effet est responsable de la vilaine impression causée sur toi par ma lettre. Avec de semblables idées dans la cervelle, je crois que, si même on t'annonçait l'attribution du gros lot, tu le considérerais comme une perte. Dans le cas, au contraire, où tu aurais fêté mon anniversaire en vidant à la santé de ton mari une bouteille de champagne véritable, à tes propres frais, crois-moi fermement, ma pauvre lettre — laquelle est supposée avoir produit tout le mal — aurait eu un effet correspondant. T'imagines-tu me faire plaisir, ô femme bizarre, et me réconcilier finalement avec madame Sch..., en me disant qu'elle vint apporter du Lössnitz chez toi, le jour de mon anniversaire? Dois-je te supposer pingre au point de ne pouvoir, en pareille occasion, acheter une boisson authentique et la payer de ta poche? En vérité, cette fidèle amie Sch... me devient de plus en plus fatale; elle réagit sur toi, crois en ma parole, exactement comme ce Lössnitz; et cela, même en prenant les choses au mieux, de façon *défavorable*. Cependant — tu éprouves de l'affection pour elle; de quel poids suis-je en face de cela? je demeure pour toi, comme toujours, un objet de soupçon, il a fallu m'en apercevoir une fois de plus!

Comment ma lettre a-t-elle pu t'*insulter*? c'est pour moi une énigme indéchiffrable! Rappelle-toi, de façon générale, que, entre personnes unies par un amour sincère, il ne peut jamais être question d'*insulte*; et, chaque fois qu'un incident assume semblable apparence, la cause en est la confusion ou le malentendu. Déjà à Venise, j'avais subi un assaut de ta part, à propos de ce passage de ma *Préface*, qui t'offense tellement; je me contentai de sourire, te voyant plongée dans une passionnée incompréhension de cette remarque — et tins ma langue. Mais quand tu revins à la charge et m'adressas des reproches précis, je dus croire qu'il te ferait

plaisir d'entendre ma défense. Je résumai donc l'évolution de nos rapports, comment le véritable amour était résulté par degrés de la première violente inclination, m'imaginant dire de fort belles choses, d'autant plus que j'exposais toutes les circonstances — ce à quoi il était nécessaire de faire allusion ici — d'après tes propres dires, sans le moindre reproche à ton égard, ne mettant en relief que les épreuves du cœur humain. Bonté divine, comment donc manier les femmes! Il faut se méfier de tout avec elles; l'intention la meilleure et le sentiment le plus sincère risquent de rencontrer le malentendu complet, spécialement si le Lössnitz pétille dans le cerveau.

Cette fois-ci, chère bonne Mutz, rends donc madame Sch... responsable de tout; tu te montres manifestement injuste à mon égard. En outre, à juger les choses calmement, ta réponse concorde de façon absolue avec mon dire, sauf qu'il y a quelque peu plus de lumière ou d'ombre, çà et là, que chez moi. Sois raisonnable et, après tout ce que tu as dû vérifier de mon caractère, dis-toi donc, je te prie, que jamais mon objectif ne fut de te blesser ou de te provoquer en aucune façon. Je puis être prudent, parfois, dans mes remarques — souvent mieux vaut ne rien dire! — mais précisément lorsque je m'épanche, en fin de compte, tu devrais, certes, ne voir chez moi que la bonne intention. Et si tu veux éviter jusqu'à ces épanchements, ma bichette, eh bien, ne commence pas, toi, ne me harcèle point par certaines allusions, de telle sorte que je me sente obligé de te répondre. Quoi qu'il en soit, malgré la fâcheuse excitation que cet incident a, de nouveau, provoquée chez toi, mieux vaut aussi, sans doute, qu'une situation nette intervienne, finalement, à certains égards. Cela produira des conséquences favorables, puisque certaines insinuations seront réduites à néant. Dans ce cas-ci, toute fois, je n'avais nullement l'idée de te blesser; pareilles intentions, veuille m'en croire, sont en dehors de mon caractère.

Néanmoins, tu peux avoir eu raison de croire que j'aie voulu te remettre plus ou moins sous le nez que ton amour n'était peut-être pas tellement ferme, en ces années de début (ce qui, dans mon esprit, avait pour seul but de faire appa-

raître le mien sous un jour plus brillant); sur ce point tu m'as rendu, de la bonne manière, la monnaie de ma pièce et je t'accorde volontiers que j'ai été vilain. Je ne puis, non plus, prendre en mauvaise part que tu me mettes, en réponse, sous le nez le cher Bordeaux, spécialement pour le motif que tu me découvres ainsi un secret dont je n'avais pas la moindre idée. Donc quelqu'un t'a écrit, en ce temps-là, que j'ai fait mon second voyage à Bordeaux pour enlever une jeune femme [1] à son mari? Laisse-moi, maintenant, t'assurer sur mon honneur et ma conscience la plus sacrée, que jamais on n'a inventé contre personne aussi *abominable mensonge*, pareille *odieuse calomnie*. Si cela pouvait avoir pour effet de rassurer ton honneur et ramener le calme dans ton esprit, je te donnerais volontiers tous les détails de cet épisode et tu constaterais alors que *j'ai agi très stupidement, à cette époque*, mais assurément *sans mauvaise intention* et *cela vis-à-vis de qui que ce soit*. Veuille me croire sur parole! Ne te fais donc point de mauvais sang à propos de mes péchés; il me pousse déjà suffisamment de cheveux gris, à moi, pauvre hère que je suis! Vois-tu, chère Mutz, je puis maintenant discuter mon passé tout entier avec tant de calme, sans la moindre honte, que je n'ai plus rien à esquiver *pour ma part*. J'admets volontiers et ouvertement tous mes actes précipités, absurdes ou erronés; je n'ai pas conscience d'*avoir jamais mal agi*. Crois cela également. Mais avant tout, plus de Lössnitz!

Contente-moi de cette lettre hâtive pour ce soir. Demain j'espère pouvoir t'en écrire davantage. Sois calme et ne t'agite point de pensées troubles à propos de

ton cher et bon mari.

(Traduction autorisée de GEORGES KHNOPFF.)

1. Madame Zénie Laussot.

# POÈMES RETROUVÉS

— 1905-1923 —

## DÉDICACE

*L'automne et le vent*
*Qui chassent les feuilles*
*Aujourd'hui t'accueillent,*
*Toi, qui vas, rêvant,*

*Jeune, tendre et fière,*
*Parmi la forêt*
*Aux arbres parés*
*De glauque lumière.*

*Prends-les dans tes yeux*
*Et dans ta mémoire.*
*Qu'ils soient notre histoire*
*Simple à tous les deux.*

## PROVINCE

Les tilleuls parfumaient la blonde matinée.
Province! Il y avait de l'herbe plein la cour
Et, quand nous descendions jouer dans le grand jour,
Nos âmes, gravement, étaient illuminées,

O nos clairs tabliers d'enfants dans le jardin!
Cela disait, cela chantait sans le comprendre,
Dans un balbutiement mystérieux et tendre,
Le bonheur qui comblait nos cerveaux enfantins,
L'azur tremblait au bleu reflet du toit d'ardoises,
Et, quand nous rentrions, joyeux, à la maison,
L'ombre avait la senteur acide des framboises
Qui mûrissaient au bas du mur frais du salon.

## SIX HEURES...

Six heures, c'est la paix des grands jardins fleuris
Que la pluie a mouillés de l'odeur des lavandes,
Tandis que je m'accoude à la fenêtre grande
Ouverte et que, distrait et rêveur, je souris.

Des prêles vaguement luisent dans l'herbe humide
Où rôde la senteur fraîche des foins coupés,
Les premiers. C'est le grand silence et c'est la paix
Qui rêve au cœur des fleurs et des bassins limpides,

Dans les branches se sont blottis les rossignols :
Le crépuscule bleu descend à fleur de sol
Dans tout ce bercement de choses apaisées

Cependant qu'avec des paresses, des douceurs,
Pour veiller ce jardin, comme de grandes sœurs,
Des lampes, gravement, s'allument aux croisées.

## JARDINS

Il a plu. Le jardin, dans l'ombre, se recueille,
Les chrysanthèmes vont mourir sans qu'on les cueille,
Dans les sentiers mouillés, effeuillaisons de fleurs
Trop pâles; sur le sable, où pas un bruit ne bouge,
Évanouissement des grands dahlias rouges.
Murmure indéfini de toutes ces douleurs

De choses écoutant agoniser des fleurs.
Et de blancs pigeonniers veillent le crépuscule...
Mon enfance, de moi, comme tu te recules,
Parmi ce soir qui tombe et ce jardin qui meurt!
Tu pars et tu ne reviendras jamais, peut-être;
Ton souvenir, déjà, n'est plus qu'une rumeur
Dans un halo et qui, bientôt, va disparaître.
Et je reste à rêver, tout seul, à la fenêtre...

## IL TREMBLE DE L'AZUR...

Il tremble de l'azur entre les rameaux bleus
De la tonnelle où nous sommes assis tous deux,
Ce long après-midi de septembre, qui traîne
Je ne sais quoi de calme et d'amer avec lui,
Dans le jardin où se répand l'odeur des buis
Comme lorsqu'il a plu et que, près des fontaines,
La senteur des rosiers parfume l'air plus frais.
C'est l'automne. Il restait ce matin sur les vignes
Les premiers brouillards gris qui remontaient la ligne
Des coteaux mous. Il fait très calme et l'on dirait
Que c'est comme l'après-midi d'un long dimanche
Réfugié dans la fraîcheur verte des branches.
Les derniers papillons volent dans le jardin,
Où les arbres penchés font des ronds d'ombre bleue,
Et dans l'herbe, couchée au pied des pruniers, bleus,
Des fruits lourds sont tombés, tièdes, de ce matin...

## ON ENTENDAIT LE CRI...

On entendait le cri perçant des martinets
De la chambre déserte et close où je venais
Quand le soleil de juin accablait les sureaux
Et que les magnolias mouraient dans l'air trop chaud
Avec les lis brûlés et les roses trémières.
La chambre avait un vieux bureau lourd de poussière,

D'anciens dessins coloriés pendaient aux murs
Naïvement et, sur les chaises dépaillées,
Je me souviens d'un triste herbier, doux livre obscur,
Avec ses fleurs cueillies aux collines mouillées
Les soirs d'automne ou les après-midi d'été
Par les jardins déserts et dans l'aridité
De la campagne avec le cri sec des criquets.
Tout cela somnolait dans la chambre endormie.
Or je sais que si j'y retournais à présent
Je trouverais, comme jadis à mes treize ans,
Aux pages du vieux livre mon enfance blottie
Presque étrangère sous la poussière du temps.

## LES TILLEULS, LES LILAS D'ESPAGNE...

Les tilleuls, les lilas d'Espagne et les sureaux,
Sous l'averse chaude d'avril,
S'épanouissent. Quand le soleil brillera-t-il?
Ah! quand chanteront les oiseaux?

L'herbe envahit le jardin tout entier.
Le chat s'endort dans le grenier.
J'entends grincer la pluie en haut du toit.
La girouette
Tourne sur elle trente-six fois
Et puis s'arrête...

Qui marche dans l'herbe mouillée,
Qui secoue l'arbre chargé d'eau,
Qui fait, sur ses vieux gonds rouillés,
Rouler la porte et qui touche au marteau?

Un volet bat. Du plâtre tombe dans les orties.
L'horloge sonne étourdiment
Et, tout en écoutant le vent,
Je sens, contre les murs et les feuilles, la pluie
Continuer son rauque et doux crépitement...

## STANCES

Un grand acacia fleuri, sur la terrasse,
Vert et blanc, accueille le soir
Mais je n'ai pour t'aimer qu'une âme ardente et lasse
Et l'excès de mon désespoir.

L'entendras-tu jamais, ô toi que j'ai perdue,
Reviendras-tu jamais ici
T'asseoir mélancolique, amoureuse et rendue
Sous le faix du même souci?

Et devant cette mer, ce golfe, ce rivage,
Ces palmes que berce le vent,
Sentiras-tu ton cœur plein d'un affreux courage
Se déchirer à tout moment?

Ou bien — déjà le ciel blanchit, déjà la lune
Se lève et brille sur la mer —
Ne garderas-tu pas, devant tant d'infortune,
Ton sourire le plus amer?

Je ne sais, mais tu resteras inassouvie
Et je pleurerai, nuit et jour,
Le vide épouvantable et cruel de ma vie
Et la tristesse de l'amour

## CARTE POSTALE

De Bayonne où je vous écris,
Mon cher Tristan Derème,
Combien je regrette Paris
Et ma chambre au bord de la Seine!

L'Adour a beau porter, entre ses quais noircis,
Un flot que la mer a grossi
Et le chant plaintif des sirènes,

Je crois toujours ouïr le cri
Rauque et brutal sous un ciel gris
Des petits remorqueurs qui remontent la Seine.

## L'ÉVENTAIL DE MARIE LAURENCIN

Dans ce miroir incliné sur le lit,
Je vois ton corps pesant, tes belles jambes...
Le jour douteux répandu dans la chambre
Luit sourdement, partout, comme un halo.

Partout aussi c'est un parfum canaille,
C'est des frissons mêlés à des reflets
Que le miroir accueille et multiplie
Pour les jeter ensemble, pêle-mêle,

Frissons, reflets, à travers notre extase
Comme à dessein de lier à jamais
Ton souvenir, chambre étroite et maussade,
Au souvenir de celle que j'aimais...

FRANCIS CARCO

# ATHÈNES

Le 25 juin 1925, le bon peuple athénien assemblé sur la place de la Constitution suivait avec intérêt mais sans surprise les allées et venues d'un avion qui déversait dans le ciel de l'Hellade des myriades de petits papiers. A voir l'indifférence de la foule pour ces feuilles légères que les gamins seuls se disputaient à leur arrivée sur le sol, on eût pu croire que c'étaient de simples prospectus vantant les mérites d'une marque célèbre ou d'un chocolat savoureux. En réalité, ces menus imprimés annonçaient un événement grave en soi, mais banal et bénin sous le ciel attique, c'est-à-dire une révolution; et leur texte, où brillaient des promesses incandescentes, n'allumait point l'enthousiasme des citoyens blasés. « ... Nous allons faire de la Grèce une ancienne Sparte de l'époque de Lycurgue avec des lois de fer et une administration intègre... Désormais une ère de prospérité inouïe s'ouvre pour le peuple... Sur la tête des prévaricateurs la hache de la justice s'abattra impitoyablement ».

Le général Pangalos, l'heureux auteur du coup d'État, avait accompli sa tâche sans effusion de sang, grâce au concours des militaires et à l'habileté d'un groupe d'officiers, arbitres depuis dix ans des destinées de la Grèce, et véritables techniciens des « pronunciamentos ». Pendant plusieurs semaines, ils avaient avivé d'un souffle discret le mécontentement qui couve toujours en Hellade contre le parti au pouvoir. Ils avaient stigmatisé l'impuissance de l'Assemblée nationale, dénoncé ses discussions stériles, montré la fai-

blesse du Cabinet, pour enfin s'indigner avec véhémence quand on rompit les pourparlers avec Belgrade et qu'on dénonça l'accord serbo-grec. Ainsi tisonné, le feu de l'âtre athénien jaillit de ses cendres et, le 24 juin au soir, les premières flammèches gagnèrent la rue. Les membres du Gouvernement n'aperçurent point ce début d'incendie; mais leurs chauffeurs, en fils d'Ulysse avisés et pratiques, ne s'y trompèrent point; et remontant sur leurs sièges, ils rentrèrent au garage, laissant à la Chambre les ministres qu'ils venaient de conduire, et qui le lendemain devaient se confondre dans la foule ordinaire des citoyens.

Quelques heures plus tard, en effet, quand les flancs bleuâtres de l'Hymette se découpèrent sur le fond rosé de l'aube athénienne, une section de conspirateurs dirigée par un officier du génie escalada les toits de l'hôtel des Postes, et, après une résistance toute protocolaire des gardiens, prit possession du bâtiment. Dès lors, l'affaire était terminée. Maître du téléphone et du télégraphe, le général Pangalos dictait ses volontés à la Grèce et la passivité orientale achevait ce qu'un geste énergique avait commencé. Au reste, l'amiral Hadjikyriacos avait embossé ses destroyers au large du Phalère et la menace de ses canons suffisait à annihiler les velléités de résistance du parti gouvernemental.

Aussi, la matinée se passa dans le calme. Les boutiques ouvrirent leurs portes et l'animation régna seulement aux abords de cette place célèbre que l'on nomme encore la Constitution en dépit des avatars survenus depuis un siècle à l'infortunée marraine. Midi arriva. Le ciel avait perdu sa couleur azurée. Le Lycabette brillait dans une buée opaline. Des rafales de vent chaud promenaient des nuages de terre impalpable du Jardin Royal à la Métropole et, sous cette averse de poussière blanche, les poivriers minables courbaient tristement la tête comme des vieillards grelottant sous la neige. Les curieux rasaient les murs, cherchant l'ombre parcimonieuse des boutiques. Beaucoup s'étaient attroupés devant les vitrines d'Eleftherodakis où des métaphores hardies affichées d'heure en heure annonçaient les progrès des insurgés. En attendant les nouvelles, ils contemplaient les vieux chromos qui représentaient des scènes de la

première Révolution, la vraie, la grande. Ils se montraient du doigt l'audacieux Canaris lançant son brûlot sur une frégate égyptienne et le brave Colocotronis transperçant de son sabre un gros turc moustachu armé d'un énorme yatagan. Çà et là, aux abords du vieux palais, on apercevait des troupes et des tanks avec des canons en batterie et quelques groupes d'artilleurs sous les palmiers. Barrant la rue du Stade, un cordon de fantassins était établi à hauteur de la Chambre. Quelques soldats causaient avec les curieux derrière les grilles du Parlement, mais le plus grand nombre, fatigué par l'expédition nocturne, s'était étendu sur les gradins de marbre et goûtait dans un ronflement réparateur le repos d'une sieste bien gagnée. Au milieu des uniformes kakis émergeait un petit homme de bronze qui portait la redingote de M. Thiers et dont la figure semblait empreinte d'un sourire guilleret. On eût dit que la statue de Charilaos Tricoupis s'animait à la vue de ces scènes révolutionnaires et que l'ancien président du Conseil, en voyant les Athéniens d'aujourd'hui occupés aux mêmes jeux que leurs aînés, se rappelait les beaux jours de sa jeunesse, et se sentait tout ragaillardi.

Sur le tard, une centaine d'hommes précédés d'un porte-bannière parcoururent la ville au son du clairon. Le cortège s'arrêta sous les fenêtres du ministère de la Guerre où « travaillait » le chef du mouvement et, après une courte aubade, réclama un discours. Le général Pangalos parut au balcon et prononça une allocution. Quand il eut fini, les clameurs montèrent; le chef de la bande fit un signal et montant sur une chaise, son chapeau de paille à la main, il battit la mesure pendant que ses hommes criaient Ha! ha! Pangalos sur l'air des lampions. Le lendemain, cette scène, transcrite en prose orientale, avait pris dans les journaux officieux le caractère d'une manifestation imposante en faveur du coup d'État.

Cependant, en face du ministère dans la rue de l'Académie, une foule, très réelle celle-la, filtrait au travers du barrage des sentinelles et des plantons. Elle envahissait peu à peu les antichambres, les corridors et les escaliers et cherchait à gagner les bureaux du nouveau Gouvernement. C'était l'avant-garde des solliciteurs dont le gros accourait

déjà de province à la nouvelle du changement politique. Élégants aux cheveux lustrés, paysans en fustanelle, débardeurs en haillons; étrangers, officiers, fonctionnaires en mal de concessions, de grades et d'emplois; négociants ambitieux et courtiers madrés; avoués et plaideurs, tous venaient en hâte avec l'espoir de devancer les concurrents, d'être les premiers à féliciter le nouveau maître, à puiser dans cette source miraculeuse qui en Orient coule aux pieds du pouvoir et qui, captée au hasard des intrigues, des complots ou des fantaisies, changeait naguère un colporteur en grand vizir et aujourd'hui métamorphose un général en dictateur en donnant à l'un comme à l'autre l'autorité discrétionnaire d'un satrape sur ses sujets ou d'un « raïs » sur sa tartane.

***

« Quand on parle de la Grèce, écrivait jadis Gabriel Charmes, il y a deux écueils à craindre : celui de l'enthousiasme niais et celui du dénigrement systématique; ce dernier, ajoutait-il, étant plus difficile à éviter que le premier. » Avant de tracer la physionomie de l'Athènes contemporaine, on esquissera donc à larges traits l'histoire de la révolution dont on vient de conter le prologue. En laissant ainsi parler les faits on aura peut-être la chance de passer entre les deux récifs dont parlait il y a un demi-siècle l'écrivain français.

Au lendemain de son coup d'État, le général Pangalos n'eut qu'un souci, celui de se débarrasser de ses collaborateurs, de dissoudre le Parlement et de remplacer l'amiral Coundouriotis, bien que ce dernier fût pour lui le moins gênant des Présidents. Sa besogne n'était point aisée, car il fallait tout à la fois agir avec énergie à l'intérieur et donner le change aux Puissances libérales qu'alarmait, à juste titre, l'installation d'un troisième régime dictatorial aux bords des eaux bleues du « mare nostrum ». Aussi, le voit-on tour à tour user de violence et de ruse, combiner les procédés des Padischahs avec ceux de Machiavel et mêler l'arbitraire des anciens tyrans de l'Hellade à l'emploi de stratagèmes que n'eût point désavoués le légendaire roi d'Ithaque. Au début, il s'efforce de rassurer l'Europe. Il conserve le Parlement; il obtient de lui un vote

de confiance; il s'appuie sur les éléments de gauche; il se déclare respectueux des institutions législatives; et ne touche qu'avec discrétion au manteau constitutionnel qui couvre les épaules du pays. Mais peu à peu, il s'enhardit. Il envoie la Chambre en congé illimité; il opère chaque semaine le remaniement de son ministère; baillonne la presse; expédie à Santorin les chefs de l'opposition; distribue à ses protégés les emplois civils et militaires et crée sous le nom de bataillons républicains une véritable cohorte de gardes du corps qui plus tard jouera à son détriment le rôle de prétoriens. Enfin, le 4 janvier 1926, il abat ses cartes; et à l'issue d'un banquet que lui offre la garnison d'Athènes, il se fait décerner par ses officiers le titre de dictateur, comme jadis un général byzantin se faisait proclamer imperator par ses légions enthousiasmées.

La voie ainsi déblayée, il se dirige d'un pas ferme vers le palais présidentiel. Mais avant de prendre officiellement place parmi les chefs d'État et de franchir un gradin respecté par M. Mussolini et le général de Rivera, il précise à coups de décrets l'importance de ses attributions futures. Couturier hardi, il taille dans les plis de la future robe législative de la Grèce, au moyen de ces ciseaux commodes qu'on appelle « les actes constituants ». Il la met si bien au goût du jour qu'elle se réduit à une dentelle impalpable. Parfois aussi, il l'agrémente de tresses originales et de fanfreluches inédites. Un jour, il réduit le chiffre des futurs députés à 150 au lieu de 280; un autre, il institue un Sénat; un troisième il limite les attributions de la Chambre au vote ou au rejet des lois proposées par le ministère; un quatrième, il spécifie que le Parlement ne pourra, au cours d'une même session, émettre un vote de méfiance à l'égard d'un Cabinet qui a déjà obtenu un motion de confiance. Par contre, les pouvoirs du chef de l'État s'hypertrophient de semaine en semaine. Le futur Président doit être élu au suffrage direct; il choisit et remplace ses ministres suivant son bon plaisir; il n'est responsable devant aucune juridiction et peut, quand bon lui semble, dissoudre l'Assemblée... bref, c'est l'arbitraire érigé en lois cocasses et en formules aimables dont la moindre ferait sourire le plus sévère des juristes occidentaux.

En mars 1926, le travail préparatoire est terminé; la toilette est prête; il suffit de passer à l'essayage. Le « Gouvernement » (pseudonyme aimable du général Pangalos) fait connaître que, « cédant aux instances de l'amiral Coundouriotis, et prenant en considération son grand âge et ses éminents services », il a décidé d'accepter sa démission et fixé au 4 avril prochain la date de l'élection présidentielle. Il prescrit en outre que « vu l'article 65 de la Constitution, les Grecs d'un âge compris entre quarante-cinq et soixante-cinq ans pourront seuls être candidats ». Le dictateur se trouve, comme bien on pense, dans les conditions d'âge requises par ce décret délectable qui élimine nombre de candidats dangereux, parmi lesquels M. Zaïmis.

Mais, cette fois, le monde politique s'émeut. Les milieux parlementaires sont restés jusqu'ici stoïques sous l'averse de décrets, d'actes constituants, d'appels au peuple, qui tombe sans relâche depuis trois mois. Ils ont accepté sans trop de murmures l'emprisonnement de leurs leaders, la censure de leurs journaux et les brimades des militaires. Ils gardaient l'espoir, habilement entretenu par la presse officielle, que de prochaines élections éclairciraient un peu ce ciel sombre. En voyant ce rêve s'évanouir avec le scrutin humoristique du 4 avril, ils protestent tout à coup avec véhémence; ils menacent d'en appeler au pays et de s'abstenir, si le décret sur la limite d'âge est maintenu et M. Zaïmis éliminé.

Le « Gouvernement » est un instant décontenancé par cette riposte. Sa désinvolture a eu pour effet d'unir pour la première fois depuis dix ans les Constantiniens et les Vénizélistes, et ce faisceau rend son succès incertain. Mais ses parades sont aussi rapides que celles d'un condottiere milanais. Il déclare « qu'il n'a pas encore cristallisé ses décisions et que l'amiral Coundouriotis retirera peut-être sa démission ». Autrement dit, le referendum va être abandonné et la dictature de fait maintenue indéfiniment.

Les coalisés s'inclinent. Ils retirent leurs demandes. Et après bien des discussions, ils réussissent à trouver en la personne de M. Demerdjis un candidat commun, qui réunit les conditions d'âge nécessaires pour présider la République

des Hellènes. Puis ils se hâtent d'entrer en campagne, car le scrutin est proche.

Cet accord est bien accueilli par l'opinion publique. A l'exception des ligues militaires, le pays se félicite de cette trêve des partis. Il en augure des jours meilleurs et les journaux comparent avec emphase cette réconciliation aux scènes de l'épopée de 1821.

Le « Gouvernement » est moins satisfait. A son avis, « la candidature Demerdjis n'est pas assez reluisante pour l'étranger ». Aussi propose-t-il de reculer la date des élections pour laisser le temps de le remplacer; si bien que, cinq jours avant le 4 avril, on ne sait encore si l'on votera, si l'amiral Coundouriotis est réellement démissionnaire, si le général Pangalos se présente, s'il accepte un concurrent, et s'il est disposé à lui déléguer une partie de ses pouvoirs. Et, de nouveau, les coups de théâtre se succèdent. Un acte constituant abroge les mots « au-dessus de soixante-cinq ans » du décret sur la limite d'âge, de façon à permettre l'entrée en scène de M. Zaïmis. Le « Gouvernement » annonce même qu'il prend parti pour ce dernier, et qu'il le soutiendra « fût-ce contre son gré ».

Subterfuge inutile! le candidat malgré lui fuyant l'orage athénien prend l'Orient-Express pour aller goûter le calme reposant de la France méditerranéenne; M. Demerdjis reste seul et le front unique demeure inébranlable. Mais le désarroi est dans les esprits. Les clans politiques, incertains des conditions du tournoi, ne savent comment s'y préparer. Le peuple, excédé de ces discussions et atermoiements auxquels il ne comprend rien, proteste contre ce retour aux errements du passé. Il en rejette la faute sur les habitudes parlementaires. Jadis il réclamait un roi, « fût-il en bois »; aujourd'hui il demande un chef et apprécie les mérites du système dictatorial. Tout est bien pour le général Pangalos. Le moment est favorable d'entrer en lice. Le 1er avril il pose officiellement sa candidature à la Présidence contre le champion des coalisés. Il n'a pour lui qu'une partie des officiers et les paysans las du gâchis, en face de tous les parlementaires républicains et royalistes. Mais sa cuirasse est mieux trempée que celle de son adversaire. Son écu brille aux couleurs de l'Hellade et sa pro-

clamation grandiloquente sonne comme l'appel d'un héraut d'armes.

*Peuple,* dit-il, *deux routes s'ouvrent à toi. L'une mène à la décomposition de l'État, à l'empire des brigands, des Yangoulas dans les montagnes et des Babanis dans les villes. Elle conduit à l'humiliation nationale et à l'avilissement de la patrie... L'autre mène à l'assainissement, à l'ordre, à la sûreté de ta vie et de ton honneur, à la pendaison des gredins qui volent dans les caisses publiques le fruit honoré de ton travail... Calme et libre, fais le signe de la croix et choisis suivant ta conscience.*

A ces tirades, se joignent des mesures de précaution d'un ordre plus pratique. Des officiers, en grand nombre, sont mis en congé et s'en vont dans les diverses circonscriptions « préparer » le scrutin. Le général Tseroulis, commandant le 1er corps d'armée, reçoit le titre d'inspecteur militaire suprême à l'élection du 4 avril; et comme, malgré tout, le nombre des « missi dominici » est limité, le « Gouvernement » décide qu'on votera en deux échelons en commençant par le Pirée, Salonique et Athènes et en terminant le dimanche suivant par les autres villes et la campagne.

La redoutable efficacité de ces mesures jette le trouble chez les coalisés. Ils hésitent à s'engager dans ce terrain semé de chausse-trapes. Ils réclament quelques garanties, l'élection d'ensemble, la participation à la surveillance des urnes et au dépouillement des bulletins. Peine inutile. Le Gouvernement estime que la présence de ses propres contrôleurs suffit à assurer la sincérité du scrutin. Alors les parlementaires renoncent à poursuivre la partie entamée. M. Demerdjis se retire de l'arène et le général Pangalos y entre seul le 4 avril 1926.

Ce jour-là, Athènes appartint une fois de plus à l'armée. Ce fut comme une sorte de triomphe remporté par le militaire sur le civil dans les propres domaines de ce dernier. Les uniformes fourmillaient dans les rues. On avait triplé la garnison, décuplé le service d'ordre, posté des sections de gendarmes à tous les carrefours, et des cohortes d'agents de police à l'entrée de toutes les salles de vote. Il y avait des canons au Lycabette et des tanks au Palais-Royal. Dans les rues, passaient et repassaient des camions chargés de soldats

et, dit-on, de paquets de bulletins. Sur les murs le portrait du dictateur s'étalait en grande tenue; et quelques chauffeurs enthousiastes avaient même placardé cette affiche à l'arrière de leurs taxis. Mais à cela se bornait l'enthousiasme populaire. Aux urnes l'affluence était médiocre et de temps à autre seulement des citadins franchissaient les barrages d'agents pour aller remplir leurs devoirs civiques sous l'œil inquisiteur des officiers.

Il n'y eut aucune surprise néanmoins, quand le lendemain matin on apprit par la voie officielle qu'un chiffre imposant d'électeurs s'était prononcé en faveur du général Pangalos. Il n'y en eut pas davantage le dimanche suivant quand on sut que les campagnes confirmaient d'une manière éclatante le verdict des villes; les Cyclades et la Macédoine, le Péloponèse et la Thrace, la Thessalie et Mytilène avaient suivi la voie tracée par Athènes, le Pirée et Salonique. Le Général Pangalos, dictateur de fait, devenait dictateur de droit. Il prenait la place de l'amiral Coundouriotis et assumait la présidence de l'État hellénique.

La consécration religieuse de cet événement devait, suivant la coutume, être assurée par une doxologie. La cérémonie eut lieu dans les formes prescrites le 18 avril. Ce fut une nouvelle apothéose du militarisme. Au petit jour, le grondement du canon installé au Lycabette se répercuta sous les voûtes des vieux temples, et, de l'Hymette à Éleusis, réveilla les échos des vallons sacrés. Du Pirée, de Goudi, du Rouf, les garnisons en marche convergèrent vers la Capitale et vinrent s'aligner entre le Palais et la Métropole le long du parcours qu'allait suivre le cortège présidentiel.

Sur la place de la Cathédrale où sont massées les troupes d'élite, le soleil printanier de l'Hellade épand sur la masse des uniformes et des chamarrures ses rayons chatoyants et leur gaze transparente. C'est une grande féerie de lumière et de couleurs qui semble changer les alignements kakis en champs de blé mûr, où éclatent comme des boutons d'or les tuniques à col jaune des élèves du Prytanée et d'où émergent comme des coquelicots géants les chéchias rouges des grands evzones pareils à des hoplites lacédémoniens. Dans la rue, les curieux sont rares; mais aux balcons et aux fenêtres se pressent les

habitants qui ont arboré des drapeaux et des foulards, tandis qu'au pied du parvis, les associations de la ville au grand complet déploient leurs bannières de soie où l'ocre et l'azur se mêlent comme dans le dais vaporeux qui recouvre la place.

A onze heures, les musiques jouent l'hymne hellénique. Le Président suivi de madame Pangalos descend de voiture et, fendant la foule des généraux, des missions étrangères et des diplomates, il franchit le seuil de l'église métropole dans un cliquetis de sabres et d'éperons; puis il prend place devant l'iconostase vis-à-vis des membres du Saint Synode, du Grand Rabbin et de l'Archevêque des Arméniens. Les artistes de l'Opéra entament alors la doxologie, et le clergé debout reprend en cœur le *Kyrie Eleison*. Le métropolite, coiffé d'une mitre de brocart enchâssée de pierreries, porte les habits sacerdotaux qu'avaient ses prédécesseurs au temps de Byzance; sa chasuble et son étole d'ambre et de carmin transparaissent sous les guipures et sa barbe blanche et fine émerge comme un flocon d'écume d'un flot capricieux de dentelles. A ses côtés, un pope vêtu d'azur, aux traits émaciés et aux boucles blondes ressemble à ces christs que l'on trouve sur les mosaïques à fond d'or; un autre, très noir et d'une maigreur presque irréelle, fixe la voûte de ses regards brûlants où passent des reflets de visions béatifiques; tandis que, debout sur la dernière marche de l'autel, un gros moine à la face carrée de lion roux, à la poitrine formidable, fait le repons au chœur et emplit la nef entière de sa voix éclatante qui vibre comme un clairon d'orgue. Groupe étrange où se confondent l'ascétisme et la pompe, où l'harmonie lointaine des chants évoque le christianisme des premiers âges, les extases de la Thébaïde et saint Jean Bouche d'or et où les soies, les joyaux et la pourpre rappellent la munificence des Porphyrogénètes, la pompe de Théodora et la légende tragique de la messe d'Aya Sophia le jour du sac de Byzance.

Sur une table ronde, à côté de l'iconostase, luisent les enluminures d'un vieil évangile. Le président s'approche du livre sacré et jure de remplir avec fidélité les devoirs de sa charge en respectant les lois dont il est le dépositaire. Puis, quelques cris timides « Zito Pangalos » résonnent sous la voûte; les portes s'ouvrent en chassant dans l'air un nuage

d'encens; le cortège gouvernemental s'éloigne au milieu d'un appel d'armes et de clairons, et la foule qui se pressait dans l'Église se rend au Palais pour présenter ses félicitations au nouveau Chef d'État. Et personne ne s'étonne de cette cérémonie singulière où l'humour se mêle au pathétique, le vaudeville aux réminiscences millénaires et où, dans un cadre évocateur d'épopée, un général politicien après un coup de main heureux vient le plus sérieusement du monde, de prêter le serment de défendre une constitution qui n'existe pas.

***

En lisant cette courte page d'histoire contemporaine où s'étale la psychologie souvent savoureuse des dernières révolutions athéniennes, l'Occidental épris d'ordre, de logique et de pondération se persuade aisément qu'un pays soumis à de telles vicissitudes est en plein gâchis et qu'un régime fantaisiste comme celui de la dernière dictature fut néfaste à la Grèce et à sa capitale. C'est ignorer le paradoxe oriental. Le général Pangalos ne se signale pas seulement par la fécondité inépuisable de ses réformes désordonnées. Il continue l'œuvre méritoire entreprise par les ministères précédents. Il soulage les infortunes de ces quinze cent mille Anatoliens chassés de leur patrie au mépris de toute équité et réfugiés en terre hellénique. Il favorise l'essor économique du pays au sortir de la crise terrible où l'a jeté une guerre plus inexpiable que celle des Carthaginois et des mercenaires.

Ce petit homme aux yeux vifs, aux traits expressifs, à la physionomie mobile comme ses propres idées, est un organisateur habile et un patriote sincère. Sa souplesse qui se pimente parfois d'une pointe de duplicité s'allie à cette audace et cette énergie albanaises qui caractérisèrent jadis ses grands compatriotes Ali de Tebelen, pacha de Janina, et Mehemet Ali, Khedive d'Égypte. Il apaise l'acuité des luttes politiques avec le même bonheur que jadis il remit l'armée sur pied après la catastrophe d'Asie mineure. Et ce n'est pas un succès médiocre, pour qui connaît la violence des passions en pays balkanique, d'obtenir ce rapprochement

entre Venizelistes et Constantiniens et de préparer la venue du ministère de réconciliation nationale. La mise en valeur du territoire, la réfection des routes, des ponts et des voies ferrées, la construction d'aqueducs, l'armement des troupes et la défense des frontières, tout cela fait partie d'un programme qu'il cherche à réaliser avec ardeur sinon avec méthode, montrant dans l'accomplissement de cette tâche son esprit actif et brouillon, son caractère impulsif et versatile, son intelligence remarquable et son honnêteté très réelle.

Comme la plupart des chefs révolutionnaires nés depuis un siècle en Europe et en Amérique, il rêve d'étonner le monde. L'épopée napoléonienne s'ouvre comme un trésor aux convoitises de son imagination fertile et de son ambition immense. Nouveau Potemkin, c'est le chemin du Bosphore qui l'attire. C'est là qu'il veut réaliser les grands desseins chers au cœur de tout Hellène. Venger les désastres de 1453 et de 1922, reconquérir la Thrace, enfoncer les lignes de Tchataldja, et ravir à l'Osmanli le joyau sacré d'Aya Sophia aux acclamations d'un peuple en délire. Tels sont les projets qu'il caresse en secret, en rêvant à la tiare et à la pourpre des Paléologues. Visions d'halluciné! ont dit ses détracteurs. Les négociations plus ou moins mystérieuses entamées au mois de mars 1926 avec un dictateur voisin, au sujet de la Turquie, montrent que tout n'était pas chimère dans ces projets confus. Quand la raison et l'imagination sont aux prises en Orient, ce n'est pas toujours la première qui l'emporte. Le pays du paradoxe est aussi celui des surprises, et la réalité atteint bien souvent le rêve quand elle ne le dépasse pas.

Trahi par les siens, abandonné par ceux qu'il a poussés aux honneurs et rassassiés de prébendes, le général Pangalos quitte brusquement le Capitole de la Présidence pour la roche tarpéienne des prisons d'Izzeddine avec cette différence sur une victime illustre, qu'il est vendu pour beaucoup plus cher que trente deniers. Il subit le ressentiment de ses concitoyens après avoir connu leurs adulations. Il connait les effets de cette ingratitude que des hommes autrement célèbres ont éprouvée jadis dans la même cité. Avec lui, se continue, ininterrompue, la série des souverains ou présidents de

l'État grec précipités du pouvoir ou assassinés, depuis Capo d'Istria jusqu'à Constantin, en passant par les rois Othon et Georges Ier. Il tombe non pas victime de ses avatars, de ses fautes, de ses boutades et de ses fantaisies, mais d'un service rendu à son pays. En 1920 M. Venizelos avait été l'objet d'un attentat au lendemain du traité qui, grâce à son adresse, ouvrait à l'expansion de l'Hellénisme des horizons presque illimités. En 1926, le général Pangalos est renversé pour avoir mené à bien des négociations avec Belgrade et avoir conclu un traité qui, malgré ses lacunes, raffermissait considérablement, aux yeux de l'étranger impartial, la situation extérieure du pays.

***

Les vicissitudes de ces dernières années n'empêchent point la Capitale grecque de s'accroître et de prospérer. Bien au contraire, Athènes renfermait 120 000 habitants il y a vingt ans. Elle en compte aujourd'hui 600 000 et près d'un million si on lui ajoute les faubourgs du Pirée, du Phalère et de la banlieue nord. L'afflux des réfugiés d'Asie Mineure et de Thrace a provoqué en maints endroits l'éclosion de cités-champignons; et la ville s'étend maintenant immense, des collines du Pnyx à Goudi, et des contreforts de l'Hymette à Ambelokipi. Au lieu d'aller vers l'ouest comme les autres agglomérations humaines, elle s'étire de plus en plus vers le nord à la recherche de l'eau rare et des sources d'Amaroussi et de Kephissia. Les maisons simples et nettes sont construites avec un souci d'harmonie et d'élégance qui semble un legs de l'antiquité. On ne découvre point parmi elles ces bâtisses tapageuses et ces chalets de stuc qui déshonorent nos banlieues, et, comme le marbre ne fait pas défaut, les monuments modernes acquièrent une patine que ne connaissent pas ceux de l'Occident. Ils ignorent la maladie du calcaire, ce cancer de nos édifices, et s'améliorent en vieillissant. Mais toutes ces constructions ont surgi au hasard et sans plan défini, sans boulevards spacieux et sans artères bien tracées. Elles se pressent dans l'étranglement de Patissia, en arrière des rochers qui masquent la mer, à l'abri des souffles que du haut

de la tour des vents, les dieux tutélaires dirigent en vain sur leur cité pendant la période caniculaire. Faute d'égouts et de voierie, cet ensemble garde les fâcheuses caractéristiques des agglomérations orientales. L'été, les rues sont balayées par des torrents de poussière blanchâtre que remplacent l'hiver des torrents d'eau limoneuse. A l'emplacement des anciens quartiers du Pnyx et de Limnoe, autour du monument de Philoppapos, et dans le large couloir des longs murs, il y avait des terrains dont on aurait pu sans doute tirer parti. Le sol monte en pente douce du Phalère vers l'Acropole. Les maisons étagées là en gradins eussent de toutes leurs fenêtres regardé le golfe Saronique et aspiré l'air frais de la mer sacrée. Le Parthénon leur eût servi de couronne et la ville eût contemplé de face le théâtre de l'art humain au lieu de n'en apercevoir que l'arrière et les coulisses. Les nécessités modernes, la brusque irruption de myriades de fugitifs, les hasards de la spéculation ont empêché de faire de l'Athènes moderne une image agrandie de la cité antique, de lui donner un tracé pur comme un beau marbre. Par une tradition respectable, on n'a rien construit aux endroits sacrés où Démosthène haranguait la foule et où, dit-on, Socrate fut emprisonné. On a enclos de barbelés les collines des Nymphes et de l'Observatoire et mis à l'abri des chèvres voraces, quelques pins timides et quelques graminées jaunâtres. Mais ce pieux souci a fait au désert la meilleure place. Il oblige les humains pour trouver la fraîcheur de ces parages à se rendre en foule au Zappeion où la brise arrive du palais de Neptune par la coulée de l'Ilissus.

Dans cette ville, aujourd'hui hypertrophiée, l'aspect hétérogène de la population étonne les regards. En voyant ce que les invasions romaine, gauloise, slave, italienne, albanaise et turque ont créé depuis deux mille ans, on se sent prêt à épouser la thèse de l'allemand Fallmerayer et à nier l'existence d'une parenté quelconque entre les Grecs anciens et modernes, entre les architectes du Theseion et ceux de Patissia. Dans les rues, à côté des « Levantins » classiques, à la petite taille, au teint olivâtre, aux cheveux de jais et au nez busqué, on croise des physionomies asiatiques qui rappellent le masque assyrien à trois têtes de l'Acropole;

des géants blonds, témoins des anciens raz de marée celte ou macédonien; des figures toutes germaniques qui évoquent l'arrivée du roi Othon et de ses Munichois; des visages ronds aux pommettes saillantes, à la bouche épaisse et aux yeux bridés qui portent la marque du conquérant turc et du bon plaisir des pachas. En général, les hommes ne ressemblent guère aux modèles de la statuaire antique, par contre les passantes justifient souvent la réputation qu'accordaient jadis aux filles de l'Hellade les galants connaisseurs des harems et des gynécées.

En dépit de cette bigarrure, il existe un type d'Athénien moderne qui s'apparente à l'ancien moins par sa ressemblance physique que par ses caractères moraux. L'influence du climat et du sol, si décisive aux yeux de Taine, fait, dirait-on, sentir ici les effets de sa mystérieuse endosmose sur le cerveau et l'âme avant d'agir sur le corps. Cet abus de l'éloquence, que tous les voyageurs signalent, est aujourd'hui aussi commun qu'au temps de Périclès. Tout Athénien aime les rhéteurs, apprécie les dissertations brillantes et parle lui-même aussi aisément qu'il respire. Place de la Constitution, parmi les tables du vaste café où se réunissent le soir députés, avocats et hommes d'affaires, on remarque un personnage singulier qui porte des favoris, un monocle, un chapeau sale, une jaquette et une serviette de cuir. C'est un orateur populaire. Sa seule fonction consiste, moyennant un léger subside, à monter sur une chaise et à haranguer les consommateurs. Sa voix est chaude, son débit rapide, sa péroraison vibrante, son geste pathétique. Il disserte sur tous les sujets avec la même abondance magnifique et, nouveau Barbemol, défend les thèses les plus contraires avec la même sincérité splendide. On l'applaudit chaque fois avec enthousiasme et, comme une vedette aimée, on l'oblige à revenir en scène. L'auditoire à ce moment est aussi curieux à contempler que le faux tribun. Fasciné par le murmure de ce torrent verbal, chacun l'écoute passer avec le ravissement d'un Andalou qui assiste à une corrida; et, sans se préoccuper du sens où coule ce flot, semble penser en admirant le virtuose : « Qu'importe ce qu'il dit, puisqu'il le dit si bien ».

Comme au temps du Consulat en France, les méfaits de

l'art oratoire stigmatisés par les militaires leur servent de prétextes pour intervenir contre le parlementarisme et « le parti des avocats ». Les paysans, las de discours, écoutent eux aussi volontiers ceux qui proposent de substituer les actes aux paroles. Mais on s'attaque en vain au culte du verbe. Ses disciples reparaissent toujours nombreux et ardents. De même, un autre culte, celui de l'or, sert inutilement de cible depuis un demi-siècle à la verve des Edmond About et aux épigrammes des visiteurs. Non que le peuple grec adore plus qu'un autre l'idole du Sinaï, mais il lui témoigne sa vénération au grand soleil d'Orient, au lieu de célébrer tout bas ses mystères comme en d'autres contrées de l'Ancien et du Nouveau-Monde. Si les signes extérieurs de la fortune l'impressionnent, il a au moins le mérite de le montrer sans fard, et la maîtresse de maison qui entoure d'une considération pompeuse les fils de l'Evergète, méprise avec candeur la tyrannie du pharisaïsme moderne. Juger un homme à ses revenus, à la somptuosité de sa limousine ou à la coupe de ses vêtements, c'est là un défaut propre à bien des pays neufs, aux Balkans en particulier. Il ne suffit pas à provoquer une sentence sévère et une condamnation sans appel, parce qu'il s'épanouit librement comme une plante tropicale dans un humus fertile.

Trente siècles de pratique commerciale et de navigation dans le bassin méditerranéen, la fondation d'innombrables comptoirs dans les îles de l'Archipel, sur les côtes d'Anatolie, de Sicile, d'Égypte, de Provence et d'Hispanie, la surveillance continuelle du transit entre l'Asie et l'Europe, tout cela développa chez le peuple grec cette obsession si apparente du négoce et des questions d'argent. Celles-ci tiennent une grande place et, dans les conversations de la rue, des cafés, des bureaux ou des salons, le mot drachme revient comme un leitmotiv monotone aux oreilles de l'Étranger.

On trouve, rue du Stade, de petits lexiques qui contiennent quelques rudiments de la langue d'Homère à l'usage des visiteurs français, allemands et anglais. Ces opuscules sont les œuvres d'auteurs locaux sans doute peu lettrés; mais dans leur concision, ils sont un peu au traité de psychologie ce qu'était le croquis au rapport, suivant l'Empereur des Fran-

çais. Dans les manuels de ce genre édités chez d'autres nations, le premier chapitre est consacré aux devoirs envers soi-même; aux arts ou au restaurant, etc. A Athènes, le premier titre s'intitule plus prosaïquement : l'argent, *To chrimata*. Et, cette idée dominante se reflète au cours de l'ouvrage, car sur les deux cents mots et locutions qui le composent, on relève les suivants : *To kivdilon nomisma*, la monnaie fausse. *Ti tha plirosso*, combien ai-je à payer? suivi de l'inévitable : *Inai poli*, c'est trop, et que vient corroborer l'insidieux : *O logariasmos den inai sostos*. L'addition n'est pas juste. On lit encore : *Paizete chartia*? Jouez-vous aux cartes? *Dia martirissis enos sinallagmatos*. Protester une traite. *I meris tou leontos*. La part du lion. *Polimichanos anthropos*. Un homme d'expédients. Bref, autant de phrases et de termes qui ne rentrent pas d'habitude dans le vocabulaire des touristes. Faisons une affaire! Cette proposition d'un usage si courant sera toujours écoutée avec attention, si l'humoriste, fatigué de l'entendre, s'avise de la formuler à son tour dans un but de mystification innocente. Son attirance singulière est d'ailleurs mise à profit par les commerçants de la ville. Dans nos cités, les magasins cherchent à séduire la clientèle par le bon marché des articles à l'étalage. Ici, au contraire, on majore souvent de trente pour cent les prix des étiquettes pour les abaisser d'autant quand l'acheteur se présente à la caisse, et lui donner l'illusion d'une affaire commerciale avantageuse.

A l'encontre de toutes les données, ce commerçant inné est généralement peu aimable. Il n'a ni l'habile prévenance de l'Israélite, ni l'insinuante faconde du Levantin. Revêche et taciturne, il affecte une indifférence résignée comme s'il souffrait dans son orgueil de tenir boutique. Il ne s'exprime que par monosyllabes, ne consent guère de rabais, bref, piétine les règles reconnues nécessaires pour réussir. Et pourtant, on le voit faire rapidement fortune et devenir évergète après avoir été gagne-petit ou colporteur. Mais aussi, il a au suprême degré le goût du risque. Il se lance dans les entreprises que les autres jugent téméraires, dès qu'il a réuni un petit pécule. Son atavisme d'insulaire habitué aux horizons larges et au négoce à grande échelle l'incite à ces aventures.

Cette soif de spéculation, qui étonne les financiers les plus altérés de l'Occident donne lieu à maints incidents aimables; mais on les remarque à peine tant ils semblent naturels. Peu après son arrivée, un groupe de réfugiés a l'idée d'installer un champ de courses au Phalère. On constitue une société, on réunit des fonds et on choisit pour emplacement de la piste et des tribunes un stade digne des dieux. Son arène s'étale dans la plaine des longs murs. Son entrée s'ouvre sur la mer. Son amphithéâtre immense est formé par une masse de rochers lilas et améthyste que surplombent à droite et à gauche les falaises de l'Hymette et d'Éleusis, et que pique en son centre une tache blanche où la jumelle fait apparaître les colonnes de Mnésiclès dans un bleu irréel de vitrail. On a organisé la partie matérielle du spectacle avec autant de soin qu'on a mis de goût à choisir le décor. Il y a des anglo-arabes, des starters, des jockeys, des entraîneurs, des lads, des boxes, de nombreux guichets de pari mutuel, bref, tout ce qui est nécessaire à l'amélioration de la race chevaline. Des affiches collées à profusion sur les murs de la Capitale font connaître ces nouvelles aux citadins. On y voit les pur-sang de la Société au galop sur la piste dont on a changé l'aspect poussiéreux en teinte verdoyante. Malgré cette publicité et l'intérêt de l'entreprise, la Bourse noire réserve ses pronostics; et le jour de l'inauguration, une certaine défaveur s'attache aux actions de la Société. Mais vers trois heures, on apprend que la séance s'annonce triomphale. La foule dédaignant la pelouse envahit le pesage et assiège le pari mutuel. Aussitôt, la coulisse s'agite, les parts financières de l'entreprise montent et, le soir, elles valent, dit-on, deux fois plus que le matin.

L'amour du jeu est le corollaire de cet amour de l'agio. Pour limiter ses ravages, les autorités interdisent les roulettes, les boules, le baccara dans un rayon de vingt kilomètres autour de la ville. Les Athéniens que tenaille la passion du « chemin de fer » doivent, à l'exemple des Américains amateurs de gin, franchir ces limites territoriales et se rendre au casino de Dionysios. Là, on peut étancher sa soif à toutes les variétés de breuvages que distille le hasard. Aussi on s'y rend en foule le long du chemin détestable qui vit jadis passer le coureur de Marathon. Autocars, limousines et phaétons

s'y succèdent sans relâche les nuits d'été, amenant des joueurs de toutes conditions, célibataires et aussi pères de famille pour qui les innocents bridges et amis du cercle ou de la maison n'ont plus que l'attrait fade des plaisirs permis.

Une fois l'an, du 31 décembre au 2 janvier, on autorise le baccara dans les lieux de réunion. La partie dure alors près de quarante-huit heures sans interruption, au milieu d'une foule grave et recueillie qui, dirait-on, accomplit un rite sacré comme l'était jadis l'ascension de l'Acropole ou la fête des Panathénées.

Heureusement ces tendances ne sont pas unanimes. Il est des exceptions. Le culte de l'or a ses hérétiques et celui de l'agio ses indifférents. L'idéalisme fleurit en Grèce sous la poussée exubérante des herbes réalistes. On le trouve dans tous les clans et tous les partis. Les généraux politiciens Plastiras, Condylis et Pangalos sont ambitieux mais, à des degrés différents, imprégnés de la mystique révolutionnaire. Le premier réalise un type curieux d'apôtre soldat. Le second, rude et sincère, a réussi ce tour de force inouï en Grèce de conduire des élections dont personne n'a discuté la sincérité. Aucun n'est suspecté sérieusement d'avoir tiré un profit matériel du pouvoir. Ils restent simples et pauvres après leurs coups d'État et les bénéficiaires des pièces révolutionnaires ne sont pas les auteurs, mais les machinistes et les figurants. Dans l'autre camp, il y a les vieilles familles qui ont depuis cent ans fourni à la Grèce ses ministres et ses hommes d'État. Il y a cette élite qui jadis s'est ruinée au service du pays; ces bourgeois occidentalisés qui cultivent cette plante délicate qu'on n'achète ni avec des sterlings ni avec des roupies et qu'on nomme la simplicité; ces aimables hôtes des salons d'antan qui s'égrènent comme de vrais oasis de repos et de calme sur les bords du torrent bruyant des nouveaux riches et des parvenus.

***

Les discours, le négoce, l'agio, le jeu. A ces sultanes qui se partagent le cœur du peuple athénien s'en ajoute une autre qui n'est pas la moins aimée et à laquelle il manifeste une

constance bien remarquable car elle dure depuis plus de deux mille ans. Cette favorite, qui l'a déjà plusieurs fois ruiné et qui lui coûte encore fort cher, c'est la politique. Malgré les siècles, ses attraits n'ont point changé et elle continue à user avec le même bonheur des mêmes moyens de séduction. Jadis les rhéteurs, philosophes et sophistes étaient aux prises, aujourd'hui ce sont les ligues, les clans et les comités. Jadis la ville était partagée en deux camps, celui d'Eschine et celui de Démosthène; aujourd'hui, il y a deux factions, celle de Venizelos et celle de l'ancien roi Constantin. Toutefois, la politique ajoute aujourd'hui à ses charmes la parure de Bellone; et, comme on l'a vu, l'intervention des militaires est continuelle dans les affaires intérieures du pays. Dans un livre fort documenté sur l'Hellénisme, un ancien député M. Frangoudis, en indique la cause : « Les partis en Grèce sont des bandes, dit-il, qui se disputent les dépouilles du pouvoir. » Comme l'armée est le seul élément fort et organisé, il est naturel que les chefs de clans y recrutent leurs adhérents. Aucune révolution ne s'est faite depuis douze ans sans que le corps d'officiers y prenne part. Aucune question d'intérêt national même ne se traite sans qu'il soit consulté ou qu'il intervienne de lui-même.

Certes, il existe une catégorie nombreuse de militaires consciencieux et calmes qui accomplissent leurs devoirs avec une sérénité qu'eût admirée Vigny. Mais les perturbateurs ont l'audace sinon le nombre; de plus la passivité orientale de la masse sert à merveille les desseins des profiteurs et des exaltés. Ces « facteurs », suivant l'appellation pittoresque qui leur est donnée, ont recueilli trop d'avantages au cours des « pronunciamentos » pour ne pas chercher à poursuivre leurs succès. Faire partie d'un clan, se grouper autour d'un général ou d'un parlementaire en renom; partager sa bonne et sa mauvaise fortune, le suivre un jour en prison pour se trouver le lendemain avec lui à la présidence du conseil et faire main basse sur les prébendes et les honneurs : tel est le plan que poursuivirent ces ambitieux, au détriment de l'armée et du pays.

Comme les revirements se sont succédé avec la rapidité des sautes de vent sur l'Égée, les mutations, promotions,

mises à la retraite ont suivi le même rythme. Car il faut bien que chaque régime récompense ses partisans et élimine ses adversaires. De la sorte, la Grèce possède un double, peut-être même un triple jeu d'officiers. Il y a les heureux du cadre actif, qui ont une avance de deux ou trois grades sur les officiers des vieilles armées européennes. Il y a toute la série des malchanceux souvent méritants que leurs opinions ou un faux coup de dés ont mis à l'écart et qui attendent dans l'ombre de la réserve le moment de regagner le temps perdu.

Ainsi posée, la question militaire n'est pas aisée à résoudre. Malgré son autorité le Cabinet œcuménique n'a touché qu'avec circonspection à cette forêt de cadres dont les arbres trop denses s'étouffent les uns les autres. Le travail d'émondage qu'il a entrepris au mois de juin est utile mais insuffisant. Il faudra encore soumettre le patriotisme des officiers et leur amour-propre à de pénibles épreuves; effectuer des coups sombres; imposer des révisions de grades pénibles et des réintégrations amères.

Cette réforme n'est pas la seule difficile. Il en est d'autres d'ordre moral plus délicates encore. Comme dans la Turquie voisine, là aussi il y a un dur travail de défrichement à entreprendre, car les mœurs millénaires et les habitudes ancestrales s'enchevêtrent en un réseau de denses broussailles qui résistent aux tentatives des novateurs. Les brillantes qualités du Grec, son intelligence souple et vive, sa facilité de travail prodigieuse, sa mémoire étonnante, son patriotisme vibrant, tous ces dons précieux s'étiolent sous ces chênes au feuillage dense qui s'appellent l'égotisme outrancier, l'amour de la chicane, le byzantinisme, parmi ces herbes vénéneuses que l'agio et le goût du jeu ont semées dans l'âme hellénique et que l'on nomme l'avidité et la concussion.

Les méfaits des Yangoulas et des Babanis stigmatisés par l'ancien dictateur, les pendaisons des fonctionnaires prévaricateurs, les scandales que l'on signale chroniquement à la douane ou à l'intendance, au détriment des réfugiés ou de la troupe, montrent la gravité de ces plaies. Au mois d'avril 1925, comme au temps du roi des montagnes, un député a pu accuser, sans presque soulever d'émotion, le commandant de la gendarmerie de l'Épire de pactiser avec les bri-

gands; et dans la suite, journaux et parlementaires ne cessent de dénoncer les marchés inutiles, les concessions ruineuses et les constructions superflues.

Sans doute, l'Occident, censeur sévère, a sa part dans le gaspillage des deniers publics. Depuis que le nationalisme jeune-turc a fermé les deux vantaux de cette Sublime-Porte qui pour tant de courtiers marrons était la porte de la Félicité, c'est Athènes qui est devenue le champ d'action préféré de ces spéculateurs en quête de combinaisons plus ou moins licites; c'est là que ces philhellènes d'un nouveau genre cherchent à lancer leurs filets sur les finances d'un État appauvri, en se servant des mêmes appâts qu'ils jetaient naguère aux bureaux de Stamboul.

Mais les microbes pathogènes s'attaquent de préférence aux organismes débilités et, si le milieu athénien était plus résistant, la prophylaxie serait plus aisée. Une bonne administration, c'est ce qui manque le plus à la Grèce. Nulle part les défauts de la race ne ressortent avec plus de netteté que dans le cadre des fonctionnaires. Nulle part, ne se manifestent avec plus de relief les inconvénients de cette critique outrancière, qui montre le mal dans toute œuvre utile si elle est accomplie par le prédécesseur ou le voisin. Dès la chute du général Pangalos, le premier soin est de révoquer toutes les mesures qu'il a prises. On suspend les travaux qu'il a ordonnés sans s'inquiéter de leur caractère d'urgence. On abandonne en pleine réfection les routes de la banlieue fréquentées chaque jour par des milliers d'automobiles. Matériel, rouleaux compresseurs, binettes, cailloutis, tuyaux de canalisation restent pendant huit mois à la place exacte où les a foudroyés la mort politique du dictateur. Au sein des sociétés et des clubs la subordination constante de l'intérêt général à l'intérêt particulier produit les mêmes effets. Chaque membre du Conseil considère l'affaire comme sa propriété personnelle et n'a qu'un but, celui d'accumuler les jetons de présence et de faire participer les membres de sa famille aux bénéfices. Et dans le gouvernement ou les services, si un membre du Cabinet ou un fonctionnaire propose une loi ou prend une décision, personne ne se demande s'il a bien ou mal agi, mais quel but personnel il poursuit en agissant de la sorte.

Le pays se rend compte de son infériorité sur le terrain administratif. Aussi appelle-t-il à l'aide des missions étrangères pour instruire son armée, diriger sa flotte ou réorganiser sa police. Chacune d'elles, quand on lui laisse les mains libres, réussit à souhait, car la pâte à pétrir est excellente et le levain seul fait défaut. Malheureusement elles ont à compter avec la versatilité des dirigeants et l'orgueil ombrageux de la nation. Les chauvins dénoncent le prétendu parasitisme de ces organes étrangers; ils déclarent que la Grèce, cette mère spirituelle des peuples, n'a pas besoin d'éducateurs; ils provoquent le départ des missions, quitte à s'incliner devant leur retour quand leur absence fait apparaître leur utilité.

En fait, les patriotes sincères le reconnaissent, la Grèce a besoin, pour un long temps encore, du concours d'Occidentaux choisis. Elle doit, en grande partie le succès de ses campagnes balkaniques au travail de réorganisation entrepris dans son armée par des officiers français; et elle a vu sur son sol, après l'armistice, à quels résultats on pouvait atteindre en Thrace en installant un système administratif analogue à celui de notre Afrique du Nord. Au lieu de limiter les attributions des étrangers, le pays aurait intérêt à les étendre et à les admettre dans les cadres militaires et plus encore dans les cadres civils, parmi les fonctionnaires de la magistrature, des finances et des services territoriaux.

Après dix ans de discordes et de violences, la constitution d'un ministère œcuménique ou de concentration fut un symptôme de bon augure pour le redressement du pays. Qu'un tel cabinet ait pu se former, que les chefs des partis opposés aient consenti à monter à bord de la même nef et à s'en remettre au même pilote, même pour un temps limité, c'est là un fait unique dans les fastes de la cité athénienne. Notre amour-propre y trouve une saveur particulière, car c'est sur le modèle parisien qu'un tel ministère a été copié. Les bienfaits financiers de la trêve conclue sur les bords de la Seine ont eu un tel retentissement qu'ils ont provoqué l'apparition d'une trève semblable sur les rives de l'Ilissus. Ils ont abouti au même résultat, c'est-à-dire au relèvement très sensible du cours de la drachme. Et tout serait pour le

mieux si le miracle accompli était durable, si une réconciliation générale pouvait suivre la suspension d'armes et si le peuple grec, après tant d'épreuves et de déboires, renonçait aux charmes de la dangereuse politique et sortait guéri de sa grande passion.

***

L'afflux des réfugiés d'Asie Mineure, en métamorphosant la cité athénienne, fera sans doute subir peu à peu aux idées et aux mœurs de la vieille Grèce un bouleversement analogue à celui causé par les anciennes migrations asiatiques. Les Ioniens passaient jadis pour les plus industrieux et les plus entreprenants des Hellènes. Leurs descendants semblent en partie justifier ce vieux dicton. Ils apparaissent par bien des côtés plus évolués que les Grecs d'Europe, et ils se flattent de les coloniser à leur tour, après avoir comblé avec leurs propres matériaux le fossé profond qui les sépare de leurs compatriotes.

Au cours des derniers siècles les uns et les autres ont connu des destinées bien différentes. Chateaubriand raconte qu'à son arrivée à Smyrne, il eut la joie de trouver des maisons confortables, des hôtes accueillants et de jeunes femmes qui portaient les toilettes les plus parisiennes du couturier Leroy. Si loin de France, par delà l'Europe orientale encore primitive, il goûtait la surprise d'entendre parler sa langue et de retrouver un coin de sa propre patrie. On éprouvait la même impression qu'avait ressentie il y a un siècle l'illustre voyageur en parcourant la zone côtière de l'Anatolie avant la catastrophe de 1922. Dans le grand port de l'Égée, on se trouvait au contact d'une population très proche de nous-mêmes par ses goûts et ses habitudes. En comparant les coquets villages de la banlieue smyrniote avec les hameaux chétifs de l'Épire ou de la Macédoine, on méditait sur l'arbitraire des vieilles formules géographiques qui divisent le monde en continents et répartissent la civilisation en zones précises où les Asiatiques cultivés de Damas et les Africains raffinés de Fez passent après les rudes Européens du Balkan et de l'Oural. Cordelio, cette plage découpée par quelque fée dans notre côte d'Azur et transportée en Asie Mineure;

Prinkipo, cette émeraude enchâssée dans l'opale de la Propontide; tous ces konaks vétustes et charmants qui de Nichantache à Thérapia miraient leurs charpentes de bois peint dans les eaux nacrées du Bosphore, étaient le séjour de ces chrétiens d'Orient qui vivaient là depuis des siècles dans une nature aimable où la vie était facile et la terre plantureuse. Raisins et figues de Smyrne, poires et pommes d'Amassia, abricots et pêches de Samsoun et de Trébizonde; turbots, mulets, espadons et soles du Pont-Euxin; bétail et volailles du plateau anatolien, tout était réuni pour les plaisirs de la table et les joies de la bonne chère. Le climat était tempéré. L'hiver, le soleil luttait avec avantage contre les brumes de la Mer Noire et l'été le souffle du meltem tempérait les ardeurs de la canicule.

L'Islam était venu; mais son joug était moins rude, car la Capitale des conquérants était proche. On savait comment éluder la rigueur de certaines lois et même la coutume du Devchurmé qui enlevait les petits chrétiens pour en faire des Janissaires. On avait à la Sublime Porte des parents, des amis, qui occupaient des emplois de drogmans, médecins, secrétaires, trésoriers, etc. On avait recours à leur influence occulte qui était souvent considérable; et, grâce à eux, on vivait dans une liberté plus grande que les autres raïas de l'Empire. En outre, on était au contact permanent de l'étranger. On voyait ses ambassadeurs, ses marchands et ses flottes. On avait recours à sa protection; surtout on trouvait appui et réconfort sous les plis de cette bannière franque qui depuis tant d'années était un emblème d'espoir et un gage de sécurité.

Brusquement, la bourrasque de 1922 s'abat sur ces foyers où s'épanouissait notre civilisation et en jette les débris épars sur les rives européennes de l'Égée. Une partie se réfugie en Macédoine et en Thrace et un grand nombre échoue sur les plages du Phalère et du Pirée. Tous ces infortunés reçoivent de leurs compatriotes l'aide la plus fraternelle et la plus dévouée. Pour les installer, le gouvernement contracte d'énormes emprunts qui ruinent ses finances; et les particuliers, par des collectes incessantes, prennent soin des innombrables orphelins, victimes des massacres. Séparés pen-

dant tant d'années, les membres épars de la famille grecque goûtent la joie d'être réunis, et la satisfaction de se sentir libres loin du maître osmanli. Mais, les premières effusions passées, on s'aperçoit, comme en Pologne, en Yougo-Slavie et en Roumanie, des divergences que des siècles de séparation font naître entre individus de même race, de même langue et de même religion. Les heures grises du mariage d'amour suivent de près les heures roses du premier rapprochement. On découvre mutuellement ses défauts et ses tares; et si l'on garde intact son idéal, les rancœurs sont vives et l'on en vient tout bas à regretter les noces.

Chez les réfugiés, la nostalgie du pays perdu rend les regrets plus amers. Les Constantinopolitains songent avec amertume à la patrie perdue, à la cité magique où tout semble grandiose, à la ville impériale où Mahomet II voyait un anneau d'émeraude enchâssé de saphirs et Napoléon la capitale du monde. Ils éprouvent, dans les rues d'Athènes, l'impression du Parisien qui débarque en province. Ils se sentent mal à l'aise dans cet horizon rétréci où le spleen rôde autour des ruines sacrées, où rien n'évoque l'animation joyeuse qui règne au carrefour des races humaines, face aux routes géantes du Bosphore.

Tout les étonne : le climat torride, la nature ingrate et avare, les fruits maigres et âcres; l'art culinaire, ce thermomètre de la civilisation souvent trop près du zéro; le raisiné, où ils voient une perversion du goût, et même l'agneau à la palikare qui leur semble une plate imitation des kebabs croustillants de Stamboul. Ils comparent les gourbis entourés de branchages de l'aride Attique à leurs maisons à deux étages de la Propontide, noyées dans les vignobles, les mûriers et les pamplemousses. Ils critiquent le caractère taciturne de leurs compatriotes, leurs mœurs rudes, leur manque d'affabilité, leur méfiance envers eux-mêmes comme envers l'étranger.

De leur côté, les vieux Athéniens s'irritent de l'activité des nouveaux venus, de leurs récriminations incessantes et de leur ingérence toujours plus grande dans les affaires de la maison commune. Par un sentiment bien humain, ils trouvent pesant à la longue le lourd fardeau de dépenses

qu'entraîne l'entretien de tant de fugitifs. Leur humeur morose, conséquence des infortunes de leurs aïeux et de l'isolement où ils demeurèrent, s'accorde mal avec le caractère affable des émigrés et leur insouciance de gens heureux. Mais ce contraste est bien naturel quand on songe à la paix où vécurent ceux-ci et aux tribulations de l'Attique et du Péloponèse exposés sans arrêt aux ravages des Vénitiens, des bachi-bouzouks et des insurgés. Soumis au joug du Kislar-Agha, c'est à ce nègre mutilé que les Athéniens d'autrefois devaient porter leurs redevances et demander justice. Chateaubriand, frappé par la prospérité de Smyrne, s'étonne en revanche du triste sort des Grecs d'Europe et il cite à ce propos une anecdote caractéristique : « En vue de l'Acropole, le pacha qui commandait son escorte avise un paysan chrétien qui traversait une vigne. L'homme est loin. Il paraît pressé et ne se retourne pas. Alors le Turc pour montrer son adresse au tir, descend de cheval, ajuste le malheureux et l'abat en disant au voyageur français indigné : une autre fois, il fera attention. »

Mais aussi, quand on est passé par de telles vicissitudes, on a l'âme plus forte et le caractère mieux trempé et les victimes de ce régime reprochent aux nouveaux venus de préférer les travaux de l'esprit à ceux des armes et d'être restés à l'ombre tiède de leurs konaks de Cordelio ou de Nichantache, pendant qu'eux-mêmes faisaient les frais des insurrections et se battaient sans relâche pour la cause commune en Morée, en Thessalie, en Macédoine et plus tard à Eskichehir, au Sakaria et à Toumlou-Pounar.

Griefs mutuels qui s'effacent peu à peu grâce à ce baume apaisant que l'on trouve dans la tâche commune, grâce aussi à cette prospérité matérielle que le flot anatolien comme un Nil bienfaisant apporte peu à peu au sol hellénique. Jadis ces mêmes alluvions transformèrent la Grèce en y déposant les premiers germes des arts, des sciences, de la littérature et de la philosophie; aujourd'hui ils donnent une poussée nouvelle à l'industrie, au commerce et à l'agriculture. Par eux le pays se transforme comme une colonie du Far West et sa situation économique présente un contraste heureux et bien oriental avec sa situation politique. Les émigrés promè-

nent la charrue en Macédoine et en Thrace dans les anciens terrains de chasse des comitadjis. Ils récolteront bientôt assez de blé pour que le pays n'ait plus recours aux importations coûteuses de farine américaine; ils bâtissent des usines et des magasins; créent des comptoirs, des entrepôts, des maisons de commerce, des lignes de navigation; accaparent le trafic de la Méditerranée orientale au détriment de Constantinople et de Smyrne déchues de leur splendeur, depuis qu'Angora en a éliminé tous les éléments de richesse avec une insouciance touranienne et l'ingénuité du bonhomme qui possédait jadis la poule aux œufs d'or.

***

A l'extérieur, la Grèce souffre surtout de son isolement. Elle le doit au manque de stabilité de ses régimes qui adoptent l'un après l'autre vis-à-vis de l'étranger une attitude contraire à celle du précédent. Elle le doit aussi à une raison d'ordre psychologique que certains jugeront avec scepticisme et que d'autres mettront au rang de ces impondérables dont la tare invisible pèse d'une manière décisive dans la balance des destinées. On sait tout le mal qu'a causé à la Grèce cette turcophilie qui prit naissance à Stamboul au pied des platanes ombreux parmi les bancs de pierre, les moucharabiehs vétustes et les mosquées candides. C'est là que filtre la source où les écrivains, fascinés par les manières simples et affables des vieux Turcs, voient errer l'ombre tremblotante de leur idéal; c'est sur ces bords qu'ils aiment à cueillir les fleurs précieuses et rares qui s'étiolent peu à peu sous les cieux blafards des usines d'occident : le désintéressement, l'esprit chevaleresque, la délicatesse de cœur, de sentiments et d'idées.

Mais l'âme d'un peuple n'est pas toujours pareille à celle des individus qui le composent. Les lois de l'arithmétique ne se confondent pas nécessairement avec celles de la psychologie. L'enthousiasme sincère et communicatif de maints littérateurs pour les vertus anatoliennes a une contre-partie sévère : les événements des Dardanelles et de Cilicie, les déboires de Lausanne, les doléances des porteurs de fonds

ottomans, l'affaire du *Lotus* et ces remous et lames de fond qui déferlent aujourd'hui à l'autre extrémité de l'Asie à la suite de l'explosion de joie mystique provoquée dans tout ce vieux monde par les victoires de Moustapha Kemal.

Malgré tout, le sentimentalisme est le maître du cœur des nations comme du cœur des hommes, et l'indulgence dont bénéficie l'État d'Angora est la conséquence de la sympathie qu'inspirent ses habitants. Par contre, la sévérité avec laquelle certains jugent le peuple athénien et l'abandon injuste où on l'a laissé, tirent en partie leur origine des préjugés réciproques que nourrissent encore l'une contre l'autre les races grecque et latine; de ce manque de compréhension mutuelle que discernait il y a cinq siècles Bertrandon de la Brocquière, écuyer tranchant du duc de Bourgogne; et qui se manifesta d'une manière significative après l'armistice.

Comme on le sait, le Français est « locophile ». A l'inverse de l'Anglo-Saxon, partout où il va, il cherche à plaire. Il aime à être aimé. Il s'irrite quand on ne l'aime pas. Ce sentiment qui lui est si particulier se discerne chez les nombreuses missions de contrôle, de délimitation, d'armement... ou de désarmement, installées dans les diverses capitales de l'Europe centrale et des Balkans en 1919. Elles se montrent résolument roumanophiles à Bucarest, serbophiles à Belgrade, et même austrophiles à Vienne et hungarophiles à Budapest. Chez les amis comme chez les alliés c'est le même charme qui s'exerce et se reflète dans les rapports et les comptes rendus. Une seule ville fait exception à la règle commune. Une seule n'exerce aucune emprise sur l'esprit de nos compatriotes. Et c'est précisément celle dont l'attirance aurait dû être la plus forte en raison du monde de souvenirs et de la communauté intellectuelle qui la rattachaient à eux. Et c'est Athènes. La capitale hellénique leur apparaît, comme aux réfugiés, hautaine, froide, guindée, manquant de cette expansion que recherche la jovialité franque; et cette impression n'est point sans influence sur les événements douloureux qui se déroulent dans la suite. Elle encourage la campagne en faveur d'Angora qui s'exerce au moment des affaires de Smyrne, et comme au temps de Constantin Dragasès elle contribue à laisser l'Europe indifférente à la destruction de ses avant-postes.

Quand on est encore une petite nation, on est tenu vis-à-vis des grandes à certaines obligations. C'est là un fait aussi injuste que celui de l'inégalité sociale, mais dont l'oubli est susceptible de graves conséquences. On a vu au cours de la guerre l'efficacité redoutable de cette arme moderne qu'on appelle la propagande. La Grèce jusqu'ici n'a guère attaché d'importance à cet instrument de combat et à ses modes d'emploi parmi lesquels la cordialité envers l'étranger n'est pas le moins efficace. Certes, on comprend ses rancœurs et il y aura plus tard tout un chapitre d'histoire impartiale à écrire sur les événements douloureux de 1916. La neutralité tant reprochée à l'État hellénique était beaucoup plus dictée par la crainte du slavisme que par la germanophilie du roi. Et c'était mal connaître l'histoire et les aspirations de tout un peuple de penser qu'il aiderait la Russie à anéantir son propre rêve et à s'emparer de Byzance. Plus tard, la satisfaction bruyante que causa à certains sa défaite constitue un grief sérieux et peut en partie justifier son attitude réservée. Mais de son côté aussi, il accumule les erreurs. Il imite l'imprudence du grand duc Notaras qui en 1453 préférait le turban osmanli à la tiare romaine. Il ignore l'Occident et présume trop de ses forces. Il méprise les avis de ses Démosthène et, dans un accès d'idéalisme d'ailleurs respectable, il replace le roi Constantin sur le trône, malgré le veto formel des alliés : cascade de fautes politiques qui, de chute en chute, va se perdre dans le grand torrent de la catastrophe de 1922. Aujourd'hui encore, sera-t-il permis de le dire, cette partie de la Société athénienne qui croit de bon ton d'afficher sa francophobie semble mal inspirée et les journaux royalistes qui applaudissent aux révoltes du Riff et des Druses ignorent aux dépens de leur pays les règles du jeu international.

Mais, sur le terrain de la diplomatie, le Grec n'a pas la maîtrise dont il fait preuve sur celui des affaires. Son infériorité est aussi manifeste dans ce domaine que dans celui des questions administratives. Là aussi, il tâtonne et s'embrouille. Bien souvent il traite les problèmes de politique générale avec des subterfuges de courtier ou des sophismes de rhéteurs. Et malheureusement, la discussion ne reste pas confinée entre les plénipotentiaires. Derrière eux, il y a toute une presse

jeune, ardente, agressive qui surexcite l'opinion et envenime les débats. Il y a l'opposition qui guette le gouvernement au détour de chaque article, qui mêle le patriotisme et la souveraineté nationale aux moindres questions commerciales, et représente tous les accommodements comme des désastres, toutes les marques de bon vouloir comme des trahisons, quitte à changer d'avis si le vent tourne et si elle-même revient au pouvoir.

Tel fut le spectacle offert pendant les dix-huit mois que durèrent les négociations de l'accord gréco-serbe. Les conservateurs qui critiquaient le traité le ratifient une fois au ministère avec M. Eftaxias; et les républicains qui voulaient le signer le combattent une fois hors du cabinet. En fin de compte, après avoir énervé le pays en piétinant sur place, on renonce à franchir l'obstacle, on rompt les pourpalers, on revient au point de départ; mais on a gâché deux ans et l'on se retrouve en 1927 vis-à-vis de l'étranger dans une situation plus défavorable qu'en 1925. Faire quelques sacrifices d'amour-propre en échange d'avantages positifs, c'est là une formule pratique que l'on n'applique guère dans le Balkan. Sans doute, le traité gréco-serbe était onéreux. Il présentait des lacunes et il faisait la part belle à Belgrade. Il ne sauvegardait que pour trois ans les frontières macédoniennes et accordait durant cinquante années de sérieux privilèges à la Yougo-Slavie. Mais il offrait des possibilités de renouvellement, il liquidait une sournoise campagne de presse entre les journaux des deux peuples. Il apaisait l'opinion et tirait la Grèce de l'isolement où elle se trouve entre des ennemis plus ou moins déclarés et des amis plus ou moins sûrs; profits certains dont les renoncements exigés en retour eussent paru légers à un esprit objectif comme celui du bon roi Henri.

L'art des Richelieu et des Bismarck n'est d'ordinaire pas l'apanage des nations fraîchement émancipées. Il est comme le fruit d'un long entraînement à la guerre et aux armes, et les grands conquérants comme les Turcs, furent avant tout, on le voit encore, de remarquables politiques. A défaut d'atavisme qui lui enseigne la diplomatie, la Grèce possède toutefois un guide sûr qui lui indique le bon chemin. Elle n'a qu'à broder sur le canevas commode de son idéal pour s'y recon-

naître au milieu de l'écheveau embrouillé de ses révolutions. Mais cet ouvrage commencé il y a un siècle à Missolonghi ne peut s'achever, si on manque de persévérance, si on change chaque mois de métier et si, comme Pénélope, on défait les mailles de la tapisserie quand, après le traité de Sèvres, la laine dessine déjà les contours d'Aya Sophia et qu'en arrière de la Propontide l'azur de la Corne d'or apparaît.

***

Les anciens Romains, experts en voluptés, aimaient, dit-on, à réchauffer peu à peu l'eau de leurs piscines et à goûter par une gradation savante la caresse de l'eau tiède. On éprouve un peu ce plaisir quand on quitte les rives de l'Égée, après un long séjour et qu'on se retrempe insensiblement dans le bain occidental, en suivant la route des capitales européennes. Certes, on n'abandonne pas sans regret, pour un ciel maussade, le paradis de la lumière et les reliques de marbre enchâssées dans leur écrin d'azur. Mais notre sybaritisme moderne apprécie en revanche bien des changements. Il dit un adieu désinvolte à l'Orient et à ses foules dépenaillées, à ses auberges mal tenues et à ses gares malodorantes, à tout ce qui rappelle le comitadji et le bachi-bouzouck. Il voit renaître avec plaisir l'ordre, la propreté et le raffinement dans le wagon même, à mesure qu'un personnel bien dressé remplace, aux frontières, des garçons pleins de zèle mais inexperts. Il apprécie la qualité des mets et la fraîcheur des serviettes. Bref, il goûte prosaïquement les mille riens dont il était depuis longtemps sevré. Mais notre esprit lui-même n'est pas moins satisfait. Il sent s'évanouir cette atmosphère de méfiance dans laquelle il se trouvait mal à l'aise. Il apprécie des incidents infimes qui sont pour lui des indices précieux du changement intervenu. Ce contrôleur qui dans l'ex-Autriche rend les billets avec un geste à la Louis XIV; ce couple qui prend place à table en saluant ses vis-à-vis; ces marques de politesse qui n'ont rien d'affecté; ces prévenances entre inconnus qui sont encore la marque des vieilles nations, apparaissent pleines de charmes quand on évoque les brutalités de certaines mœurs, les prises d'assaut des moyens de trans-

port les jours de fête, les manques d'égard et la civilisation en « ersatz ».

Sans doute, le soleil vieilli n'illumine plus la campagne de ses joyeux reflets, mais l'horizon est aussi plus familier. Au lieu des saules clairsemés qui s'étiolent au long des vallées, de la monotone grisaille des rocs et des torrents desséchés, c'est peu à peu le paysage de nos contrées qui s'encadre aux portières du wagon.

Mais le Français qui voyage ne se borne pas à ces seules constatations. Il lui plaît de voir peu à peu le sol revenir à la vie et lui rappeler le pays natal, mais, par une gradation inverse, il s'aperçoit que l'usage de sa langue et l'empreinte de sa race s'effacent à leur tour à mesure que les traits de l'Orient s'estompent et que l'on pénètre dans le cœur de l'Europe. A Stamboul, malgré la décadence de nos écoles, on crie les journaux français dans les rues; à Salonique et Athènes on les trouve dans tous les kiosques; à Belgrade on les découvre déjà avec difficulté, et une fois à Budapest on les cherche en vain au milieu de l'étalage impressionnant des feuilles germaniques. Là s'arrête cette hégémonie que nous valurent après les croisades quatre siècles de Protectorat sur toute l'étendue des terres ottomanes, — ce rayonnement intellectuel qui nous donne l'impression d'être moins perdus et moins seuls à trois mille kilomètres de Paris qu'à une lieue de nos frontières, — cette commode faculté qui nous permet de converser avec le premier passant venu dans les rues de Pera, de Galata et même d'Athènes.

Ces réflexions changent presque en remords les critiques que l'on vient d'adresser au pays des Hellènes. Sans doute, on trouve là une mentalité différente de la nôtre, des mœurs politiques qui nous font sourire et des tares qui sont une proie facile pour nos sarcasmes. Mais à travers le prisme enchanté de l'absence, les défauts des peuples s'estompent encore plus vite que ceux des hommes et on ne perçoit plus que leurs qualités. On se souvient que nous avons bien des amis là-bas chez le peuple athénien. Si un parti nous fait grise mine, les démocrates nous demeurent fidèles et, derrière eux, la masse de ces réfugiés qui représentent la grande force de demain, ces malheureux émigrants qui ont perdu leur situa-

tion, leurs biens, leurs parents dans Smyrne en feu ou dans Constantinople en détresse, et qui, malgré leur désastre, conservent à leur ancienne protectrice le même attachement qu'autrefois. La ville reste accueillante à nos idées, à nos livres, à nos missions. Elle applaudit nos conférenciers, nos aviateurs, nos tournées théâtrales. Elle envoie au Lycée Leonin et dans nos écoles l'élite de ses jeunes gens, et laisse les professeurs laïques ou religieux chassés de Turquie s'établir chez elle et répandre leur enseignement. Enfin elle accorde à nos commerçants des faveurs qui contrastent avec la situation qui leur est faite dans l'ancien empire d'Osman. Il y aurait là un curieux rapprochement à faire entre les milliards que ce dernier pays nous coûte et les sommes considérables que la Grèce nous rapporte; entre les commandes passées depuis cinq ans par les deux nations à nos usines et nos maisons de commerce. D'une part, l'État d'Angora n'a pas encore versé un medjidié d'acompte aux infortunés porteurs de fonds ottomans; il détient le capital et les intérêts de trois milliards de francs or engloutis dans ses services et ses sociétés; et il se tourne vers Berlin pour organiser son industrie naissante, construire ses voies ferrées, et acheter son matériel. De l'autre, l'État hellénique n'a pas fait perdre une drachme à ses créanciers; il effectue en or le paiement des coupons de ses emprunts; il accepte le contrôle d'une commission financière internationale; il s'adresse aux maisons françaises pour reconstituer son armement perdu en Asie Mineure; il confie à nos chantiers la construction de ses sous-marins et la réfection de ses cuirassés; il achète nos avions, nos automobiles, nos soieries, nos objets de luxe; bref, passe des commandes qui s'élèvent à des centaines de millions. Et ceux qui, à son détriment, jouèrent jadis la carte turque, récupèrent en partie sur son sol les pertes que les mirages anatoliens leur ont causées. Ils reportent vers la Grèce l'intérêt qu'ils prenaient aux affaires de l'Asie Mineure.

Cette leçon ne peut être oubliée et la formule du Protectorat chère à M. Constans, doit à nouveau inspirer nos actes. Les coups massifs portés à notre influence orientale en ces dernières années, l'abandon à Lausanne de nos droits séculaires et de nos privilèges historiques, le recul progressif de

notre langue et de nos idées devant la puissante marée anglo-saxonne et germanique, nos besoins économiques et commerciaux, tout nous incite à réparer et entretenir ces bastions de nos idées, dont Athènes forme un des réduits.

La ville d'Aristophane, la cité couronnée de violettes est la capitale d'un peuple dont la vitalité s'atteste par ses désordres mêmes. En attendant que les réfugiés l'aient mis en valeur, le pays est, en bien des endroits, aride et désolé. Son industrie est encore embryonnaire et son agriculture arriérée. Pourtant il se couvre de constructions et son activité économique est débordante. Il est pauvre et ses habitants sont riches. Négociant hors de pair, le Grec n'a en apparence aucune des qualités du commerçant. Isolément, il ne retient guère l'amitié et comme nation, il commande la sympathie. Son âme individuelle est le contraire de son âme collective. Avide, dur, égoïste, n'ayant qu'un dieu, l'or, et qu'une passion, la richesse, oubliant parfois son pays pour un coup de bourse, il sacrifie soudain les millions qu'il a recueillis pour aider à la défense de sa patrie et soulager les infortunes de ses concitoyens. Il est le plus désintéressé des altruistes, le plus charitable des philanthropes. Qu'il soit ou non le descendant authentique de ceux qui jadis bâtirent les premiers temples de la pensée humaine, peu importe, il le croit. Et cela suffit à provoquer en lui cette étincelle du nationalisme qui électrise les cerveaux et enflamme les cœurs modernes.

Sa capitale, Athènes, sentinelle avancée de la race blanche, monte la garde aux portes de l'Asie en rumeur, comme au temps de Marathon, de Platée et de Salamine. Elle voit les navires qui jadis se pressaient dans la Corne d'or, obstruer maintenant son vieux port. Elle groupe autour d'elle sept millions d'espoirs qui naguère se tournaient vers le Phanar; et, plus haut que le phare de Ptolémée Philadelphe, elle porte le flambeau de l'Hellénisme, flambeau mystique qui indique à tout un peuple la route à suivre aux heures troubles, comme jadis, à la pointe de l'Attique, les feux du Sunium montraient le chemin aux galères durant les tempêtes de l'Égée.

ROGER LABONNE

# M. ROUJU, NOUVEAU JEUNE

## I

Lassé de refaire toujours les mêmes promenades sur les mêmes routes qu'ombrage sans fin le rideau bruissant des peupliers, fatigué encore plus de contempler l'arrangement sans grâce de sa triste chambre, par cette après-midi jeune et dorée d'avril, à petits coups contenus, M. Rouju baillait à sa fenêtre. Bien pris dans sa taille moyenne, d'une physionomie fine et régulière qu'amenuisait encore une barbe courte, blanche et pointue, il portait sans fatigue apparente ses soixante-huit ans. C'était, en bref, le type même de ces hommes qui, d'un physique en soi indifférent, s'estiment, s'ils sont fats, aptes à toutes les conquêtes et, s'ils sont timides, se croient laids. M. Rouju était timide et s'ennuyait. C'était son habitude quotidienne, sa façon même de vivre. Pourtant, ayant gardé, de ses atavismes paysans, l'horreur de la songerie inutile et débilitante, loin de cultiver sa neurasthénie, il s'était toujours appliqué à limiter, à discipliner cet ennui qui, émoussant toutes ses sensations, les rendait semblables les unes aux autres et pareillement sans attraits. Il n'avait jamais connu le bouleversement des orages romantiques, mais cet état spleenétique discret et continu était semblable à ces fines pluies d'automne qui tombent inlassablement de l'aube au soir, noyant tout de leur grisaille.

Tenant ouvert sur ses genoux un roman, aux péripéties duquel il parvenait mal à intéresser son égoïsme de vieillard

solitaire, M. Rouju, comme disent les bonnes gens, regardait le temps. Il faisait beau mais froid encore. Une brume légère s'élevait au-dessus de la Charente qui, encadrée de roseaux tremblants, coulait au fond lointain de la vallée. La rivière animait un paysage tout ondulé de médiocres collines, au creux desquelles on apercevait le toit rouge d'une métairie et que couronnaient les stratifications régulières des petits bois, pays qui, au premier aspect, paraissait divers, mais qui, à le mieux connaître, se révélait monotone tant il répétait à l'infini le même tableautin ingénieusement composé. Seules, de loin en loin, des landes où s'échevelaient des pins, tentaient de donner à ce coin du verger français, cultivé trop soigneusement, quelque inutilité et quelque noblesse. L'homme y était à l'image de la terre. La religion n'y étant plus que formule et la politique qu'intérêts, tout ce qui élève mais aussi tout ce qui divise profondément l'humanité avait disparu, sans que nul y eût seulement pris garde. L'âpreté paysanne elle-même s'y tempérait de bonhomie et d'indifférence. Les gens étaient courtois, honnêtes, bien équilibrés, lisant peu et ne rêvant point.

Tel, à la lecture près, avait été M. Rouju. Fils du pharmacien de Mouthiers, la bourgade où il était venu finir ses jours, son respect de l'emploi du temps, son intelligence précise sans curiosité inutile et sa mémoire lui avaient valu au lycée d'Angoulême tous les succès. Encouragé par ses professeurs, il avait passé sa licence, puis son agrégation de grammaire. Il chérissait les lettres, non point avec passion, mais d'une affection mesurée faite d'habitudes, aussi du sentiment qu'il avait de leur devoir ses seuls plaisirs sans remords et sa seule supériorité évidente.

Les grands événements de sa vie avaient été, avec ses examens, sa nomination à Paris, la mort de son père puis de sa mère, et avant tout cela le départ pour l'Amérique d'un frère cadet un peu fou que tous les collèges du département s'étaient successivement renvoyé et dont, depuis, nul n'avait plus entendu parler. Retraité, M. Rouju était revenu au pays natal vivre de ses médiocres rentes, oublier Paris et les gamins insuffisamment respectueux. Depuis, il s'ennuyait. Autrefois il ne connaissait de l'automne que la splendeur. A la

rentrée, il lui était pénible de quitter les bois roux, où dans les bas-fonds mouillés l'on fait en marchant crisser les feuilles mortes, tandis que viennent, des collines, les souffles vineux et sucrés, le bruit joyeux de la vendange. Installé pour toujours au village, il aimait moins cette saison brumeuse qui fauche les fleurs, dépouille les bois, laisse la terre nue sans défense contre le rude hiver. D'un jour de Noël où, entre deux trains il était venu embrasser son père déjà touché par la mort, il avait gardé le souvenir d'un beau froid sec, givrant la campagne, les routes sonores où il faisait bon avancer à larges enjambées dans l'air âpre, tonifiant et dur. Il n'avait pas prévu l'averse, filet humide et froid, dont les mailles vous emprisonnent en un logis hargneux, les chemins impraticables, les nuages bas s'accrochant aux coteaux, toute cette tristesse suintante et sans grandeur.

Ennemi du rêve et peu habitué à vivre sur lui-même, pour se distraire, il avait compté sur autrui. Confiant en ces romans naïfs qui ne déplaisaient point au grand enfant ignorant qu'il était resté, il avait cru trouver dans ce chef-lieu de canton quelques personnes agréables à fréquenter; hélas! il était revenu bien vite de cette illusion. Bref, sans parents, sans amis, M. Rouju se sentait, à chaque instant, désespérément seul, remâchant tout le long du jour les mille petits calculs du rentier qui équilibre péniblement son budget et qui, réduit à économiser puisqu'il ne peut augmenter ses ressources, tourne doucement à l'avarice, rétrécissant sa vie...

S'entendant appeler de la rue, M. Rouju baissa la tête et reconnut le père Pommard, ivrogne et facteur, son nez enflammé, sa grosse moustache de fumeur, rouleau de ouate blanche aux bords jaunis de teinture d'iode.

— Une lettre de vot'notaire, et recommandée. Me faut une signature.

Une lettre recommandée et d'un notaire, qu'est-ce que cela pouvait bien signifier? M. Rouju descendit sans hâte et, peureusement, reçut des mains tremblantes du père Pommard un pli portant l'en-tête de Me Daniel, notaire à Paris, 38, boulevard Saint-Germain, et l'adresse de M. Stanislas Rouju, professeur honoraire de l'Université, chevalier de la Légion d'honneur.

Énervé par l'attente, il regardait le facteur buvant à petits coups le verre de vin qu'il était de tradition de lui offrir; enfin, quand celui-ci fut parti, il décacheta la lettre d'une main hésitante. Il la lut jusqu'au bout sans d'abord y voir autre chose que des mots sans suite. L'ayant reprise, il en perçut le sens littéral, mais il lui fallut une troisième lecture pour qu'il commençât vraiment à comprendre. Alors, il dut s'asseoir, le souffle court et les jambes fauchées par l'émotion.

Simplement, Me Daniel écrivait qu'un de ses correspondants de Londres lui avait annoncé le décès survenu en cette ville de M. Rouju (Jean-Henry), fils puîné de M. Rouju (Stanislas-Henry), pharmacien, à Mouthiers (Charente).

M. Rouju (Jean-Henry) par un testament très régulier léguait toute sa fortune, soit huit cent mille dollars, à son frère aîné M. Rouju (Stanislas-Louis), professeur honoraire de l'Université. Au cas où M. Rouju (Stanislas-Louis) serait mort ou refuserait ce legs, celui-ci devait revenir à l'hôpital de Wellington (U. S. A.).

Huit cent mille dollars, combien cela pouvait-il faire au cours du change? Retrouvant sa manie de compter toujours, M. Rouju, affolé, se perdait dans des calculs dénués de sens et de portée, trouvant tantôt 20, tantôt 25 et même jusqu'à 30 millions. De ne pouvoir être exactement chiffrée, cette fortune lui paraissait sans limite; il était riche, très riche, infiniment riche, il ne connaîtrait plus que pour s'en souvenir avec mépris et un sournois plaisir, cette perpétuelle angoisse de la vie chère, idée fixe des petits rentiers. La viande maintenant pouvait augmenter, aussi les vêtements, ce luxe obligatoire du bourgeois, qui entend rester dans sa caste et ne pas déchoir. Il était au-dessus de ces contingences, et voici que des images de vie large et vaguement sensuelle mêlées à des coins du Paris luxueux, à des paysages chimériques et ensoleillés, se levaient en lui timidement encore et imprécises, comme si, cachées depuis toujours aux replis les plus secrets de sa conscience, elles osaient, à la suite de ce coup de fortune, réclamer leurs droits à l'existence. Mais il rougit comme s'il venait de commettre une inconvenance. Eh quoi! il n'avait pas encore eu une pensée pour ce frère qui venait ainsi de l'enrichir. Il l'avait peu connu et le craignait trop pour l'aimer

beaucoup, mais enfin il sentait que, par cet acte, ce frère venait de rentrer dans la famille et que quelque affection lui en était due ainsi qu'une gratitude émue, un peu semblable à celle que les traditions universitaires dédient à date fixe aux bienfaiteurs des lettres et soudain rêveur, parce qu'en même temps il retrouvait sa jeunesse, il revoyait, lui imposant ses jeux, un adolescent turbulent, méprisant l'étude et un peu ceux qui s'y livraient.

Quand cet oiseau de proie, né dans une basse-cour, avait, environ sa dix-huitième année, signifié aux siens en termes et d'un ton qui n'admettaient pas de discussion, sa volonté de s'évader de cette France où d'avance tout est réglé et d'émigrer en Amérique, sa mère avait beaucoup pleuré mais son père comme son frère avaient éprouvé, avec un peu de peine qu'ils montrèrent, une impression de soulagement qu'ils n'avouèrent point. Depuis nul n'avait plus entendu parler du fugitif et voilà qu'après une existence sans doute heureuse, à coup sûr matériellement prospère, ce mauvais sujet dont on pouvait tout attendre sauf le bien, transformait l'existence de son frère d'un coup de baguette magique.

Peu à peu, cependant, toutes ces idées nouvelles s'ordonnèrent dans le cerveau du vieux professeur; il commençait à s'habituer à leur présence. Provisoirement repoussées, les images de vie large et de voyage se contentaient de substituer, en l'arrière-plan de la conscience, leurs arabesques colorés à la grisaille sur quoi M. Rouju avait jusqu'alors brodé les motifs, toujours répétés et semblables, de son ennui. En même temps naissait en lui une assurance toute nouvelle, qu'il prenait pour l'esprit de décision et qui n'était au fond que la certitude enfantine de réparer toutes les sottises possibles avec le seul argent. Brusquement l'image de Paris, non point celui des pédants mais l'autre, celui qu'il avait vu flamboyer certains soirs à Montmartre, bouscula toutes les autres et, au premier plan, s'imposa. Ne s'étant jamais leurré sur la puissance de sa volonté, il comprit qu'il fallait profiter de ce moment d'exaltation pour créer l'irréparable, échapper à l'enlisement des habitudes qui demain ici recommenceraient leur œuvre. Tirant sa montre d'un geste dont la netteté négligente le surprit, il constata que, dans moins d'une

heure, le train correspondant à Angoulême avec le rapide de Paris serait en gare.

Cinquante minutes, c'était plus qu'il ne lui fallait pour s'habiller, prendre les papiers nécessaires à ce que le notaire appelait l'envoi en possession, ainsi qu'un billet de cinq cents francs qu'il gardait toujours en prévision d'un accident. Point de malle : le coffre au cuir pelé qui l'avait fidèlement servi toute son existence, maintenant, excitait son mépris. Il achèterait un trousseau complet dans ces magasins de haut luxe, dont jamais il n'avait osé franchir le seuil. Cette idée lui donna une joie immédiate d'enfant à qui l'on promet un beau cadeau. Il eût voulu le tenir déjà et, joyeux, bouscula ses armoires.

Puis cette fièvre tomba un peu. Une dernière fois, il se pencha à sa fenêtre, regarda les bois, les coteaux, toute cette campagne utilitaire que spiritualisait pourtant la tristesse du soir et, ne la sentant plus hostile, puisqu'il s'évadait, à la contempler ainsi une dernière fois il connut quelque mélancolie. Pour quelques années mornes, combien de vacances s'étaient passées sous ce même ciel changeant à goûter, pêle-mêle, l'affection de ses parents, les lectures grisantes, et, dans la chaleur d'août, la douceur des repos permis!

Il fallait s'arracher à ces souvenirs. M. Rouju voulut ne penser qu'à l'avenir, il se regarda dans la glace avec une coquetterie que depuis longtemps il ne connaissait plus et, ayant, par une de ces manies de célibataire qui résistent victorieusement à tous les chocs, visité deux fois sa maison de haut en bas pour s'assurer que tout était bien clos, il se dirigea vers la gare, rapidement et comme s'il eût craint, ce train manqué, de ne plus pouvoir partir.

## II

Avec des détentes régulières et puissantes que les ressorts adoucissaient en un souple et discret balancement, le train filait à pleine vitesse le long d'un demi-disque de verdure rase encore, au centre duquel un clocher lentement tournait. On venait de dépasser les Aubrais; la Beauce déroulait sous les roues sonores son tapis uniforme, rapiécé de chaume,

infini et plat. Le disque rouge d'un soleil encore sans vigueur semblait au ras de l'horizon accompagner le wagon dans sa course, cependant que, tout en haut d'un ciel immense, persistaient encore les ombres affaiblies de la nuit.

M. Rouju avait mal et hâtivement dîné au buffet d'Angoulême et, dans le train, encore plus mal dormi. Un lancinement sourd à l'épaule, la bouche amère rappelaient à l'ancien professeur qu'il n'était plus jeune. Autrefois, fût-ce sur le bois inconfortable des troisièmes d'alors, il reposait mieux et, quand venait le matin, il aimait à se pencher à la portière, à humer le vent glacé de rosée, sa jeune vigueur communiant avec l'énergie sans défaillances du train.

Hélas! ses misères physiques lui rappelaient sa vieillesse dans le temps même où une subite fortune lui ouvrait sur la vie des perspectives que, plus jeune, son âme timorée et disciplinée de petit fonctionnaire ne lui avait jamais permis d'envisager et qu'à l'abri de sa richesse, il osait maintenant regarder en face. Projeté violemment hors de ses habitudes, pessimiste parce que sa nuit avait été mauvaise, il se jugeait comme il l'eût fait d'un autre, et sans bienveillance. Et ainsi, au lieu d'être heureux de sa nouvelle richesse, il regrettait le capital d'ardeur, d'enthousiasme, de confiance en soi que l'on a à vingt ans et que l'on ne retrouve plus. Ce capital, maintenant il s'en rendait compte, il ne l'avait même pas gaspillé, ce qui ne va pas sans quelque plaisir. Il l'avait laissé fuir, n'osant s'en servir jamais, suivant docilement, sans s'égarer dans les chemins de traverse et leur imprévu, la route qu'on lui avait tracée dès le lycée, attentif seulement à jouer le jeu, à accumuler les diplômes et à établir sans dettes son maigre budget. Ce désir de vie plus large, plus variée, plus riche de plaisirs que la jeune vigueur de son sang mettait en lui, il s'était appliqué à le détruire lentement en une lutte oblique, qui n'avait même pas connu les ivresses équivoques, la sensualité invertie de l'ascétisme. Il avait composé avec ses passions, employant pour les vaincre un ensemble de petits procédés, grâce auxquels, sans énergie véritable, il était parvenu pourtant à commander un peu aux autres et beaucoup à lui-même et, boudhiste inconscient, à diminuer, diminuer, diminuer sa vie, supprimant le goût de la

volupté et même insensiblement le simple appétit du plaisir.

Depuis longtemps déjà les maisonnettes que précédait un jardinet ridicule, s'égrenaient le long de la voie. A l'arrière-plan, la campagne, maintenant découpée en cultures maraîchères avec quelques touffes d'arbres ombrageant des guinguettes, ondulait faiblement. C'était la grande banlieue qui ne connaît ni le silence ouaté de la campagne, ni la vie ardente des cités et que souillent les fumées des fabriques. Après huit ans d'une absence qu'il avait crue définitive, M. Rouju retrouvait avec une sensation de joie, à laquelle il ne s'était pas attendu, ce paysage sans charme mais qui fait pressentir Paris.

Un grondement très court, un coup de sifflet griffant l'air! Le train en passant faisait vibrer la marquise d'une station. « Athis-Mons ». Tiens, c'était précisément là que le célèbre professeur Voronsky avait sa clinique où il prétendait rajeunir les boucs, les béliers et même, insinuaient certains journaux, les pauvres humains. Cette idée fit un instant sourire M. Rouju, puis il soupira et reprit le cours de la rêverie d'où le ralentissement du train, courant au fond d'une tranchée sombre que prolongeait le mur continu des maisons tachées d'une lèpre noire, le fit enfin sortir. On arrivait! Bientôt ce fut Austerlitz, puis le long tunnel où un instant la gare du boulevard Saint-Michel clignota dans la nuit. Il fallut se préparer à la descente, agir. M. Rouju cessa de penser à ses douleurs et de les sentir. Repris par le présent, il cessa de rêver au passé et fut tout à la joie immédiate de revenir en vainqueur dans cette ville, où il se glissait autrefois, comme un petit employé s'insinue dans son triste bureau. Plus d'élèves, plus de voisins, il était inconnu, donc libre. Quelles belles vacances s'ouvraient devant lui sans embarras d'argent et sans fin. Sans fin! à ce moment il eut un petit frisson, vite réprimé, car une voix qu'il fit taire, murmurait... sans autre fin que la mort.

Quelques heures après, bien rafraîchi par un tub, restauré par un déjeuner copieux, M. Rouju descendait le boulevard Saint-Germain, où le printemps hâtif de Paris accrochait déjà, au fin et noir squelette des branches, la gomme verte des bourgeons. Il se rappelait avec une pointe d'atten-

drissement l'élan d'enthousiasme qu'il venait d'éprouver peu avant en retrouvant dans le matin frais et après quelque six ans d'absence, cette cour du Louvre où les lignes d'un horizon discipliné par l'homme prolongent à perte de vue les ordonnances architecturales du palais, harmonie des verdures discrètes, de la pierre sombre, du ciel d'avril teinté de gris et où traîne toujours l'écharpe languissante d'un nuage.

Aujourd'hui une longue absence avait rendu à sa vision toute sa fraîcheur primitive, sans que pourtant il ressentît cet effarement douloureux que cause au provincial le premier heurt avec la ville indifférente qui vous écrase et qui vous noie. Il goûtait l'agrément du paysage de pierre avec cette sensibilité avertie qui vous fait mieux comprendre une symphonie souvent entendue et, sans se laisser distraire par le grondement des voitures, la bousculade des passants, la vie frénétique de la rue. D'ailleurs, de ce désordre même, que de tableaux à détacher! Sautant de l'autobus qui roulait encore, fraîche et peinte, l'artifice délicat de son visage encadré d'une douce et sauvage fourrure, une jeune femme relevait haut sur ses mollets gris perle une jupe toute cerclée de broderies. Droits sur leur selle, tous casqués, tous pareillement moustachus de noir, des gardes républicains passaient à coups de pédales réguliers, gardant même à bicyclette leur prestance et leur allure solennelle de gendarmes à pied.

Mais voilà qu'en approchant du but, il redevenait l'être indécis et craintif qu'il avait été toujours et déjà, s'il s'obligeait encore à formuler quelque réflexion sur la gaieté de la rue, c'était en pensant à autre chose. Il ralentissait le pas sans s'en apercevoir, mais pourtant il lui fallut bien arriver au numéro 38 qu'indiquait l'en-tête de la lettre, maison en vérité cossue et digne d'un notaire du vieux faubourg. Là, sur le point d'entrer, au moment de prendre contact avec la réalité, le personnage factice que construisait son exaltation s'écroula avec celle-ci; il eût voulu se donner un prétexte pour reculer et, ne trouvant rien, son inquiétude je précisa. « Cette lettre, pensa-t-il, pouvait être l'œuvre d'un farceur, de quelque Lemice-Terrieux. Un de ses anciens élèves, un ennemi inconnu avait pu rencontrer son frère, devenu, qui sait, un matelot sordide ou un débardeur, et forger cette histoire ».

Toute la fatigue de la nuit, qu'avait effacée au matin, le coup de fouet de la douche, lui retomba brusquement aux épaules. Ayant déjà épuisé son élan, il se sentit de nouveau vaincu et vieux, désireux seulement d'éviter une nouvelle bourrade de la vie.

Parce qu'il était surmené et incapable d'arrêter son imagination mieux obéissante d'ordinaire, il se vit rentrant en troisième, ayant dissipé le petit pécule qu'il avait mis de côté en cas de maladie, retrouvant, et cette fois jusqu'à la fin, le petit bourg médisant, la maritorne qui bousculait ses meubles et lui imposait ses goûts, les errances par les routes, le dîner sinistre qu'il prolongeait pourtant pour abréger d'autant sa solitaire veillée. Tout cela, qu'il avait accepté jusqu'alors par la puissance de l'habitude, celle-ci brisée, il ne pourrait plus le supporter. Comme un prisonnier à qui par un raffinement de cruauté on aurait ouvert un instant les portes de sa geôle, il vit jusqu'au dégoût, maintenant qu'elle se reformait autour de lui, l'horreur d'une existence à laquelle il avait échappé un instant.

Dans l'antichambre, un gamin qui écrivait, assis à un petit bureau, prit sa carte et disparut aussitôt derrière une double porte qui battit avec le bruit étouffé d'un tambour d'église. Il revint un instant après, puis, avançant une chaise d'un geste machinal et rapide, où M. Rouju vit du dédain, il pria celui-ci d'attendre quelques minutes, M Daniel étant occupé avec un confrère.

Ces quelques minutes furent pénibles. Dans le cerveau fatigué de M. Rouju, les images contradictoires de la déchéance et du plaisir passaient sans suite et sans consistance; il ne réfléchissait plus et laissait, sans l'ordonner, défiler ce chaos, un soupçon de migraine commençant à lui serrer les tempes. Le bruit étouffé d'un sanglot le fit se retourner et il aperçut, dissimulée dans un coin d'ombre, une jeune fille qui pétrissait nerveusement un petit mouchoir dans une main gantée de noir. Son teint, que faisait ressortir un deuil sévère, était à la fois éclatant et chaud, ses cheveux rappelaient le châtain cendré des infantes de Velasquez. Visiblement inhabituée à la dissimulation comme à la souffrance, elle ne parvenait point à cacher une douleur qui

contractait ses traits fins en une moue attendrissante de petite fille. Bien qu'elle fût affaissée sur sa chaise, on la devinait grande, mince et souple.

Tant de douleur et sans doute aussi tant de charme émurent M. Rouju. Son imagination décidément déréglée créa aussitôt, par un détour ingénieux de son égoïsme, quelque drame qui lui permit de s'estimer, en comparaison, moins malheureux. Ses inquiétudes n'étaient rien auprès d'une telle angoisse, il ne risquait après tout que de reprendre sa vie ancienne au point où il l'avait interrompue la veille au soir, puis il se voyait jeune, apaisant cette souffrance, il.... A ce moment la double porte s'ouvrit. Un personnage important, la rosette rouge à la boutonnière, une serviette sous le bras, en sortit, reconduit avec déférence par un quadragénaire petit, gras et rose, complètement rasé. Ce dernier fit signe d'entrer à M. Rouju et s'effaça. Sans un mot il lui indiqua un fauteuil, s'assit lui-même confortablement dans le sien, puis, toujours en silence, regarda son interlocuteur d'un air interrogatif. Celui-ci devant cette attitude sentit passer le souffle de la catastrophe. Jusque-là il l'avait imaginée, mais il n'y avait jamais cru, maintenant il en était sûr. En un instant tout se mêla en son cerveau, l'héritage, le voyage, cette jeune fille en pleurs et, dominant ce chaos, appel inattendu du libido l'image d'un express rasant en grondant une petite station dont vibrait la marquise avec ces mots en lettres que la course du train allongait « Athis-Mons », le nom du pays où opérait le rajeunisseur Voronsky.

— Monsieur, — parvint enfin à articuler le pauvre homme, — je suis monsieur Rouju.

— Monsieur Rouju?

— Oui, j'ai reçu ou plutôt on m'a envoyé, bref le facteur m'a remis une lettre, que je vois bien maintenant, enfin....

Mais brusquement, et comme au commandement, le visage du notaire s'éclaira d'un sourire aimable que démentait l'éclat dur des yeux.

— Ah! j'y suis, — s'écria-t-il, — excusez-moi, cher monsieur, je suis si occupé, j'ai tant d'affaires à régler. Vous êtes successeur de monsieur Jean Henri Rouju, dont l'héritage s'élève exactement — il feignit de consulter un dossier,

et reprit avec une nuance de respect — s'élève exactement, tous frais déduits, c'est sensiblement plus que je ne pensais, à 840 000 dollars, soit un peu moins de trente millions de francs au cours du jour.

Déjà l'héritier n'écoutait plus. La congestion un moment avait battu ses tempes et seul un prodigieux effort l'avait empêché de s'évanouir. Maintenant il se ressaisissait et, bercé par le ronron de son interlocuteur, dont les paroles ne parvenaient pas jusqu'à lui, il reprenait son rêve, le monde pour lui se transfigurait de nouveau.

Le notaire à qui le trouble de son client n'avait point échappé et qui, d'ailleurs, pratiquait depuis longtemps cette petite comédie, poursuivit longuement son avantage.

Quand, salué, resalué et salué encore, M. Rouju sortit enfin du cabinet de Me Daniel, il était nanti d'une avance de 50 000 francs, que l'officier ministériel l'avait presque forcé d'accepter, mais il avait par contre promis deux prêts hypothécaires, acheté à demi une maison de rapport et cependant il restait confondu, ému jusqu'aux larmes par l'amabilité du notaire.

Dans l'antichambre, la jeune fille attendait toujours, elle ne pleurait plus, mais ses traits contractés avaient une expression de lassitude qui faisait mal. Ce spectacle fut physiquement intolérable pour M. Rouju, car il dérangeait sa conception, pour le moment tout optimiste de l'univers, et comme la bienveillance lui était à ce moment nécessaire, et que, d'autre part, il n'était pas encore attaché à sa nouvelle fortune, son agacement se traduisit par de la bonté. Rentrant résolument dans le cabinet du notaire, il pria celui-ci de bien vouloir lui exposer en deux mots la cause de tant d'infortune et comment on pourrait — qui sait, à la rigueur, peut-être — apaiser la douleur de cette « malheureuse enfant ».

Un sourire égrillard et complice se dessina assez laidement sur les lèvres minces de l'officier ministériel, mais le regard du vieil homme qui se tenait en face de lui était si candide et si droit, que ce fut le notaire qui se troubla. Pour la première fois, Me Daniel balbutia devant un client.

— Cette jeune fille, — déclara-t-il en substance, — s'appe-

lait mademoiselle Jeanne Dumais. Agée de vingt-deux ans, elle habitait pour quelques jours encore avec une gouvernante dans un petit mais coquet appartement, 82, boulevard de Courcelles. Hélas, — ajoutait le notaire d'un ton faussement attendri et en multipliant les gestes bénisseurs, — gouvernante et appartement il lui faudrait bientôt quitter tout cela, la mort d'un père brillant, adoré, homme d'affaires prodigieux et, qui veuf depuis longtemps... enfin vous comprenez — ici les paupières battirent et un bout de langue gourmand passa entre les lèvres minces — vous comprenez,.... les petites femmes. Bref, — conclut sèchement Me Daniel redevenu notaire et méprisant, — bref sans famille et sans argent, mademoiselle Dumais, après avoir été servie, allait à son tour être obligée de servir. Elle est d'ailleurs, ici le ton fut incroyablement supérieur et dédaigneux, « bachelier ès lettres ».

Pendant tout ce discours, l'imagination de M. Rouju allait son train. Désaxé par tant de secousses successives, il retrouvait une sensibilité qu'il s'était appliqué jusqu'alors à réfréner par les mêmes procédés obliques qui avaient réduit peu à peu à néant l'appel impérieux de ses appétits. Craignant d'être bon et se sachant faible, il avait volontairement ignoré la détresse d'autrui et voilà qu'il découvrait la joie d'être généreux avec égoïsme et sans remords, de créer du bonheur sans danger pour soi-même et rien qu'en ouvrant les mains.

Il fut sur le point de remettre au notaire pour mademoiselle Dumais une partie de son avance, mais une défiance qu'il n'aurait pas eue pour lui-même l'en empêcha, aussi une pudeur inexplicable puisqu'il ne sentait aucune sensualité se mêler à sa bienveillance d'homme heureux.

Il brusqua son départ. S'amusant comme un enfant qui participe à une intrigue de grandes personnes, il s'arrêta au plus prochain bureau de poste pour envoyer — restitution anonyme — 5 000 francs, destinés à parer aux premiers besoins de celle que désormais il n'abandonnerait pas.

Quand il quitta le bureau où, déjà millionnaire sur ce point, il s'était exaspéré d'une attente que, petit fonctionnaire, il eût acceptée docilement, midi venait de sonner. Dégorgées par les boutiques et les bureaux, les fourmis humaines se pressaient vers leur hâtif repas. Dans la foule

neutre, les soldats du ministère de la Guerre mettaient des taches claires, la gaieté de leur bousculade bon enfant, de leur rire large et sans souci. Les femmes souriaient à leur vigueur avec des regards en dessous, tandis qu'elles trottinaient à petits pas secs auprès de leurs amants habituels ou de leurs maris.

Cette animation plut à M. Rouju qui voulait voir sur tous ces visages, même les plus tendus ou les plus mornes, comme un reflet de son bonheur. Le sien était si visible qu'une jeune fille qu'un beau garçon entraînait comme une proie docile, lui sourit, leurs deux joies s'accrochant au passage, et M. Rouju, suivant du regard l'élégante ouvrière qui se retournait en riant, évoqua avec une tendresse mi-paternelle, mi-amoureuse déjà, une jeune fille aux cheveux châtain clair qui dans une triste antichambre pleurait doucement à petit bruit.

## III

Tout en se laissant emporter par ce torrent de vie qu'il commençait à aimer par haine du ruisseau stagnant de son village et aussi parce que nulle obligation ne le contraignait à le subir, M. Rouju était arrivé à la hauteur d'un petit restaurant, devant lequel il ralentit inconsciemment le pas et que presque aussitôt il reconnut non sans plaisir. C'était à la frontière de ce qu'on appelait autrefois le quartier latin, une sorte de terrain mixte où les gens d'études, élèves et professeurs, aimaient à coudoyer des hommes d'affaires, des politiciens, des journalistes mêlés à la fièvre de la rive droite.

De temps à autre, au début du mois ou après les économies des vacances en famille, le professeur y venait en parties fines. Repas de demi-luxe pour parler comme les catalogues et dont, parcimonieux et gourmand à la fois, il ordonnait le menu comme un budget. Rarement, de moins en moins souvent avec l'âge, une jeune femme l'accompagnait, qu'il n'amusait guère, brèves idylles sans lendemain, dont il goûtait peureusement les médiocres extases, manquant trop de confiance en soi pour se croire jamais aimé pour lui-même et craignant, s'il se laissait aller sur ce que son père appelait

avec un ricanement de mépris la pente du vice, de devenir ce que M. le proviseur nommait « un noceur ». Les « noceurs » — c'était le mot décidement — finissaient tous sur la paille, prophétisait le pharmacien de qui les métaphores n'étaient point neuves. Vanité des morales bourgeoises. Si M. Rouju (Stanislas), professeur honoraire, officier de l'instruction publique et chevalier de la Légion d'honneur avait aujourd'hui une belle fortune, c'est à un frère noceur et casse-cou qu'il le devait. Ce cadet, dont il se rappelait la voix impérieuse, la dure volonté rebelle à toute discipline, quelle existence de fièvre et d'aventure, fertile en hasards, il avait dû avoir et de quels coups de dents il avait dû sans choix mordre dans la grappe merveilleuse que vous tend la vie et que son frère, avait suçoté grain à grain en l'épluchant avec des précautions infinies.

Le nouveau millionnaire songeait à tout cela en poussant d'un geste large la porte qu'il eût entrebâillée autrefois et, en s'avançant d'un pas rapide au milieu des tables entre lesquelles jadis, il se fût glissé. Le maître d'hôtel servile mais impératif lui indiqua une place qu'il n'osa discuter, car, façonné au respect de toutes les autorités même les plus basses, la fortune lui donnait déjà le goût mais pas encore l'habitude de la rébellion. Devant le plateau des hors-d'œuvre où l'aigreur diversement aromatisée des salades, les légumes croquants sentant bon la terre et le jardin, les viandes épicées, truffées de graisse, alternaient avec la fraîcheur salée des coquillages, bien détendu sur la banquette dont le dossier épousait moelleusement ses reins, il connut dans le tumulte du restaurant un moment de repos qui lui fut exquis, cette attente du plaisir souvent plus agréable aux imaginatifs que le plaisir lui-même.

Fermant les yeux, le nouveau millionnaire huma lentement l'eau d'une palourde qui évoquait la mer et appelait la saveur complémentaire d'un vieux vin blanc.

Il sentit qu'on le poussait un peu brutalement tandis qu'une voix mâle, grommelant de vagues excuses, lui demandait pardon comme on insulte. A ces procédés, M. Rouju, les yeux pourtant toujours clos sur son plaisir, reconnut un jeune homme de 1926 et il sourit en pensant aux égards

respectueux dont son adolescence entourait des vieillards souvent quinteux.

— Mais c'est monsieur Rouju! — fit le même organe bourru.

Ainsi interpellé il dut se décider à regarder son malencontreux voisin. Cette figure rasée qui voulait être d'un gentleman anglais, mais qui n'était, par le pli crapuleux de la bouche, que d'un palefrenier, vraiment ne lui rappelait rien. Cependant l'autre précisait :

— Descrot, vous ne vous rappelez pas Descrot, dit Carpentier, dit l'aviateur?

Ah oui, Descrot, le dernier de sa classe, et qui faisait profession d'honorer les sports autant que de mépriser l'étude, M. Rouju maintenant le revoyait somnolent à son banc avec déjà cette bouche vulgaire et ces petits yeux fuyants.

Mais, se carrant sur la banquette comme si son voisin n'eût point été là, Descrot parlait de lui. Il « savait nager » et, dans la représentation des draps, gagnait beaucoup de « billets ». « Je n'entrave pas le latin, appuyait-il, mais je me paie des *poules* », et il désignait d'un clin d'œil une assez jolie fille déjeunant en face de lui et qui ricana servilement à cette grossièreté.

M. Rouju écoutait mal, choqué dans tous ses instincts, son plaisir définitivement gâté par ce bruyant et encombrant voisinage. Il regardait vivre, s'ébrouer, se repaître cet animal humain, ce sauvage en veston, lâché avec sa haine de l'intelligence, sa bassesse et sa ruse dans le Paris encore raffiné du XX^e siècle et qui y réussissait par la puissance même de ses défauts. Que ce type se multipliât, ainsi que tout le faisait craindre, et, sans invasion de barbares, c'en serait fini de la civilisation.

Même le plaisir matériel mais subtil de la table et qui demande de l'attention, Descrot ne l'appréciait pas, non plus qu'il n'appréciait l'agrément d'avoir avec lui une créature élégante, jolie, dont peut-être quelques prévenances eussent animé d'une expression sympathique la physionomie pour le moment fermée, ses traits délicats figés en une indifférence toute professionnelle.

M. Rouju se vit servant Jeanne Dumais, la faisant rire,

commandant pour elle un dessert précieusement composé, buvant enfin avec elle la coupe de champagne qui...

A cette évocation il se troubla, furieux contre lui-même. Étaient-ce donc là des imaginations convenables à son âge? Le voisinage de ce goujat vraiment le gâtait ou peut-être, ce ne fut qu'une fugitive pensée à peine formulée et tout de suite éteinte, peut-être était-ce l'argent qui, comme l'affirment tant de moralistes, exerçait déjà sur lui son action dissolvante.

— Et vous que devenez-vous donc? — lui demanda à ce moment Descrot, qui ayant suffisamment dominé ses camarades de sa supériorité, voulait maintenant terminer cette apologie par comparaison, en écrasant son ancien professeur.

— Peuh, — répondit celui-ci énervé et désireux de vaincre cet homme d'argent sur son propre terrain, — peuh, j'ai fait un héritage.

Épiant du coin de l'œil l'effet qu'il allait produire, il ajouta d'un ton détaché, employant à dessein l'argot des bas manieurs d'argent : « Mille à douze cents billets ».

— Suzanne, tiens-toi mieux, — gronda le placier en draps, soudain désireux de se montrer bien élevé et ne sachant au juste comment s'y prendre.

— ... de rente, — termina placidement M. Rouju.

Ce fut la fin. Vaincu par ce « direct » inattendu, « Carpentier » qui fumait, alangui sur la banquette se redressa. Sous-officier de la grande armée des arrivistes, il fut tenté de se mettre au port d'armes devant ce général. Ce que n'avait pu une vie de droiture et de probité professionnelle, le seul énoncé d'un chiffre le produisit. Descrot, soudain, respecta son vieux maître, puis il rêva : « Avec ça on peut tout se payer », et il voyait dans son songe des automobiles insolentes à force d'être cossues.

M. Rouju sentit à cet instant une cheville frôler la sienne. C'était la jeune Suzanne qui, lissant d'une langue pointue ses lèvres peintes, lui dédiait, en même temps qu'une tendre œillade, un sourire humble et timide...

La matérialité de cette invite ne fut point désagréable à M. Rouju, dont elle flatta la vanité déjà épanouie. D'ailleurs

la chaleur d'un bon repas et l'âme généreuse d'un grand Bourgogne lui donnaient une ardeur toute factice et de l'audace. Avec une insolence qui l'étonna lui-même, il détailla sans hâte la fille qui s'offrait, l'imagina complaisante, puis ce fantôme voluptueux disparut et, presque sans transition, ce fut celui d'une jeune fille blonde, les yeux fiévreux derrière le rideau tremblant des larmes qui lui succéda.

Le nouveau millionnaire sursauta, moins fort toutefois qu'à la première évocation. Il perçut cette nuance et s'indigna de constater qu'il s'habituait déjà à une idée qui, quelques heures auparavant lui eût fait horreur, et pour la seconde fois, mais plus nettement, il entrevit la puissance corruptrice de l'argent, de toutes les tentations, de toutes les possibilités qu'il représente. Et le soupçon lui vint que son frère, qui sans doute ne l'aimait pas et qui ne lui avait jamais caché le mépris que lui inspirait sa conduite trop régulière, lui avait joué, en lui léguant sa fortune, et si tard, quelque mauvais tour.

— Avec ça, — répéta Descrot, dont les idées étaient simples et peu nombreuses, — avec ça on peut tout se payer.

Eh non. Puisqu'on ne peut acheter la jeunesse sans quoi l'amour n'est que la laide rencontre de l'impudeur et du désir servi par l'argent, riposta en lui-même M. Rouju. Mais une autre réponse fut fournie à ce moment même par une association d'idées imprévues, à laquelle le vieil homme s'attarda avec complaisance.

Il venait de se rappeler le professeur Voronski, ce magicien moderne qui, disait-on, rendait aux hommes usés par l'âge sinon le charme de leurs vingt ans, du moins la vigueur de leur maturité avertie.

Pourquoi ne pas tenter l'épreuve? Que risquait-il donc en cas d'accident? Quelques années d'une existence rétrécie où sa fortune ne lui serait qu'une occasion de regrets. Mais si c'était le succès, quelle belle revanche sur la malignité possible de son frère et quelle merveilleuse aventure. Il but une gorgée de fine, qui fit plus impérieux l'appel du génie de l'espèce et parce qu'il voulait à ce moment non pas cette fille mais les filles, parce que sa fortune lui montait au cerveau, comme il l'avait été pour son départ à Paris, il fut brusque-

ment décidé avec ce magnifique courage des lâches qui se lancent en fermant les yeux dans l'aventure.

Sans plus s'occuper de ses voisins de table qui trouvèrent d'ailleurs cette désinvolture toute naturelle chez un homme aussi opulent, il paya et demanda l'indicateur.

Vingt minutes plus tard un train partait pour Athis-Mons. S'interdisant de discuter, de réfléchir, il héla un fiacre et se fit conduire au quai d'Orsay.

## IV

Dans le lit blanc d'une chambre qu'on eût dite de porcelaine immaculée, M. Rouju mangeait une sole. Il avait une faim si violemment animale qu'il ne prenait pas garde à la chair grasse et fine, s'ingéniant seulement à tromper, par de petites bouchées, son besoin de mordre et de mâcher, l'appel de son estomac qu'exaspérait l'ordre impérieux de tout son corps.

Il éprouvait l'orgueilleuse impression de puissance sans effort qu'il avait ressentie autrefois, de plus en plus rarement et jusqu'à en perdre l'habitude, tout au début du printemps quand, le moteur humain rendant à plein, sans grincement et sans heurts, disparaissaient pour quelques instants, ces mille souffrances, ces gênes à peine perceptibles dont est tissée la vie physique des vieillards.

S'insinuant sans bruit par la porte entr'ouverte, ce fut le professeur Voronski. Un front énorme, coiffé de cheveux plats et noirs, labouré de rides profondes, surplombait son visage en retrait, aux yeux étroits presque invisibles sous l'auvent des arcades sourcilières, le nez semblait minuscule entre deux pommettes saillantes sous quoi fuyaient les joues. Sa bouche, rentrée, grimaçait un sourire de maniaque sur des dents jaunes, sa petite taille un peu difforme se redressait avec une importance qui eût été comique, si la puissance de ce front n'eût donné l'idée du génie et de l'orgueil.

Il s'approcha du lit et, avec une expression de triomphe, qui durcissait encore le rictus de ses lèvres grises, il contempla M. Rouju, puis, à l'aide d'instruments compliqués et avec une adresse inouïe, presque sans le toucher, il le mensura sur

toutes les coutures, marmottant de vagues excuses entre ses dents, ensuite de quoi il prit quelques notes et proféra : « Trente-huit, vingt-deux, allons ça va bien, je suis le plus grand savant du siècle. Une petite sole le matin, un petit œuf le soir ». Une glissade et la porte, sur l'inquiétant bonhomme, se referma sans bruit.

L'opéré fut ainsi, pendant toute une quinzaine, le jouet docile de ces forces obscures et de ce petit homme ridicule qui mensurait toujours. Bientôt sa vigueur s'accroissant et sa nourriture savamment dosée devenant plus substantielle, des souvenirs sensuels se levèrent en lui, mais timidement, à peine tentateurs, en même temps qu'augmentait son besoin de grand air et d'espace où s'ébattre librement. Ce furent d'abord des rappels de son enfance alors que déjà le désir, dont il ne connaissait pas même le nom, bégayait en lui. Il revoyait un gros livre de voyages peuplé de négresses mamelues et que, dans la tiédeur sucrée et fade de la pharmacie, sachant à peine lire, il feuilletait en s'attardant aux gravures.

Rapidement, d'ailleurs, ces images s'effacèrent et ce fut l'adolescence avec ses langueurs équivoques qu'il revécut, l'âge où l'on se passe des photographies naïves et malpropres tandis que le pion bâille dans sa chaire lointaine.

Cela aussi disparut bientôt, cédant la place aux évocations plus précises de la jeunesse et de l'âge mûr.

Voronski depuis quelques jours le surveillait de très près, multipliant ses visites et ses mensurations. Il avait d'abord permis à son malade d'user ses forces revenues en de courtes promenades dans la chambre, enfin, après un dernier calcul, il se décida à l'emmener au jardin. Au début, la sensation de fraîcheur et de pureté de l'air balayèrent les miasmes malsains qu'avait développés la torpeur d'une chambre trop close et trop chaude. Tel le premier homme à la naissance du monde, offrant à l'assaut des sensations neuves son âme vierge mais servie par une expérience et par des organes déjà complets. M. Rouju fut tout à l'ivresse de voir jouer la lumière sur les rares verdures, sur le mur gras et noir de cet enclos de banlieue, surtout de sentir ces odeurs que l'intelligence inscrit bien au catalogue de la mémoire mais que l'imagination, qui pourtant fait revivre les lignes et les couleurs, est

incapable de faire renaître. Il ferma les yeux pour mieux goûter, narines battantes, le parfum lourd et tiède et sucré d'un lilas dont ensuite, d'une main tremblante, il palpa les fleurs en grappe, les feuilles à la pulpe molle et satinée.

Il aima d'un amour obscur et fervent le bel arbre et jusqu'au maigre parterre de violettes dont on voyait par place la terre jaune et nue. Au milieu d'une pelouse dont son pied chaussé de savates légères tâtait voluptueusement l'herbe grasse et pliante, froide un peu d'un reste de rosée, un jet d'eau dansait à bruit de source, lame de cristal vivante, d'où il regardait avec une admiration enfantine se détacher des gouttes d'arc en ciel et d'or.

Un vent chaud se leva. Sur la pelouse courut une vague légère, le jet d'eau, éparpillant ses larmes lumineuses, se courba en cimeterre, la senteur des lilas fut plus enivrante et plus dense. M. Rouju sentit une onde de désir le parcourir tout entier, ses yeux virèrent cherchant une proie que sa mémoire lui montrait grasse et nue, tandis qu'il pliait les jarrets, prenant l'élan pour la poursuite. Il se tourna vers la porte et grogna.

Entraîné d'une pression autoritaire par le gnome qui n'avait pas cessé de l'observer, il fut escamoté par sa chambre et, du printemps, il ne vit plus rien que la branche verte qui, derrière la haute fenêtre, pliait au vent. Aussitôt une rage grinçante fut le prolongement naturel, comme l'autre face de son désir. Sa main aux doigts courbés monta le long de l'échine du docteur qui se dégagea et le fixant de ces yeux inquiétants que l'on ne voyait point sous leurs arcades, lui dit simplement : « Le singe ». Aussitôt la honte domina la colère et, obéissant à la singulière maîtrise du petit homme, M. Rouju commença à se dévêtir pour se coucher. Voronski, cependant, lui expliquait que la greffe lui avait donné, pour quelque temps au moins, avec la vigueur de l'animal, la simplicité primitive de ses passions. Doctoralement il professait : « Dans la plante et dans la bête, l'une et l'autre soumises à la nature, la sève monte, stagne ou descend suivant les mêmes courbes et les mêmes lois. Seuls les hommes se sont soustraits aux ordres impérieux de la température et des saisons en inventant le vice qui permet l'amour à toute époque

et la vertu qui peut l'empêcher à tout moment. C'est une petite éducation à refaire, simplement quelques préjugés à réacquérir. Pour vous, ricana-t-il, ce sera besogne facile car en votre âme ces préjugés sont intacts, solides et cohérents, c'est le terreau même de votre personnalité. L'animal civilisé et soumis que vous êtes, les aura retrouvés bientôt. Eh, eh! Il y a de grands fauves humains avec qui il ne faudrait pas tenter cette aventure ».

Mais M. Rouju ne l'écoutait plus, il dormait et d'imperceptibles frissons posaient tour à tour sur sa face, livrée passivement au sommeil, les masques divers de l'intelligence et celui toujours semblable à lui-même de la bestialité.

***

Ce fut, ainsi que l'avait prédit le petit docteur, l'intelligence et les préjugés humains qui l'emportèrent mais aux prix d'une discipline constante et minutieuse que permirent seuls le caractère naturellement docile de M. Rouju et les habitudes scolaires d'obéissance poussées par lui bien au delà de l'âge mûr.

Il dut, au début, prendre beaucoup sur lui pour réfréner un besoin de déplacement qui l'empêchait de rester assis plus de cinq minutes, et le forçait, dans les limites étroites de sa chambre, à des allées et venues de plus en plus exaspérées et rapides. Par moments même il lui était impossible de demeurer enfermé, il lui fallait autour de lui l'espace sans autres bornes que la calotte du ciel et le cercle de l'horizon, instants d'angoisse affreuse car les limites étroites du jardin ne faisaient qu'exaspérer un besoin d'évasion d'autant plus fort qu'il était irraisonnable et irraisonné. Ce n'était pas lui qui éprouvait ce besoin de fuir, mais les autres, ces « lointains » qui lui avaient par un atavisme artificiel inoculé cette inquiétude matérielle que l'homme a transposé dans le plan métaphysique, et comment eût-il discuté avec eux, quel argument opposer à la matérialité brute de cette angoisse!

Peu à peu, cependant, sous la volonté de Voronski, ces manifestations épuisantes se faisaient de plus en plus rares, en même temps que réapparaissait en ses lignes essentielles

l'âme éprise d'ordre et de régularité, voire l'esprit tatillon de l'ancien professeur et du vieux garçon.

Pour parvenir à ce résultat dont son intelligence effrayée de ces poussées animales sentait tout le prix, il accepta de devenir sous la direction de Voronski un esclave consciencieux et appliqué, qui s'obligeait, après chaque contact un peu prolongé avec la nature, représentée par le jardin et quelques champs voisins de qui la platitude annonçait déjà la Beauce, à de longues et abstraites lectures abattant l'ivresse légère que lui donnaient toujours le ciel trop vaste, l'air vierge et surtout l'odeur des feuilles, de la terre, des arbres et de l'eau. Car son odorat s'était subitement développé, et il distinguait avec une netteté parfaite des nuances de senteur qu'auparavant il ne percevait pas du tout ou dont il ne prenait qu'une impression globale et synthétique.

Physiquement il n'était plus un vieillard. Ses cheveux et sa barbe étaient restés blancs mais toute ride avait disparu de son visage frais que colorait un sang riche, battant à coups réguliers dans ses artères de nouveau assouplies. Il se rasait et le contraste de ses joues lisses, de son front uni avec son toupet blanc donnait un caractère étrange et séduisant à sa physionomie. Ce n'était d'ailleurs pas sa chevelure qui le vieillissait, mais bien plutôt une expression grave, réfléchie, un pli amer au coin de la bouche et dans les yeux l'éclat de la jeunesse mais non point son naïf étonnement.

Maintenant le docteur Voronski lui permettait quelques visites. Surtout la presse! M. Rouju avait bien essayé de protester, mais il avait dû céder bientôt, vaincu par cette volonté plus forte. D'ailleurs il se croyait tenu par les liens de la reconnaissance, le docteur n'ayant pas voulu être payé de son opération.

Me Daniel venu régler définitivement l'héritage ne lui cacha pas son admiration un peu jalouse et sa surprise.

Peu à peu, pourtant cette curiosité goguenarde un peu, qu'il supportait mal, s'apaisa et quand, après trois longs mois de semi-claustration, de discipline et de régime, le docteur Voronski lui signa son exeat, il put espérer se fondre inaperçu dans ce Paris où effectivement tous se noient et disparaissent.

## V

Pour être plus certain de ne pas être reconnu même de ses anciens camarades dont il craignait les railleries plus que toutes autres, M. Rouju décida d'aller se terrer en un coin perdu à la limite du Montmartre pauvre et du Belleville crapuleux. Il trouva là, rue de Jessaint, un hôtel décent où nul ne le pouvait découvrir. Quelques semaines, il s'amusa à regarder vivre une humanité dont à peine jusqu'alors il soupçonnait l'existence. Ce je ne sais quoi d'animal qui vivait sourdement en lui le rapprochait de ces jeunes hommes qui, voisins de la brute primitive, ayant comme elle des passions et une morale élémentaires, attendent, sans penser ou en battant les cartes d'une belotte, que la femelle rapporte à la tanière le butin du jour.

Une de ces femmes l'aima, attirée peut-être par ce regard lourd qu'il posait sur les hommes et les choses quand l'intelligence vacillait en lui. Il éprouva à s'abaisser ainsi de singuliers plaisirs mais, un soir, ayant rencontré cette fille au bras d'un autre homme, sans raison et bien qu'au fond il désirât à peine cette passante en sa vie, il eut une explosion de colère qui le jeta contre l'autre mâle.

Ce fut une bataille sauvage, que termina seule la fuite de son adversaire. Quand les sergents de ville apparurent, tout était fini et, soudain dégrisé à la vue des képis officiels, sentant renaître en lui tout son respect des autorités il s'enfuit à son tour, se terrer dans sa chambre.

Là, éperdu de honte, il se regarda au miroir, pour voir si l'homme enfin renaissait en lui. Il respira! Peu à peu en effet, son rictus se détendait, les yeux perdaient leur inquiétude hagarde et inhumaine, mais, brusquement, il tressaillit, une autre terreur se levait en lui, car à s'examiner ainsi, il s'apercevait qu'il avait, en quinze jours, vieilli de quelques années. Imperceptibles encore mais certains, les filets ténus, ténus, de la patte d'oie se reformaient comme autrefois et dans les mêmes plis. Il essaya de se leurrer, d'attribuer ces tares à la fatigue provoquée par cette crise violente, mais il parvint mal à se convaincre et ce rappel d'une vieillesse qu'il avait

complètement oubliée depuis sa sortie de la clinique, lui fut infiniment pénible, car pour lui l'âge et les maux qu'il entraîne n'étaient pas comme pour les vrais jeunes une conception abstraite de l'intelligence, sans prise effective sur la sensibilité, mais une réalité déjà vécue, un ensemble connu d'impressions humiliantes et pénibles avec, comme accompagnement, tantôt puissant, tantôt discret, la hantise de la fin prochaine.

Sa nuit fut tissée de cauchemars, de réveils brusques et d'insomnies. Au matin, la bouche amère, il décida de fuir ce quartier où flottait trop d'animalité primitive, ces rues malodorantes où il avait trop souvent goûté, la nuit, la volupté d'une chasse équivoque qu'il menait, attaché au fil subtil d'un bas parfum.

Ramené, par un suprême souci de respectabilité, à ses préjugés bourgeois, il pensa qu'en s'élevant dans la hiérarchie sociale, il s'éloignerait plus sûrement de cette fange. Il résolut donc, puisque sa fortune le lui permettait, d'acheter un hôtel près de l'Étoile et d'y vivre selon son rang. A tout prendre il serait là aussi inconnu qu'en ce coin populaire.

Les journaux d'ailleurs ne parlaient plus de lui, les revues de fin d'année elles-mêmes l'oubliaient, sa timidité pouvait risquer l'aventure. Enfin tout valait mieux que cet abaissement auquel il s'était pendant quelques jours si ingénument prêté.

Effectivement au cours de ses recherches, plus difficiles que ne se l'était imaginé son inexpérience, il put constater qu'il ne risquait plus rien. Il croisa deux journalistes qui l'avaient interviewé, sans que ceux-ci le reconnussent, il en fut heureux d'abord, ensuite vaguement inquiet, sentiment qui s'accrut encore quand, ayant été chez Me Daniel, il vit celui-ci le regarder avec étonnement.

— Excusez-moi, — lui dit le notaire, avec un sourire envieux et plissant les paupières sur ses petits yeux méchants, — excusez-moi; je ne vous remettais pas. Que diable, vous changez vraiment trop souvent, cher monsieur — ici il eut un rire. — La première fois que je vous vis, vous aviez soixante-cinq ans, trente à la seconde...

Un geste vague compléta la phrase mais le nouveau jeune comprit. Dans l'antichambre où un instant il fut seul il se

pencha sur le petit miroir du porte-parapluie et dans cette glace minuscule il vit la vérité. Oublieux du carnet de chèque qu'il palpait quelques minutes avant d'une main amoureuse, millionnaire sans joie, il dut bien reconnaître alors que nulle fatigue ne suffisait plus à expliquer ces traits tirés, ce teint moins frais, enfin cet affaissement général du corps qu'il reconnaissait pour l'avoir déjà connu. Combien de temps durerait cette jeunesse factice et qui déjà s'éraillait. Il n'osa pas y réfléchir, tant lui fit peur le résultat probable de ce calcul, mais il ne put chasser complètement ce spectre de la vieillesse qu'il venait de voir flotter derrière lui, en l'eau terne du pauvre miroir. Dans quelques années, quelques mois peut-être, il serait usé, il lui faudrait parcourir mais cette fois plus vite et sans aucune illusion, cette voie dont il prévoyait, mieux, dont il connaissait d'avance toutes les étapes et leur déchéance, ce chemin qu'il avait déjà parcouru et qui aboutit!... Il frissonna, en pleine santé encore il se sentit fini et seul, terriblement seul, trop sceptique, trop instruit, trop desséché de cœur et trop occupé de soi pour s'abandonner à l'amour, sans un ami et avec une fortune qui de toutes ses relations à venir, par avance, faisait des adversaires.

E. GASCOIN

*(La fin dans le prochain numéro.)*

# AU SERVICE DE LA FRANCE EN RUSSIE[1]

Il trouvera bientôt le moyen de déjouer les plans de l'état-major allemand.

Quelques jours après le coup d'état bolchevik du 7 novembre 1917, il reçoit à déjeuner quelques membres de la Mission militaire avec lesquels il doit conférer. Parmi les convives, se trouve le commandant du Castel, de la Mission militaire française, qui lui parle incidemment d'un projet imaginé par les Anglais. Il s'agit de créer un organisme camouflé qui fera disparaître les approvisionnements et les armements de l'ancienne armée et, d'une manière générale, tout ce qui peut servir en Russie à alimenter la guerre sur le front français.

Une conférence d'officiers alliés a lieu dans l'après-midi pour examiner le projet. Du Castel y amène Pierre Darcy, estimant qu'il est indispensable de recueillir l'avis d'un industriel expérimenté. Ce dernier se passionne pour l'idée, intervient dans la discussion et fait valoir que les opérations projetées doivent revêtir une apparence commerciale banale et être dirigées par des hommes d'affaires, en un mot par des professionnels, sous peine d'être rapidement démasquées. Ces observations retiennent l'attention et bientôt les missions militaires lui demandent d'organiser personnellement ce service.

1. Voir la *Revue de Paris* du 15 septembre.

Il se met aussitôt à l'œuvre et constitue, sous le nom de Tovaro Obmien, une société commerciale au capital de 300 000 francs avec M. Marchal, importateur anglais de machines, et M. Stievens, représentant de la National City Bank de New-York. Il s'en réserve la direction. Le but statutaire est d'importer des machines agricoles en Russie. Comme les Soviets ne parlent que d'intensifier l'agriculture et qu'ils ménagent les États-Unis, afin d'invoquer à l'occasion les quatorze propositions du Président Wilson, cette entreprise commerciale sera vraisemblablement tolérée quelque temps.

Pour entreprendre cette affaire, d'un genre un peu spécial, on réunit toute une documentation sur les produits indispensables dont manquent le plus les Allemands. Ce sont, ainsi que le fait savoir notre Mission militaire laquelle est en contact avec le 2e Bureau du ministère de la Guerre français, en dehors, bien entendu, de tout ce qui est armes et munitions, les matériaux de l'ordre suivant : 1° les métaux comme le cuivre, le plomb, et tout particulièrement les métaux rares tels que le wolfram, le tungstene, le titane, etc., dont on se sert pour fabriquer les aciers spéciaux; ceux-ci manquent totalement en Allemagne et mettent en état d'infériorité l'artillerie allemande; 2° les corps gras, les huiles et, d'une manière générale, tout ce qui peut servir à préparer la glycérine (fabrication des explosifs) ou à lubréfier. Il y a absence totale de lubréfiants en Allemagne au point que les transports par chemins de fer sont compromis par manque de graissage; 3° les cotons, éléments essentiels de la poudre de guerre; 4° tout ce qui peut servir à l'habillement et à l'alimentation de la troupe ou de la population civile qui souffrent toutes deux de leur rationnement.

Il faut également établir un plan d'engagement, imaginer de nouvelles conditions d'achat et de vente (troc de marchandises), des combinaisons financières compliquées en raison de la nationalisation des banques, se procurer un personnel compétent réparti dans toute la Russie, fixer les directions où pourront être envoyées les marchandises à évacuer en choisissant celles qui sont ou inaccessibles aux Allemands ou à proximité des troupes alliées, etc.

Des contrats sont passés avec les Missions françaises,

anglaises et américaines qui, avec l'accord de leurs gouvernements, financeront largement ces opérations « commerciales ». « C'était une charge redoutable, écrit un témoin; non pas tant en raison des dangers auxquels elle allait exposer les dirigeants de la Société, mais en raison des obstacles de toutes sortes qu'allait leur susciter de la part du Gouvernement des Soviets les agents de l'Allemagne; en raison de l'indifférence ou même de l'hostilité de quelques Français qui craignaient pour leurs influences ou leurs intérêts et de la crainte qu'avaient les Russes favorables à l'Entente de se compromettre; en raison aussi des difficultés que créait la décomposition de plus en plus grande du pays. »

Au début de décembre, la Société commence ses opérations. De nombreux wagons de marchandises sont expédiés en Finlande; mais les moyens d'action sont encore insuffisants pour l'importance du programme prévu et les opérations traînent. Sur ces entrefaites, un des plus importants courtiers de Moscou, M. A...[1], qui avait aidé à réaliser quelques affaires, propose à Pierre Darcy de le mettre en relations avec M. B..., l'un des chefs de l'Union des Coopératives russes ou Centrosoyous. Celle-ci avait des milliers de succursales réparties dans tout le pays et jusque dans les moindres villages. Elle disposait de capitaux et de marchandises en quantités importantes avant la Révolution. Il n'existe pas dans nos pays d'organisation d'une puissance comparable.

De tendances socialistes, elle avait adhéré au Gouvernement du prince Lwoff et de Kerensky. Mais la révolution de novembre avait brouillé Menchewiks et Bolcheviks. Ces derniers, pour mettre la main sur le remarquable instrument d'action et de propagande qu'était le Centrosoyous avaient mis en prison ses principaux dirigeants et notamment M. B. Celui-ci avait même été condamné à mort et n'avait dû son salut qu'à l'état d'anarchie inouïe où les décrets de nationalisation parus à la fin de cette année 1917 avaient mis la Russie. La famine était devenue générale. Aussi les commissaires

1. Les noms de ces courageux Russes sont indiqués par des lettres se suivant dans l'ordre alphabétique. Quelques-uns d'entre eux ayant conservé des attaches en Russie, il convient de ne pas les désigner à l'attention de la nouvelle incarnation de la Tchéka : le Guépéou.

avaient-ils décidé, pour faciliter le ravitallement de la population affamée, d'accorder des licences temporaires aux coopératives et d'autoriser le haut personnel emprisonné à en reprendre provisoirement la direction. M. B. savait donc que la sentence prononcée contre lui était simplement et très provisoirement suspendue. Aussi donna-t-il son concours le plus complet à Darcy et se plaça-t-il sous ses ordres. Il mit tous les services de cette organisation à sa disposition, demandant simplement qu'on l'aidât à reconstituer un fonds de roulement suffisant, la nationalisation des banques ayant supprimé le sien.

La Société commerciale de modeste apparence créée pour importer des machines agricoles va donc disposer, sous une forme occulte, d'une part par l'intermédiaire des Missions alliées, de fonds très importants; d'autre part, par l'intermédiaire des coopératives, d'une organisation toute montée et d'un personnel nombreux. Celui-ci, répandu dans toute la Russie, recevra des ordres qu'il exécutera, sans toujours en comprendre l'importance.

L'affaire est organisée méthodiquement et minutieusement. Il s'agira tout d'abord de repérer les stocks intéressants qui se trouvent soit en Russie occupée, soit en Russie non occupée. Les employés des coopératives se chargeront de ce travail. Ces stocks, heureusement, se déplacent lentement par suite de la désorganisation générale des transports et de la nécessité d'utiliser du matériel ayant la largeur de la voie russe. Des rames restent pendant des jours et des semaines sur des voies de garage faute de locomotives, ou, s'il y a des locomotives, faute de charbon ou même de mécaniciens. On les fera repérer jour par jour. A cet effet, des agents postés à chaque embranchement ont la mission de noter le chargement de chaque train, son numéro et sa direction. Par recoupements successifs on détermine ainsi à tout moment ceux qui se trouvent sur chaque tronçon de voie ferrée. La surveillance étant faible, en raison du petit nombre de troupes teutonnes, ces convois pourront être emmenés par surprise.

Mais ce n'est pas tout. La Mission commerciale allemande de Pétrograd est en relations constantes avec l'état-major général. Il y a des communications, des directives, des ordres

intéressants à connaître. Ainsi, à l'époque où les trains blindés arrivent sous les murs de la capitale, l'émotion est considérable. Comment savoir si la ville sera ou ne sera pas occupée? Pour avoir ces renseignements, Pierre Darcy fait appel à l'habileté de M. C..., un de ses directeurs. C'est un homme jeune, dont il a fait la carrière, qui lui est profondément dévoué et qui a la réputation méritée d'être débrouillard. Comme il a de la famille en ..., il se fait passer pour ... et obtient facilement un passeport pour l'Allemagne. A maintes reprises il y va, et, faisant preuve d'une audace inouïe, parvient à détourner pendant le temps suffisant le courrier de la Mission allemande de Pétrograd. Il le fait lire à son chef; on surprend ainsi des décisions intéressantes. Grâce à cet excellent service de renseignements, le Tovaro Obmien, pendant sa courte existence, de décembre 1917 à l'emprisonnement de Darcy, fera des prouesses. On n'indiquera ici que les opérations d'une certaine envergure.

Des centaines de wagons chargés de lin avaient été abandonnés dans la zone occupée par les troupes allemandes après la rupture des pourparlers. On sait que la Russie était le grand producteur de lin de l'Europe avant la guerre. Tous ses voisins se fournissaient presque exclusivement chez elle. En Allemagne, du fait du blocus, ce produit manquait totalement; c'en était au point qu'à Berlin, en 1918, on ne vendait que des sous-vêtements de papier. Aussi ces trains sont-ils immédiatement réquisitionnés. Mais la pénurie des moyens de transport ne permet pas de les déplacer vite. Un beau jour, des locomotives viennent s'accrocher sans façon aux rames et les conduisent à Arkhangel où les lins sont vendus aux Alliés.

La région d'Ekaterinodar, dans le sud-est de la Russie, produit une grande quantité d'huile de tournesol. Il y avait au printemps de cette année un stock de 12 millions de pouds, 200 000 tonnes environ. Les coopératives passent un marché avec le Tovaro Obmien. Elles s'engagent à transformer ces huiles en savons qui seront vendues dans l'Est. Un crédit de 24 millions de roubles est ouvert pour faciliter l'opération. Des achats de glycérine sont faits dans des conditions analogues. On trouve également des stocks de tungstène et autres

métaux rares destinés aux aciers spéciaux. Tout cela est envoyé le plus loin possible de l'Allemagne.

Une dernière opération est faite, si étrange que cela paraisse, avec l'agrément de Trotsky. Les paysans de l'Ukraine et des Terres noires, dans la région du midi, avaient d'importantes réserves de blé mais ne voulaient pas les laisser réquisitionner par les Bolcheviks qui payaient en assignats, dont leur bon sens se méfiait. Ils les avaient cachées dans des silos presque introuvables, de telle sorte que les représentants des Soviets, malgré leurs recherches, étaient toujours bredouilles. Ces campagnards, d'esprit pratique, voulaient en revenir, dans ces temps troublés, aux modes de paiement des époques primitives, c'est-à-dire au troc, et souhaitaient d'échanger le blé contre des produits de première nécessité, tels que vêtements ou outils agricoles, dont ils étaient privés depuis longtemps. C'est alors que Pierre Darcy, dans les premiers jours du mois de juillet, a l'idée d'envoyer chez Trotsky un de ses collaborateurs, M. Gillet. Ce dernier propose de livrer au Gouvernement des Soviets le blé introuvable si l'on veut bien l'autoriser à utiliser, comme mode de paiement, les 750 millions de mètres de cotonnades qui se trouvent dans les filatures nationalisées de la région industrielle de Moscou; la pénurie de blé est telle que le commissaire accepte. Aussitôt le chef du Tovaro Obmien passe un nouveau contrat avec les coopératives et leur ouvre un nouveau crédit de 50 millions de roubles qui pourra être triplé. Voici en somme quel était le véritable but de l'opération proposée : *a*) empêcher les Allemands d'expédier dans les Empires centraux les blés d'Ukraine ou des Terres noires et les envoyer aux malheureux affamés de la Russie soviétique bien irresponsables des actes de leurs maîtres; *b*) empêcher les commissaires de Moscou de vendre aux Allemands les cotonnades en les dispersant entre des milliers de mains; *c*) enfin et surtout profiter de l'anarchie pour enlever par la même occasion les 320 000 tonnes de balles de coton qui sont en stock dans les mêmes filatures et que la Mission allemande de Pétrograd recherche. Le coton n'a pas d'intérêt pour les paysans, mais c'est la matière première indispensable à la fabrication de la poudre et l'on en manque à Berlin. On profitera de l'occasion pour faire partir les balles

en même temps que les cotonnades et les expédier dans des régions peu accessibles, vers l'Est. Cet important programme ne recevra qu'une exécution partielle. Entrepris tardivement, il sera interrompu par l'emprisonnement de Pierre Darcy.

Tout en faisant avec les coopératives ces opérations pseudo-commerciales, ce dernier se risquait sans elles dans une entreprise d'une nature bien différente, plus dangereuse parce que moins camouflée, et tellement difficile que tout le monde lui prédisait un échec. C'était l'évacuation du port de Pétrograd. Il y avait là d'immenses stocks; ils avaient été constitués peu à peu à partir de l'été 1916 grâce à la coopération de tous les Alliés, grâce à l'ouverture de la ligne de Mourmansk en eaux libres. On trouvait là des canons, des obus, des mitrailleuses, des fusils, des munitions variées et abondantes, des machines-outils, des moteurs, des lots d'aciers spéciaux, des pièces d'avions, des équipements, des tissus, des conserves alimentaires, des automobiles et même des pneumatiques. C'était une magnifique aubaine pour la Mission allemande installée sur place, protégée par la troupe et soutenue par les commissaires bolcheviks.

Du côté français, les choses allaient moins bien. Il fallait compter avec l'opposition des Soviets locaux qui excitaient les ouvriers et tentaient de les empêcher de participer aux chargements. Il fallait, ce qui était plus douloureux, considérer comme adversaires certains ingénieurs et certains officiers français. Les uns, mobilisés sur place parce qu'ils avaient avant la guerre des situations en Russie, désiraient avant tout ménager leur avenir, ne pas se créer d'ennemis chez les maîtres du jour, voire même leur donner des gages. Les autres étaient des mobilisés de l'entourage de M. Albert Thomas. Ils l'avaient accompagné en Russie au printemps de 1917 et y étaient restés. On les avait incorporés à la Mission d'armement. Mais celle-ci n'ayant plus d'objet après la Révolution d'octobre, ils avaient été mis à la disposition des services qui évacuaient le port. Certains d'entre eux, très révolutionnaires, étaient nettement hostiles aux mesures prises[1]. Par contre, de très nombreux officiers russes étaient venus offrir spontanément leurs services et, grâce à eux, on parvint à disposer d'un personnel dévoué.

1. Leur animateur était l'avocat Sadoul.

C'est à M. Allardy, sous-directeur du Prodameta, que Pierre Darcy confie la direction des opérations. Chaque jour du matériel est expédié, soit par voie ferrée soit plus généralement par eau; les bateaux ont en effet l'avantage d'attirer moins l'attention; on les dirige par les canaux Marie vers le Volga, la Kama et ses affluents dans la direction des troupes soutenues par les Alliés... Tout ce qui est équipements, armes et munitions est plus spécialement envoyé à Kazan, à Samara et au delà vers l'Oural. Dans ces deux villes vont arriver en juin et juillet les troupes tchécoslovaques, précurseurs des armées de l'amiral Koltchak, en formation en Sibérie. Cette évacuation s'accomplit avec une véritable maestria. Chaque jour, régulièrement, les stocks s'effritent et disparaissent sous les yeux des officiers allemands stupéfaits. Ceux-ci ne réussissent pas à savoir qui donne les ordres, et leurs réclamations au Gouvernement des Soviets n'aboutissent pas au moindre résultat. Commencée dans les premiers jours de mars, l'opération est entièrement terminée vers le 15 mai; elle a duré en tout deux mois et demi.

Darcy tente de réaliser les mêmes plans à Moscou. Là se trouvent des approvisionnements sensiblement moins importants qu'à Pétrograd. Mais il y a cependant des stocks d'obus et de munitions provenant des usines mobilisées. On y trouve également des pièces d'avions et des armes. On peut, en raison de l'absence de surveillance, charger ces marchandises sur wagons. On achète dans les usines les stocks et les approvisionnements, acquis en vue de commandes de l'État, qui n'ont pas été payées du fait de la Révolution. De nombreux wagons sont envoyés dans la direction des troupes libératrices, mais ces expéditions sous les yeux mêmes des commissaires se heurtent à des obstacles sérieux et sont lentes. Pour prévenir la vente des stocks aux Allemands ou leur utilisation par l'armée rouge, la Mission française décide de faire sauter les parcs d'artillerie. Elle confie cette charge périlleuse à un groupe d'officiers placés sous les ordres du commandant de Verthamon.

Ces envois d'équipements, d'armes, de munitions aux Tchéco-Slovaques ont pu être complétés par des envois d'argent, toujours sous les apparences d'opérations commer-

ciales. Il n'est pas douteux que le Tovaro Obmien a fait un tort sérieux aux Allemands. Très certainement, de toutes les opérations compliquées qui viennent d'être décrites, la plus dangereuse et la plus utile a été l'évacuation du port de Pétrograd. Elle a stupéfié tous ceux qui en ont été les spectateurs : « L'organisation de l'évacuation de ces produits, machines et matières, écrit le comte de Chevilly témoin de ces faits, en pleine révolution, dans un désarroi complet des transports, au milieu de l'anarchie financière incroyable et avec l'opposition redoutable de l'Allemagne d'une part et des ouvriers bolchevistes de l'autre, est certainement une des œuvres les plus difficiles et les plus méritoires à laquelle se soit attaché Pierre Darcy. » Anarchie incroyable, certes, cause de difficultés sans nombre, mais anarchie relativement bienfaisante, produisant le moindre mal pendant la tourmente. Arme à deux tranchants, elle a permis aux Soviets de tout détruire, mais elle a opposé, une fois généralisée, des obstacles sérieux à l'action de ceux qui l'ont déchaînée.

Les services considérables que le chef du Tovaro Obmien rendait avec le plus parfait mépris du danger ne pouvaient rester sans sanction. Aussi le général Niessel, chef de la Mission militaire, le proposait-il en France pour le grade d'Officier de la Légion d'Honneur au titre militaire[1]. Le départ des Missions n'a pas permis de lui décerner en temps utile cette distinction.

***

C'est un rôle en quelque sorte militaire, celui du chef d'un important service d'état-major, que Darcy, à la demande des Missions alliées, avait assumé en dirigeant les évacuations du matériel de guerre et des marchandises. Mais cela ne suffisait pas à satisfaire son besoin d'action et de dévouement. On devait le trouver partout où il y avait des services à rendre au pays, des initiatives à prendre, des dangers à courir. Que n'a-t-il pas fait?

1. Il avait reçu la croix de Chevalier, au titre des Affaires étrangères, des mains de M. Poincaré, président du Conseil des Ministres, au cours du voyage que fit ce dernier à Pétrograd en 1913.

La presse révolutionnaire, libérée de toutes entraves, se livrait, depuis le début de l'année 1917, à des attaques haineuses contre la France. Devant ce déchaînement, le Gouvernement de M. Painlevé restait indécis, car il ne voulait rien entreprendre sans l'assentiment de Kerensky, en qui il avait placé ses espoirs. Or ce dernier était avant tout terrorisé à l'idée de déplaire aux Soviets menés par les Bolcheviks. Darcy ne trouva donc aucun concours pour créer la presse nationale, dont il sentait la nécessité. Les Russes découragés et indécis ne font rien; M. Albert Thomas venu au printemps en mission refuse la subvention d'abord promise. On doit grouper péniblement quelques capitaux dont le président du Prodaméta fournit personnellement la part la plus importante. Sous ses auspices sont fondés deux journaux de langue russe : *la Voix du Soldat* et la *Voix du Peuple*, qui défendent courageusement la Patrie, la discipline et la fidélité aux Alliances. On les lit beaucoup; le premier atteint un tirage de plus de 150 000 exemplaires, chiffre important, si l'on songe que du fait de l'impécuniosité générale on se passait les bonnes feuilles de main en main et que, dans ce pays de faible instruction, le plus grand journal d'information d'avant-guerre ne tirait qu'à 250 000 exemplaires.

Le flot de lettres souvent touchantes que recevait chaque jour la rédaction témoignait de la bonne volonté et des possibilités de redressement de ce peuple fataliste; il ne lui a manqué qu'un gouvernement. Quelques mois plus tard, le 17 octobre, Lénine réussissait son coup d'État; le même jour il faisait occuper l'imprimerie et nationalisait les deux journaux, montrant ainsi qu'il en appréciait la puissance.

Dès lors va commencer le règne du communisme. Pourra-t-on prendre, pendant la tourmente, qu'on espère temporaire, quelques mesures de sauvegarde en vue de l'avenir? C'est ce que va tenter Darcy. Il groupera les nombreuses sociétés financières, industrielles, commerciales, fondées en Russie au moyen de capitaux français (il y en avait pour des milliards). On confiera à un groupement spécialement créé par lui, appelé le « Bureau Industriel », toutes les archives, tous les titres de propriété et, d'une manière générale, tout ce qui pourrait éventuellement faire valoir les droits de l'épargne

française; on réunira ces documents dans des cachettes sûres. Ces précautions seront sans effet, du fait de la prolongation de la Révolution, mais d'autres auront, par un détour imprévu, un résultat plus tangible. Toujours par ses soins, les ingénieurs de tous les établissements industriels français seront convoqués à Moscou dans des réunions qui se tiendront sous sa présidence, afin de prendre des mesures de conservation et de mettre matériel, outillage et machines, à l'abri des sabotages et des dégradations du temps ou du froid. C'est grâce au bon entretien des usines que Dénikine pourra, un an plus tard, faire exécuter des commandes dans quelques forges du Donetz, sous les auspices d'une commission dont feront partie les représentants régionaux du Prodaméta.

Ainsi, quoique sans mandat officiel, l'organisateur du Bureau industriel jouait le rôle d'une sorte de Chargé d'Affaires officieux, volontaire, à une époque anormale, pour toutes les missions dangereuses. Quand M. Noulens fut obligé de quitter Pétrograd dans les conditions qui ont été rappelées plus haut, il pria le comte de Scavenius, l'énergique ministre du Danemark, de mettre sous la protection de son Gouvernement les Français de Russie; nul choix ne pouvait être meilleur. Mais cette mission, confiée à une légation neutre, avait un objectif limité. Aussi notre ambassadeur demanda-t-il à Darcy d'accepter les fonctions d'attaché commercial pour, sous ce titre, centraliser les services consulaires et servir, dans la mesure du possible, les intérêts généraux de la politique nationale. Il lui adresse sa nomination de Vologda et fait notifier cette nomination à Tchitcherine, commissaire des Affaires extérieures. Le diplomate improvisé a ainsi le pouvoir d'améliorer ses moyens d'action. Mais d'autres soucis vont absorber son attention. Bientôt tous ses compatriotes de Russie seront menacés dans leur vie et dans leurs biens; il leur consacrera toutes ses forces; il leur donnera jusqu'à sa vie.

Le président de la Société de bienfaisance et de l'Alliance française était devenu peu à peu le conseiller, le protecteur, l'animateur de toutes les œuvres qui avaient eu besoin, du fait de la guerre, d'un appui, d'un secours, d'un conseil. Convaincu que le faible Gouvernement provisoire allait être

la cause des pires événements, il proposa, au cours de l'été 1917, de grouper en un faisceau unique toutes les ligues de la capitale. Le projet est aussitôt adopté. On créera donc un « Comité de la Colonie » qui acclamera Darcy comme président. Le but sera : de procurer des vivres à tous les Français de Pétrograd; de prendre en charge tous ceux qui sont tombés dans la misère; d'accueillir et de secourir les fugitifs de passage venant de toutes les parties de la Russie; d'accorder un appui efficace à ceux qui veulent passer la frontière, de quelque manière que ce soit.

Déjà, sous le gouvernement Kerensky, Darcy, inquiet de l'avenir, avait obtenu que l'Intendance militaire vendît à la Colonie des vivres de conserve et de la farine qui étaient aussitôt revendus à prix coûtant aux familles nécessiteuses, mais ce n'était qu'une mesure provisoire. Le premier acte du président du nouveau Comité sera de créer une coopérative pour centraliser tous les envois et les répartir équitablement. Chacun recevra à cet effet un bon mensuel sur lequel se trouve inscrite la liste des vivres qu'il a le droit d'acheter au cours du même mois. L'importance de la distribution dépendra de la quantité de vivres réunie par les procédés les plus imprévus et les prix cependant élevés seront toujours bien inférieurs à ceux de la ville. Beaucoup, devenus indigents, seront malheureusement dans l'impossibilité de profiter de ces avantages. Un lazaret sera créé pour eux. Mais ces frais épuisent les dernières ressources. On sera sauvé provisoirement, en février 1918, par un secours inespéré de 2 millions de roubles que Darcy obtiendra de l'Ambassade au moment du départ du corps diplomatique. Ce viatique, déposé prudemment à la légation de Danemark, suffira aux besoins indispensables pendant une partie de la nouvelle année.

Cependant les Français établis dans les régions les plus lointaines de la République des Soviets, cherchent, eux aussi, à émigrer. Ils ne peuvent s'échapper ni par la mer Noire, les Allemands occupant la Russie méridionale, ni par la Sibérie, le Transsibérien ne fonctionnant que par intermittence, ni par Arkhangel ou Mourmansk, près de la côte norvégienne, ports dont le rôle militaire est terminé et qui ne reçoivent plus de navires. Il ne leur reste donc qu'une voie

de salut, la Finlande, qui permet de gagner la Suède et l'Angleterre. Pour préparer leur émigration, les fugitifs devront donc faire à Pétrograd une étape obligatoire. Le Comité de la Colonie les prendra à sa charge. A cet effet, son président demandera au ministre du Danemark de réquisitionner le palais du Prince Orloff, son ami, qu'il protégera en même temps, par ce moyen, contre les convoitises des Soviets; il y installera dortoirs et réfectoires; la comtesse de Scavenius viendra elle-même distribuer des vivres envoyés généreusement de Copenhague.

Pétrograd deviendra donc le point de concentration de tous les Français de Russie. Un problème bien plus ardu que la lutte contre la famine va se présenter; ce sera le passage de la frontière. Le président de la Colonie va se consacrer à cette tâche. Un service sera créé par les soins de son Comité pour aider les partants à obtenir des passeports et, en cas de refus, à préparer leur évasion. Mais ce n'est pas tout que de passer en Finlande, à 50 kilomètres de la capitale. Il faut de l'argent pour terminer la route. Si le Gouvernement français prend bien à sa charge le transport par terre ou par mer, il faut prévoir un voyage qui dure souvent des semaines, avec des séjours prolongés dans les ports. Enfin, ceux qui ont pu liquider leur petit avoir à vil prix, et c'est encore un bonheur, souhaitent ardemment trouver, en arrivant en France, un pécule qui leur permette de vivre décemment en attendant un emploi. Quelle angoisse pour eux que de transporter leurs dernières banknotes! Ceux-là même dont les passeports sont parfaitement en règle, et c'est l'exception, courent le risque d'être dévalisés et rançonnés à la frontière par la lie de la population de Pétrograd transformée en garde rouge.

C'est à la solution de ce problème que Darcy appliquera toute son ingéniosité. Il imaginera de toutes pièces, et sous sa responsabilité, l'organisation suivante : il crée, au siège de la Colonie, sous le contrôle de la Chambre de Commerce russo-française, un bureau de change dont il confie la gestion à un sujet argentin, M. Naveillant. Les soviets ménagent en effet les sujets argentins, Lénine et ses amis ayant abrité des fonds importants dans ce pays. De plus Darcy se fait ouvrir en même temps, dans une banque de Paris, un compte spécial au nom de

« Pierre Darcy, Colonie française » et deux comptes identiques dans les agences de cette banque à Londres et à Stockholm.

L'émigrant dépose ses roubles au bureau de change; il est crédité de la contre-valeur de son versement en francs. Les roubles déposés sont versés au consulat; en contre-partie celui-ci remet à Darcy en temps que président de la Chambre de Commerce un mandat de paiement sur le Trésor, à Paris, lequel est adressé par voie détournée à la banque ci-dessus visée; celle-ci, après encaissement, fait transférer les fonds dans ses succursales de Londres à Stockholm. De son côté, le voyageur est muni d'un bon de paiement de la Chambre de Commerce, sur lequel est inscrite la somme versée au Bureau de change. Au vu de cette pièce, assimilée à une sorte de lettre de crédit, il pourra toucher des fonds en cours de route. Le solde lui sera remis à Paris.

Ainsi ont été sauvés de nombreux Français.

Mais ceux-là sont d'heureux privilégiés. Il faudra chez les autres soutenir le courage et l'espérance, maintenir l'union sacrée, prévenir les défaillances. Le président de l'Alliance Française, avait depuis le début de la guerre, organisé les conférences bi-hebdomadaires dans le joli théâtre de Vladimirski Prospect où se pressait toute la colonie. Il voudra qu'elles continuent aux heures les plus sombres. On est en mai 1918; dehors c'est la guerre civile; la fusillade crépite dans les rues; on attend l'irruption brusque des Allemands, perspective aussi peu attrayante, car elle amènera l'arrestation de nos compatriotes valides. M. Vaucher, reporter de l'*Illustration*, arrive à cette époque pour la première fois à Pétrograd. Quelle n'est pas sa stupéfaction d'apprendre qu'on y donne des conférences littéraires françaises! Il s'empresse d'y aller. La salle est comble. Causeries spirituelles, poèmes récités par les artistes du théâtre Michel où l'on choisit les pages ayant le plus d'actualité; tout cela transporte les auditeurs bien loin de la Russie. « Ce furent, a-t-il écrit, des heures exquises, des heures de repos moral, des heures de détente. »

Le chef de la Colonie prenait souvent la parole dans ces conférences, mais il excellait surtout dans les allocutions

simples et cordiales qu'il faisait en petit comité. En sortant d'une des réunions du groupement si nombreux des professeurs et maîtresses de français, une brave femme disait devant un témoin, résumant en ces termes imagés l'action de cet animateur : « Toutes les fois qu'on peut entendre monsieur Darcy je viens, parce que, quand je l'ai entendu, *ça va mieux.* »

## III

### LE SACRIFICE

C'est ainsi que s'écoulent l'hiver puis le printemps et l'été de cette année 1918 qui sera celle du martyre de Pierre Darcy.

Fin juin arrive une mauvaise nouvelle. Des officiers russes au service du Tovaro Obmien sont dénoncés à Trotsky, ministre de la Guerre, par le comte von Mirbach. Plusieurs sont condamnés à mort. L'assassinat du diplomate allemand, le 5 juillet suivant, provoque une série de mesures hostiles aux Français. Les ambassadeurs de France et de Belgique se trouvent peu en sûreté à Vologda et partent pour Arkhangel. A Moscou, la Mission militaire et le consulat général font leurs préparatifs de départ.

A ce moment Darcy est partagé entre deux sentiments. Le devoir est-il de rester jusqu'au bout pour protéger la Colonie ou de partir en mission auprès du Gouvernement français comme l'en supplient ses amis pour l'éclairer sur la véritable situation en Russie? De l'avis unanime il suffirait d'une intervention militaire modeste pour détruire le régime des Soviets. Après bien des hésitations, il se décide à partir en raison de la bonne marche de toutes les organisations fondées par lui. Le Comité de la colonie fonctionne régulièrement et M. de Scavenius le soutient efficacement. Le Tovaro Obmien a terminé la majeure partie de sa tâche. Les opérations en cours peuvent être terminées sans lui.

Mais le 3 août arrive. Ce jour-là les Français sont arrêtés en masse à Moscou comme à Pétrograd. Il y a du danger pour les autres, des services à rendre; il ne peut plus être question de partir. Ce sont aussitôt des démarches de toute nature où le président de la Colonie dépense une « activité

inouïe », apportant partout assistance et réconfort, réagissant contre les faiblesses et les défaillances. Puis il part pour Moscou, pénètre à plusieurs reprises dans la prison « dont les Français restés libres s'écartent avec prudence », entre dans le local où sont enfermés les prisonniers. « Là, à peine entré, dit M. Louis Gillet qui fait partie de cette première charrette, il est entouré de telle sorte que j'ai à peine le temps d'échanger quelques mots avec lui au sujet des affaires qu'il continue à suivre. Il apparaît aux prisonniers comme le seul homme capable de faire quelque chose pour eux. Après son départ, ce sont d'interminables commentaires des nouvelles qu'il a apportées et, pendant quelques jours, on espère. »

Il revient ensuite à Pétrograd, appelé par les affaires multiples dont il s'occupe.

Un jour, le 31 août, à la fin de la journée il s'apprêtait à rentrer chez lui pour recevoir à dîner le comte et la comtesse de Scavenius, le comte de Saint-Sauveur et quelques amis. Il aimait à recevoir les quelques membres de la Colonie européenne, quand son ingéniosité lui avait permis de se procurer quelques vivres plus choisis. Là, dans ce bel appartement du Quai de la Cour, « dont son goût raffiné avait fait un coin exquis de culture française », il se plaisait à donner à ses hôtes l'illusion apaisante d'un arrêt pendant la course à l'abîme et à les imprégner d'une ambiance réconfortante rappelant pour quelques instants l'heureux passé. Avant de rentrer chez lui, il s'arrête chez un fleuriste encore ouvert, malgré ces temps sinistres. En sortant de la boutique avec les quelques fleurs dont il va orner sa table, il voit un garnement d'une quinzaine d'années, un brassard rouge autour du bras, le pied sur le marchepied de la voiture, qui lui donne l'ordre de le suivre. Le jeune garde monte à côté de lui et le mène à la Tchéka, dans le local de la préfecture, rue Gorokhovaia. Là, après un sommaire interrogatoire d'identité, il est écroué et enfermé dans une des salles du dépôt où s'entassent une soixantaine de personnes sur des grabats infestés de punaises.

Le 3 septembre, il est conduit à la forteresse Pierre-et-Paul avec d'autres prisonniers français et anglais, dont M. Mazon, actuellement professeur au Collège de France, le capitaine Fauxpas et quelques membres de la Mission. On

les répartit dans la galerie du premier étage à raison de vingt par cellule, chacune de ces cellules étant destinée aussi bien par son mobilier que par ses dimensions à une seule personne. Des prisonniers qui les précèdent n'ont pas reçu de vivres depuis trois jours. La légation de Danemark est prévenue de la situation par un des geôliers qui se laisse toucher. Dès le lendemain, la comtesse de Scavenius vient à la prison, réconforte les prisonniers et fait distribuer par la Croix-Rouge des vivres à tous les affamés. Grâce à la généreuse femme, on ne souffrira pas trop cruellement de la faim.

Le ministre du Danemark, que les Bolcheviks ménagent parce qu'il est le seul représentant des Pays neutres encore en service à Pétrograd, intervient en faveur de Pierre Darcy avec une extrême énergie. Des démarches répétées sont faites auprès de Krassine qui, avant d'être commissaire du commerce extérieur de la République des Soviets, a été l'agent de la Maison Siemens en Russie et par suite en relations d'affaires avec le président du Prodameta. Il intervient également. Finalement le 6 septembre, dans le courant de la nuit, le comte de Scavenius s'étant porté garant pour lui, la libération est accordée.

Pourquoi le chef du Tovaro Obmien avait-il été arrêté? La Tchéka avait-elle soupçonné l'importance de cette organisation? Trotsky, passé du commissariat des Affaires étrangères à celui de la Guerre savait que des Français avaient pris part à l'évacuation du port de Pétrograd. Il ne s'y était pas opposé pourtant à l'époque où il avait, pour la forme, proclamé la Guerre sainte. Il ne devait pas observer au surplus avec déplaisir ces expéditions à l'abri des vues de l'état-major allemand d'un matériel militaire qu'il pouvait espérer retrouver plus tard. A-t-il soupçonné les relations qui furent établies avec les armées libératrices alliées? C'est peu probable car, dans la suite, les interrogatoires seront toujours insignifiants. S'il a été arrêté, c'est parce qu'à cette époque les Soviets, pour protéger leurs agents de désordre en Europe occidentale et pour impressionner leurs adversaires de Russie prenaient des otages. Or le président de la Colonie française était le plus bel otage des Colonies de l'Entente.

Le lendemain, 7 septembre, il voit M. de Scavenius. Celui-ci

le supplie de profiter de cette délivrance inespérée et peut-être provisoire pour s'évader. Tout a été préparé d'accord avec le Comité de la Colonie pendant l'incarcération. Dans quelques heures il peut être en Finlande. Mais partir ainsi, sans avoir eu le temps de donner à ceux qu'il laisse derrière lui des instructions complètes, sans s'être assuré que ses amis prisonniers ont le nécessaire, sans connaître le résultat des démarches faites pour les délivrer, il n'y songe même pas. On verra plus tard... A peine libre, il part donc pour Moscou, se rend à la prison Boutyrky, puis laisse à madame Gillet, pour remettre à son mari dont on fait espérer la libération, des instructions définitives...

Il revient à Pétrograd et fait ses préparatifs de départ. Pour empêcher, autant que possible, que les arrestations soient faites avec autant de brutalité qu'en août, le ministre du Danemark a obtenu, à la suite de démarches répétées, que les Français ne soient plus appréhendés à l'improviste. Tout mandat d'amener sera transmis à la légation qui préviendra elle-même l'intéressé. Le 16 septembre, le diplomate est chargé de lui transmettre l'ordre de se présenter le lendemain à la Tchéka de Pétrograd. De là il sera conduit sous escorte à Moscou, au siège de la Commission extraordinaire, pour fournir divers renseignements concernant l'emploi d'un passeport belge.

Mais cette nouvelle convocation, sous un prétexte évidemment inexact, au siège même de la redoutable Tchéka, et cela, malgré une libération obtenue quelques jours auparavant par l'effet de hautes interventions, est un bien sinistre présage. Si les Soviets, alliés de Berlin, ont appris le rôle du Tovaro Obmien, tout n'est-il pas à craindre? Fuir, Pierre Darcy le pourrait encore. Il n'a qu'un signe à faire, puisque ses amis, avec l'aide de M. de Scavenius, ont préparé son évasion. Tous viennent encore le conjurer de partir. Mais qu'arrivera-t-il si le président de la Colonie s'échappe? Les terroristes russes ne saisiront-ils pas cette occasion pour perquisitionner au Siège du Comité et détruire l'organisation, qui a sauvé et peut encore sauver tant de Français? De quelles représailles seront-ils capables et qui pourra intervenir en faveur des victimes si l'autorité du diplomate danois est

diminuée par l'évasion de celui dont il s'est porté garant?

Darcy n'hésite pas, il refuse le salut, il se sacrifiera pour les autres, il se livrera à la Tchéka. Le Ministre danois, informé de sa décision, obtient pour lui l'autorisation de voyager sans escorte. Le lendemain, ayant mis ses affaires en ordre, librement il part pour Moscou. Il affecte le calme et la confiance, plaisante même avec son secrétaire, M. Hannus, qui, angoissé, lui fait ses adieux. Il se présente au dépôt de la rue Grande Loubianka où se trouve le siège de la Commission extraordinaire. On le met immédiatement en état d'arrestation et on le jette dans une grande salle où logent pêle-mêle, se renouvelant sans cesse, de cent à cent cinquante personnes faisant un brouhaha ininterrompu. Là il retrouve ses compagnons de la forteresse Pierre-et-Paul transférés depuis quelques jours dans cette prison. Un petit cercle se forme dans un coin : « M. Darcy était la tête et l'âme de notre groupe, écrit M. Mazon. Nul n'avait le moral plus solide que lui, il combattait gaiement la tendance au découragement que manifestait parfois tel ou tel d'entre nous. Il nous parlait des excellentes nouvelles qui arrivaient de France, pour nous faire oublier tout ce que notre situation avait d'obscur et d'incertain. Ce fut grâce à lui que ces trois semaines passèrent vite. Il nous soutenait moralement... »

Le 8 octobre, il est transféré avec ses compagnons dans la prison Boutyrki. On les enferme au nombre d'une vingtaine dans une même salle. Celle-ci est de dimensions suffisantes et les prisonniers sont délivrés des allées et venues continuelles; c'est une amélioration relative. De plus ils peuvent, chaque jour, faire une sortie dans une des cours. La nourriture est rare, médiocre et souvent immangeable. Mais madame Gillet, dont le mari est toujours enfermé dans une cellule voisine, viendra trois fois par semaine, en qualité d'infirmière de la Croix-Rouge, porter vivres et vêtements chauds. Quant au président de la Colonie française il est toujours le même. Toutes les fois que la visiteuse « insiste pour connaître ses besoins, il élude obstinément ses questions pour parler des autres détenus, demander pour eux quelques services ». Il organise toutes sortes de distractions ou occupations propres à délasser l'esprit, à entretenir les forces morales

et qui puissent convenir à un personnel très mêlé, officiers et soldats, Français et étrangers, commerçants, professeurs, employés ou chauffeurs. « Son exemple, dit M. Mazon, nous engageait sans cesse à réagir contre la monotonie de cette existence et le sentiment d'incertitude pénible qui nous pesait à tous. » Entre les prisonniers est née, comme au front, une véritable camaraderie de tranchée.

Octobre, puis novembre passent. Il n'y a pas d'instruction, la Tchéka se moque des détenus. Un jour on fait passer le questionnaire suivant : « Que pensez-vous du Président impérialiste Poincaré? » Il faut répondre par écrit et signer. On espère visiblement que cette accusation d'impérialisme à une époque où la pauvre France exsangue et dévastée n'est pas encore libérée par l'envahisseur, fera écrire quelques phrases irritées. Une autre fois, Darcy, seul de toute la chambrée, est convoqué chez un juge improvisé qui, « après un interrogatoire caricatural de vingt minutes » lui fait entrevoir la libération. Un peu plus tard, le 3 novembre, on passe un nouveau questionnaire : « Pourquoi avez-vous été arrêté? Quelles sont vos convictions politiques? » Et c'est tout; plus jamais l'appareil judiciaire de la Tchéka ne se manifestera. La procédure n'est qu'une comédie; on veut simplement garder cet otage de premier ordre.

Pendant ce temps, tous les amis du prisonnier multiplient les démarches. M. Krassine, interpellé par eux, répond qu'il ne peut rien. M. A... fait dire qu'il met toute sa fortune et, si ce n'est pas suffisant, celle d'un groupe de Russes, à la disposition de ceux qui voudraient tenter de le faire évader. Et ce ne sont pas paroles en l'air; quand il est compromis lui-même et forcé de fuir, son fondé de pouvoir vient aviser madame Gillet qu'il a ordre de lui faire verser toutes les sommes qui pourront être nécessaires.

Il n'est pas besoin de dire que le ministre du Danemark, de son côté, n'a pas cessé ses démarches. Le 15 octobre est parti un train dans lequel ont pris place les membres du corps consulaire des pays alliés encore en Russie et de nombreux officiers des missions. On doit les échanger contre des agitateurs bolcheviks de marque arrêtés en Europe occidentale. Il y a là un argument puissant. Comment l'attaché commercial

de l'ambassade de France peut-il être retenu? Tchitcherine, le commissaire aux Relations extérieures, répond qu'il n'a pas reçu notification régulière des fonctions du détenu et qu'il ne peut en tenir compte. La vérité est qu'on a là une précieuse monnaie d'échange et qu'on est bien résolu à ne pas s'en dessaisir. On s'en rend vite compte et une combinaison permettant tous les espoirs se présente aussitôt à l'esprit de la diplomatie alliée. Litvinoff, l'un des membres les plus importants du Gouvernement soviétique, était allé à Londres sous divers prétextes, mais en réalité pour fomenter des troubles. Expulsé, il attendait en Norvège d'être autorisé à rentrer en Russie. On suggère l'idée de le retenir jusqu'à la libération de Darcy. Mais des lenteurs font échouer le projet et ce sont des prisonniers anglais qu'on échangera contre le commissaire bolchevik.

Malgré ces insuccès M. de Scavenius reste toujours tenace, mais il ne cherchera plus qu'à améliorer le sort du président de la Colonie française dont la santé décline. Des démarches répétées sont faites en vue d'obtenir son transfert dans un hôpital de la ville où il pourra jouir d'une demi-liberté. Malheureusement ces sollicitations se heurtent au refus net, implacable et sans réplique de Karakhane, commissaire adjoint des Affaires extérieures. Ce n'était pourtant pas une bien grande faveur que l'on demandait. Le prisonnier était en effet tombé sérieusement malade. Depuis de longues années il souffrait d'une entérite sérieuse qu'il ne soignait jamais. La nourriture de la prison, le froid, les suites du grave accident d'automobile dont il ne s'était pas complètement remis, tout cela agissait sur un organisme débilité par une longue vie de surmenage. Il s'affaiblissait de jour en jour.

Le 17 novembre madame Gillet quittait la Russie avec son mari finalement libéré [1]. Elle n'avait point voulu partir avant de s'assurer une remplaçante. Ce sera mademoiselle Carlier, depuis vingt ans professeur de français à Moscou. Elle ira, elle aussi, trois fois par semaine à Boutyrki avec des provisions de la Croix-Rouge pour réconforter les prisonniers.

Un des petits privilèges de Pierre Darcy était d'être toujours

1. M. Gillet, mis en liberté provisoire, gagna Paris, pour y remplir une mission.

appelé par l'une ou l'autre des deux vaillantes infirmières qui, depuis trois mois, venaient régulièrement à la prison. Le lundi 16 décembre, mademoiselle Carlier apprend qu'il est couché, fiévreux et ne peut descendre; le mercredi, même réponse; le samedi on lui dit qu'il a eu un épanchement au cerveau et a été conduit trois jours plus tôt à l'hôpital. Elle est épouvantée. « C'est un repaire sinistre, écrit M. Ludovic Naudeau, hideux cloaque où les prisonniers politiques sont soignés pêle-mêle avec des détenus de droit commun, où ceux-ci pratiquent le vol de la manière la plus cynique et la plus révoltante... où les malades, privés de nourriture et de médicaments, tourmentés par la vermine et harcelés par les malfaiteurs se changent vite en moribonds... coupe-gorge et foyer de pestilence, tel que les gardiens voulant porter quelque intérêt à un détenu politique l'adjurent solennellement de ne jamais se déclarer malade. » Sans hésiter l'admirable femme se glisse dans le bâtiment dont l'accès est formellement interdit et là, découvre sur un grabat, méconnaissable, dénué de tout, agonisant, celui qui, par une ironie amère, s'est dépensé avec tant de cœur pour les autres et a fait évader de Russie tant de Français! C'est un assassin, brave homme tout de même, qui tient lieu d'infirmier et le soigne. Il verse du sublimé sur les mains de mademoiselle Carlier qui a serré celle du prisonnier, car le typhus exanthématique, si contagieux et qui ne pardonne pas, règne en ce lieu immonde.

Angoissée, elle court au Consulat de France et rédige une supplique à Djerdjinsky, le chef de la Commission extraordinaire, le conjurant, au nom de la simple humanité, de permettre que le président de la Colonie française dont l'état exclut toute idée d'évasion, soit conduit dans une clinique privée. Elle fait appuyer sa demande par M. Krebs, agent du Danemark, et par deux officiers tchéco-slovaques récemment libérés, puis elle l'apporte à la Tchéka. Jusqu'au dernier moment, Karakhane s'acharne contre le mourant et s'oppose à la requête. Pourtant, à la fin de la journée, arrive une réponse favorable; pour garder l'otage, ne faut-il pas le préserver de la mort?

Après bien des recherches, mademoiselle Carlier trouve une clinique à la Spiridowska. Mais le transport est difficile;

une tempête de neige, comme on n'en a pas vu depuis des années, sévit sur Moscou. A grand'peine une mauvaise voiture est amenée. Aidée de M. Mazon, récemment libéré, elle introduit dans la carriole le malade râlant et sans connaissance, l'enveloppe de couvertures. On arrive péniblement. Darcy reprend un instant connaissance. A l'aspect de cette chambre accueillante qui n'est pas la prison, de ces visages amis, une lueur de joie éclaire ses yeux; il se croit libre et veut parler; la parole lui est refusée; le regard s'éteint; le sacrifice est consommé[1].

PAUL DARCY

1. « Quelques jours plus tard, la dépouille de notre distingué compatriote et compagnon de captivité, était apportée dans la petite église de Saint-Louis des Français. La plupart des membres de cette Colonie, tous ceux, en somme, qui n'avaient pas quitté Moscou, étaient présents à ses obsèques et l'abbé Vidal rendait un dernier hommage au mort en une éloquente oraison funèbre... Quand le char funèbre quitta l'église, les deux plus grandes des splendides couronnes qui le décoraient, fixées de chaque côté du cercueil, étaient enrubannées de larges nœuds tricolores et nous prouvâmes à la population de Moscou qu'en aucun cas les Français ne cachent leurs couleurs... Si un Darcy eût expiré au temps de l'ancien régime, ses funérailles eussent, sans aucun doute, été entourées d'une pompe incomparable. Mais où sont aujourd'hui nos amis? La terreur a tué ou dispersé les uns et intimidé les autres. Notre petite phalange française s'avança donc, groupée derrière ses emblèmes tricolores et s'apercevant seulement, quand elle se sentit si infime, de tout le tragique qui émanait de son isolement... » Ludovic Naudeau, *Temps* du 27 juin 1919.

# HOLLYWOOD DÉPASSÉ[1]

## IV

Non loin de son bungalow, Sandroz avait loué un garage, en guise d'atelier.

C'était une assez large pièce, bien éclairée. Il n'y avait eu qu'à opacifier le bas du vitrage avec un peu de peinture : concession à la pudeur. Quelques bidons oubliés dans un coin; le ciment du sol encore taché d'huile. Au milieu, le socle : une vieille caisse que l'élève de Régamey, le temps de fumer deux cigarettes, a promue à cette dignité à l'aide d'une poignée de clous et de quelques pieds de toile. Et, sur le socle, la Plaisanterie de terre glaise.

Plaisanterie peu à peu devenue sérieuse.

Devenue tyrannique.

Toute-puissante plaisanterie.

Voyez. La porte du garage a subi une miraculeuse transformation. Elle est dorénavant pour l'ancien étudiant la porte même de l'Université de Lausanne : bien qu'elle n'en ait ni les vantaux massifs, ni les colonnes doriques, ni le monumental fronton triangulaire. Ce fronton qui, jadis, au regard hâtif du bellettrien attardé, revenant de *faire un bord* autour de la cathédrale en compagnie de quelque serveuse de la Zurichoise, voire de quelque « Vinette » (l'École Vinet est tout près de Saint-François), évoquait, tantôt le Livre de la Science tombé tout ouvert sur l'imposte, tantôt l'échine voûtée du Professeur Prüffler, tantôt les augustes sourcils en accent circonflexe de Monsieur le recteur Gindraz.

1. Voir la *Revue de Paris* des 15 août, 1er et 15 septembre.

L'étudiant, chaque matin, lorsqu'il entre dans l'atelier, y trouve assemblée toute l'Université.

Les maîtres qu'il salue? L'Académisme, joues bêtes, œil vide. Le Penser de la Ressemblance, kodak en poche. Le Penser des Lignes, pli au pantalon, accent italien qui ferait songer à Mascari, mais à un Mascari mince et nerveux, retouché par Botticelli. Le vrai Penser : parfois idéale et intense figure, chairs profondes comme en peint Rembrandt, parfois profil maigre, lourde serviette sous le bras, et au cou ce mince larynx qui, en remontant, avale la fin des phrases. C'est alors Prévin lui-même, Prévin que Sandroz a tant aimé, parlant dans cette brumeuse chaire de Psychologie qui (à l'heure matinale, tandis qu'Éthel n'est pas encore arrivée) se distingue par moments à travers le vitrage de l'atelier. Voilà *Prof-à-Os*, un des sobriquets donnés à Régamey, énumérant avec volubilité articulations, muscles et aponévroses : réminiscences anatomiques où Rambert l'Angelenin n'attrape guère que d'atroces et inutiles imaginations d'écorché. Voilà, donnant leurs ordres à Travail-Manuel, plombier des locaux universitaires, les Épaisseurs et les Volumes, tout barbe et redingote. Voilà Néo-Cubisme, tout droit venu de Paris, jeune « chargé de cours » à la mode, pochette parfumée.

Les condisciples de Mr. Charles J. Rambert, le célèbre sculpteur de Paris et Londres, redevenu Sandroz et même, tout simplement : « Ce sacré Édouard » ou : « Dis donc Ed » ou : « Vieux Zed »?

Il y a Sandroz-l'appliqué qui repétrit et déplace les boulettes de glaise, sabre d'un coup d'ébauchoir cette main refaite dix fois. Sandroz-l'indécis : faut-il, ces paumes, les placer en avant ou en arrière du corps?... Jusqu'à quel degré pousser la simplification des masses?... Sandroz-le-théoricien, qui, à propos des détails les plus simples, galbe de chevilles, boucles de chevelure, jette dans l'estomac de Sandroz-le-Naïf de troublants aperçus sur les palais de Ninive, les sonnets de Michel-Ange ou les éternels rapports du vrai et du beau. Il y a Sandroz-le-rêveur. Il y a Sandroz-le-douloureux. Si bien que, dans ce groupe-là, Sandroz-le-salaud, vil petit plagiaire qui se rappelle un peu trop certain moulage du musée de Lausanne, et Sandroz-qui-s'en-fout n'ont qu'à bien se tenir.

Rôde encore dans l'atelier un certain Sandroz-Joli-Cœur, qui volontiers lâcherait la glaise froide pour caresser Ethel, statue toute faite. Elle pose avec tant de conviction, cette Glenway, Glennie, Glennorgie! Chaste encore s'il s'agit de laisser voir le sein ou la cuisse, bien que, depuis des semaines, pour cet étranger, le jeune corps dévergondé ait ouvert toutes ses serrures.

Un jour, l'homme d'argent, l'homme qui, avec son argent, volera l'œuvre, le Rumrill a osé se présenter à la porte du garage — de l'Université, veux-je dire. Alors un miracle s'est opéré.

Ainsi le peuple craintif des fidèles se pressant jadis derrière l'évêque dans ces temps où, solennellement levée au seuil des églises, la paume désarmée et divine d'un saint Loup faisait reculer les Barbares : ainsi toute la foule des professeurs et des disciples à l'abri sous le geste de Charles Rambert. En vérité, un Rambert papal, dans sa blanche blouse de sculpteur, dans l'encens de la cigarette. Il s'est avancé au haut des degrés innombrables, entre les colonnes de l'Université : non pas, de la cathédrale! A ses côtés, faces sévères au-dessus de leurs chamarrures, les nobles coutumes européennes; derrière lui, au loin, vision frappée de tabou, une Vierge demi-nue.

L'ostrogoth Rumrill recule, vacillant. Fier d'être si majestueusement fichu à la porte. Un tel homme travailler pour lui, l'ancien maraîcher! Tant d'orgueil payé quinze cents *bucks*! Bien. Une affaire!

Un beau matin, comme Ethel vient de quitter l'atelier, Mascari frappe à la porte.

Le compagnon de Sandroz sera son premier public. Car Ethel, qui parfois va effleurer du bout des doigts, avec superstition, avec une obscure jalousie le *double* âpre et humide que l'amant arrache d'elle peu à peu, Ethel tient trop directement par les entrailles à l'œuvre pour en pouvoir faire le tour. Si même sa réflexion était capable de rien de pareil.

Sandroz soulève les toiles dont il a recouvert la glaise. Non ce n'est pas d'Ethel, c'est de lui-même, de lui seul, que s'est nourrie cette tumeur dont il ôte avec précaution les pansements! L'artiste regarde son travail et le regard de Mascari.

Le premier coup d'œil qu'autrui dirige vers l'œuvre, comme il menace ce lien nourrissant qui attache la vie du créateur à celle de sa chose, ce soi-à-soi, fait de pulsations et de secrets silences!

La tête ceinte d'une couronne murale (qui, à regarder de près, se résout en rangs verticaux de tubes alternant avec des derricks schématiques), une femme au visage orgueilleusement levé, narines frémissantes, sourire avide. Elle semble offrir, de ses deux bras étendus, paumes devant, la source qui jaillira au-dessous d'elle. Sortant d'une draperie aux plis cubisés, la cuisse énorme tire, avec enthousiasme, une jambe courbe et polie comme un sabre. Pieds crispés au sol, lui aussi hérissé de cubes.

L'instant d'avant, cela paraissait à Rambert œuvre puissante. Or voici que, devant le regard étranger, la statue perd contenance. Anatomie fausse. Simplifications pauvres. Audaces puériles. La Reine Pétrole, ainsi qu'un jeune homme boutonneux et timide, attablé au tapis vert d'un examen, semble pâlir, se rétrécir, se gondoler de façon bizarre. La garce a totalement oublié l'érudition que lui avait inculquée son maître. Elle est incapable de rien dire.

Mascari contemple en se dandinant. Les sourcils d'abord froncés se décroisent. Rire énorme.

— *Ma guarda che buffonata!* Quellé bonné blague! Ah! Ah! Les petits derricks entré les cigarettes... Tou ne t'es pas fatigué les méninzes! Et il va payer quinze cents? *Figlio d'un cane!* Plein la voue! Dis donc, ta bonne femme, c'est sour des bidons qué tou la fais sé ballader?

Ce qui paraît exciter l'admiration de Mascari, c'est que cette statue-là tienne si incontestablement sa gageure d'idiotie.

L'artiste reçoit au cœur un coup de foudre qui est une gifle. Il ne peut pas ne pas avoir l'air furieux, piteux.

— Dis donc, vieux, si tu crois que c'est commode! Une première œuvre! Songe : anatomie, volumes, lignes... — (Sandroz sent la lâcheté de ces excuses. Rien n'y fait : il faut qu'il dégringole plus bas encore). — Tout de même, est-ce que ça n'est pas... montrable? Est-ce que tu ne trouves pas à ça... tout de même... un certain air?...

Mascari devine la blessure d'amour-propre. Il la panse,

désastreusement, comme ces ménagères qui achèvent de déshonorer un pantalon au genou déchiré, en y posant une pièce trop visible. Le pis est que Sandroz est obligé de constater la joie involontaire que son compagnon prend à ce nouveau ravage.

— Mon Dieu, oui, si tou veux, ça n'est pas si mal, après tout, ta pétite affaire. On voit qué tou as dou travailler. Beaucoup dé travail. Dommage qué ta rotoule ici, elle a eu peur dou mollet; elle s'est offert oun voyage dans la couisse. Oh, mais z'aime le reste. Les mains surtout. Très belles. La tête, elle sera bien quand tou l'auras finie.

— Tu ne vois pas que c'est la contraction du triceps qui remonte la rotule? La tête est achevée. Mais moi, non, je n'aime pas du tout les mains. Elles sont ignobles. Je vais les refaire encore.

Sandroz a jeté ces mots durement. Tout à coup, il se voit fort comique dans ce rôle de vanité offensée. Masc a raison, parbleu! Le bellettrien va frapper gaîment sur l'épaule du camarade, et railler, lui aussi, la petite ordure! Un début d'allégement intérieur; la bulle d'un sourire lui monte dans la gorge. Mais l'Italien n'a pas écouté et ne le regarde pas. Mascari, d'une contraction rapide, nettoie ses traits (ainsi ces rustres qui, à table, se passent la langue sur les dents au moment d'attaquer un nouveau plat).

Le larynx : savant organe. C'est peu de dire que ce tube sonore vise à la façon d'un fusil. Certes, les orateurs, selon les dimensions du local où ils parlent, mettant ou non la « hausse », se font des voix qui, au-devant d'eux, vont, à une distance plus ou moins grande, frapper les oreilles et les murs. Mais le plus curieux du phénomène est la façon dont la parole, s'étant accommodée au volume d'air qu'il s'agit de faire vibrer et s'appuyant sur le but même, se renforce sur celui-ci : le son y trouvant sa vraie plénitude, qui est résonance, passage à l'écho. Eh bien, les courtes phrases de Mascari ont maintenant cette portée lointaine. Comme si, ni la statue, ni l'atelier, ni Sandroz lui-même n'existaient, elles ne touchent terre, ne font vibrer des objets qui leur répondent qu'à quelque trente milles de distance, quelque part, dans des falaises sauvages.

— Commé tou veux. Causons dé choses sérieuses. Bientôt passé un mois, hein, sour ton machin? Calcoule cé qué ça fait par jour. Eh bien, qué dis-tou d'oune nuit à deux cents dollars? Connais-tou Malibou Ranch? On prépare oune grosse affaire. La police occupée ailleurs. Lé gros Barnard a mal aux yeux : des dollars sous les paupières.

— Mon vieux, en ce moment, je ne me soucie pas de passer la nuit. Je travaille toute la journée.

Mascari sent une pointe lui percer chaque sourcil. A observer un homme qui éprouve cette impression-là, on lui trouve généralement les lueurs de l'œil aiguës : l'air malveillant, si vous préférez!

Il sifflote entre ses dents serrées. Puis :

— Évidemment, lé risque cesse dé tenter. On s'habitoue au travail à la bourgeoise.

Le masque épais de l'Italien se contracte : ces mots amers lui ont empoisonné la bouche.

— De qui vient l'affaire? — demande sans broncher Sandroz.

— De Dinklespiel.

— Par?

— Numéro sept.

— Sept? Hum!... Et défie-toi! Les mains de Barnard, comme ses yeux, louchent : elles reçoivent à droite et à gauche.

— Dis ploutôt qué tou as les foies.

— Sûrement. Je ne me soucie pas de me faire tirer comme un lapin.

— Les lapins, ils n'ont pas ça, — fait avec suavité l'Italien.

Mascari sort à demi de sa poche la crosse d'un browning. Puis tire de son gousset un petit barillet de bois verni, duquel, lorsqu'il recule vivement le bras, jaillit l'aiguillon d'une lame. On fouille très bien un ventre avec ça, dans le corps à corps : on peut aussi, balançant l'objet dans la main creusée, le ficher en une poitrine, à six pas.

— Au révoir, vieux. Travaille bien, — murmure-t-il d'un ton étrangement faux.

Ton faux qui est bien celui de la haine. Car, au fond de la haine, il y a toujours de l'insincérité ou, du moins, quelque involontaire réserve où s'abrite l'irrépressible amour que,

dans l'adversaire, nous portons à notre image. Seul l'amour peut être parfaitement pur, et son assise carrée par la base.

Mascari pivote sur ses talons. Mascari s'efface.

Sandroz, sans un geste, l'a laissé tomber par delà la porte. Mascari tombe, tombe infiniment à travers le beau matin lumineux et torride, ainsi qu'une pierre dans un puits sans fond.

L'après-midi de ce même jour, Sandroz au travail. Un Sandroz patient et grand. Larges épaules. Lèvres muettes. Les espaces lentement pleuvent de ses mains sur l'œuvre qu'elles modèlent.

— Est-ce que c'est ça, Ethel, cette cuisse polie que vous avez : ivoire, peau de gant et chair? Et qui se mange comme un cantaloup?

— Oh! dégoûtant! Ne dites pas. Si épouvantable vous êtes!

— Vous introduire, Ethel, tout entière, dans cette matière froide et boueuse : difficile est le chemin.

— Vous, si habile! — s'écrie-t-elle avec l'illumination d'une amante, avec la confiance d'un enfant.

Une idée diabolique assaille Sandroz.

Il a toujours pris de très haut à l'égard de la jeune fille : c'est aux rites passifs de l'adoration qu'il l'a dressée. Ethel, chaque jour, vient faire le lit, ranger le bungalow, incliner sur de basses besognes, raccommodage ou cuisine, sa taille sportive et son sourire de luxe. Elle obéit avec le zèle d'un conscrit. Elle subit tous les silences, toutes les duretés, toutes les caresses. Humilité et orgueil : la ligne selon laquelle son âme joint ces deux éléments contraires est une espèce de baiser perpétuel tourné vers le despote, vers ce conquérant fait d'autre chair que les autres hommes : talent aujourd'hui, argent et gloire demain. Or la tentation qui vient à Sandroz est de briser lui-même son propre prestige. Pour voir. Fantaisie : cruelle fantaisie! Au fond, despotisme encore. Ne saurait-il, pour gouverner un peuple d'une personne, se passer de ce ministre debout sur le socle? Se passer de cette glaise où il n'a pas pu, où il ne pourra jamais (il ne l'ignore point, en vérité), mettre une vie égale et pareille à la sienne?

— Non, pas habile! Réellement, — fait-il en ricanant, tandis qu'une poignée d'argile s'écrase comme un cœur dans

ses doigts crispés, — pauvre chose est cette statue. La couronne de derricks? Celle, à peu près, des allégories qui ornent le fronton de mille mairies européennes. La draperie? Injustifiée... Héhé! absurde! Et sommaire calomnie, regardez, mais regardez donc, Miss Glenway! le visage. C'est une œuvre misérable et ratée que je fais avec votre corps.

Ethel, stupéfaite, tombée du haut d'un building. Lui, à travers les ombres des professeurs et de ses condisciples de Lausanne, se fraie la voie à grands éclats de rire, coups de hache :

— Quinze cents dollars que je chipe au Rumrill! Non! Haha! Pas tout à fait. Car cette présente statue vaut bien un dollar, un dollar et quart peut-être... hahahahahaha! Comprenez-vous Ethel? *Je fais de l'art « bon marché »*!

*Cheap*, bon marché, la pire des insultes dans n'importe lequel des quarante-huit États de l'Union.

— Vous!... Vous!...

Du coup, Ethel a quitté la pose. Cette Américaine reprend son prix. Peut-être que si Charlie voulait en cet instant-ci poser les lèvres sur les siennes, elle ferait scandale, comme une femme blanche à laquelle un nègre adresse de pressants hommages.

Sandroz croit bien le sentir (une honte et une douleur salent son rire) : à cet endroit des péripéties, pour peu qu'il pèse du talon, il crèvera la fragile croûte qui subsiste sur la débâcle de cet amour. L'élan féroce l'emporte quand même, ce Sandroz mené par ses mâchoires de loup métaphysicien. Il ne s'agit plus de donner la chasse à deux grotesques, la fausse Reine Pétrole et le faux Rambert. C'est bien au delà de ces clopinements qu'il fonce sur une ombre plus lointaine. Sur un plus agile mensonge : lequel étranglé, il sera vraiment lui-même.

Quelques mots, nouvelles foulées :

— Vous entendez, Ethel, je ne suis pas sculpteur, je n'ai pas appris. Je n'ai jamais vraiment appris quoi que ce soit. Je ne sais rien. Je ne suis rien.

Voilà ce que l'indésirable immigré a murmuré avec un affreux sourire blême. Il quitte du regard l'Américaine indignée. Le bellettrien tourne le dos et, s'appuyant contre la statue, baisse le front, ainsi qu'un ivrogne vomit contre un mur... C'est vraiment tout son sang qu'il est prêt à rendre.

— Trop d'orgueil encore! Je ne peux même pas dire que je ne sois rien! Pis que cela. Je suis un petit bootlegger, voleur de seconde classe. Objet médiocre. Sans succès, sans avenir : excepté peut-être la prison. Marquez cela, Ethel : j'ai honte pour vous que vous m'ayez aimé.

Telle serait la suprême attaque contre le mensonge. A peu près tels sont les mots que Sandroz devrait enfin dire : il ne les dit pas.

Peut-être, comme l'enseigne le Livre Saint qu'il lisait dans sa jeunesse, ce dernier aveu eût-il mis dans « le chemin de la lumière » son âme et celle de la jeune fille? Mais, je l'ai indiqué, le hasard veut que Sandroz vienne de tourner le dos, de baisser la tête. Tout aussi bien que dans n'importe quel Métro, dans l'effrayant carrefour de l'absolu où hésite maintenant le voyageur, il suffit d'un regard détourné pour qu'un être ne voie pas un autre être s'en venir à sa rencontre. Dans les plus divines aventures, une part de chance! Sandroz n'aperçoit pas, Sandroz ne saura jamais le miracle qui vient de se produire à trois pas de son dos...

Voici.

Du flanc gauche de cette Californienne toute bardée de préjugés devant laquelle s'est effondré le faux sculpteur, du flanc gauche, du côté du cœur, bourgeonne et s'accroît (à la façon de l'ectoplasme des médiums) une ombre étrange où passe peu à peu la véritable substance de son être. L'ébauche qui ainsi se dessine est celle d'une pauvre girl toute désolée, non pour elle-même, mais uniquement de voir souffrir Charlie. D'une pauvre et noble girl vis-à-vis de laquelle son Charlie, quoi qu'il fasse, si bas qu'il tombe, n'aura jamais démérité. Les larmes dans l'œil du fantôme deviennent des lueurs : entraînant d'un signe l'Américaine dont il est né, il approche de Sandroz le geste souverain de la miséricorde.

Mais le jeune homme, toujours incliné et qui ne s'est aperçu de rien, pousse son rire affreux. Le rire du Topanga. L'espace où se font les miracles n'est point comme les autres; certaines sortes de chocs le brisent comme une vitre...

Il n'y a plus dans cet atelier, quand se retourne Sandroz, qu'une quelconque Américaine en robe violette (Ethel ne pose aujourd'hui que pour les bras). L'humidité qu'elle a dans les

yeux ne témoigne sans doute que de colère et de confusion.

D'un coup de reins l'homme en blouse a refait sa cambrure. Dans ce dur visage qui mâche de tristes certitudes, une imperceptible trace de douleur, de fausseté : colophane qui prête son mordant au virtuose. Allons, avec un brio banal, on va faire résonner cette âme de jeune Yankee!

— Ah ah! Avez-vous vraiment cru, Ethel? Non, n'est-ce pas? Sachez que ce que j'ai récité devant vous, c'est ma prière de chaque matin. Une habitude de nous autres, grands artistes! Chaque matin, Ethel, je me réveille comme cela (un Rambert gigantesque se dresse devant la jeune fille et s'envoie à lui-même, dans la face, un formidable coup de poing). Puis je répète trois fois ces mêmes paroles que je vous ai dites — pour m'exciter — pour me fouetter — pour faire tourner la toupie! (La main de l'homme secoue violemment sa propre tête, par les cheveux). Puis, ayant fait un bond en hauteur, je proclame : « *Je suis le meilleur sculpteur d'Amérique. N'ai-je pas sculpté le fameux buste du lord-maire de Paris?* — vous savez, Ethel? *Je dois devenir ici le plus riche artiste, le plus photographié par les journaux. Quinze cents dollars? ce n'est pour moi que quinze* cents. » Ensuite saut à la corde, bain, massage, et j'ajoute cent dollars aux sommes que je demanderai, l'an prochain, à Rockfeller et à Ford pour leur faire leurs bustes, à eux aussi.

La vérité? Bah! il n'y a plus de vérité dans aucune de ces deux œuvres. Ni dans cette glaise, ni dans cet amour. Rambert a débité son discours d'un accent grossièrement convaincu : un accent de vendeur d'orviétan qui va droit à la conviction de l'Américaine.

— Oh, véritablement, Charlie, un *lui-homme* vous êtes! — s'écrie-t-elle : glorieuse, exultante, obscurément spoliée tout au fond de l'âme.

*He-man*, terme suprême en Amérique. Le pronom masculin *he*, érigé sur le substantif, désigne en langue anglaise les animaux de sexe mâle. *He-goat* traduit « bouc », *he-cat*, « chat » (« chèvre ou « chatte » se disant *she-goat* et *she-cat*). Mais cet *he*, aux États-Unis, attaché à n'importe quel nom, ainsi qu'une capsule de fulminate, le fait exploser comme un pétard. On s'exclamera : *he-land*, *he-town*, *he-car* : violents superlatifs de

« pays », de « cité », d' « automobile »! Le *he-man*, donc, est le grossier surhomme d'outre-mer. Parodie de héros dont la supériorité est traduisible par le film, mesurable en dollars, débitée par les journaux en un nombre plus ou moins grand de lignes.

Elle est partie, l'Ethel de Charlie, toute affolée d'un bonheur en surface : « *Chatouillée à mort, oui, je serais, de vivre à jamais auprès de vous!* » ont dit lèvres et regard.

Lèvres et regard : Sandroz les a laissé tomber au loin. Comme des pierres en eau profonde. Comme, ce matin, Mascari.

Un Sandroz décanté, éternel, face de cadavre, tourne autour de la statue.

Impitoyablement.

Pauvre adversaire, cette forme d'argile! Sandroz ne tourne pas longtemps. La mesure de cet essai naïf est bientôt prise.

L'homme, affreusement seul, se sent calme. Des équilibres se cherchent en lui-même. Gravité qui tient à la fois de la « masse » des physiciens, et de la « participation au réel » des moralistes : deux sens du mot peut-être superposables.

Qui est-ce que cette nouvelle sagesse lui suggère? Quel visage dont, à n'en point douter, les traits renferment une certitude solide?

Guyon! Ce n'est pas sans surprise que Sandroz voit dans son souvenir cet homme prendre valeur de modèle. Comment, ce sage travailleur, ton neutre et idées plates, c'est lui dont il aurait besoin? L'ingénieur doit se trouver maintenant à Los Angeles. Poursuivant son exploration méthodique de l'industrie pétrolière, il s'est fait employer à des installations nouvelles auxquelles, dans les faubourgs du Sud, procède la *Signal*.

Le *Stanhope*, énorme hôtel placé au centre des affaires, sur la sixième rue. Quinze étages. Onze cents chambres. Sandroz n'a vécu en Amérique ni assez longtemps, ni d'assez somptueuse façon pour négliger, d'un regard blasé, le colossal *lobby* de marbre rose, ouvrant de trois côtés sur trois rues par des portes orgueilleuses comme des arcs de triomphe : hall grand comme une Bourse, bondé de foules triées et retriées sans cesse par des intentions immédiatement lisibles. Foules affalées, engainées d'épais fauteuils; foules debout, parlant

haut; foules se ruant avec férocité vers l'un des innombrables offices qui, derrière des enseignes lumineuses, garnissent le pourtour du hall : caisse, tabac, vestiaire, « bottes », voyages, services dactylographiques, excursions, autos, théâtres... Le *Stanhope* paraîtrait en Europe un « palace » de haut luxe, comme beaucoup de nos capitales n'en possèdent pas encore. Là-bas, avec ce décalage de deux degrés que, dans l'ordre du confort, doivent subir les notions du Vieux-Monde, ce n'est qu'un bon hôtel de seconde classe.

Un coup de téléphone à la chambre de Mr. J. S. Guyon. Et, parmi ce bouquet d' « élévateurs » négligemment déposés dans un coin du hall, comme des cannes, l'un d'eux emporte à toute vitesse le sculpteur à travers des tranches d'Amérique superposées : truffées de valets nègres, de maids insolentes, et de merveilleuses salles de bains... Le but suprême que se proposait naguère le maigre émigrant lausannois, aussi fanatique et illuminé que les Pèlerins de 1608, était-ce de pouvoir un jour considérer un logis de cette sorte comme un minimum indispensable de commodité? Comme une nécessaire politesse de l'univers? Voilà ce que Sandroz se demande en foulant la route que lui proposent les épais tapis des couloirs. Il éprouve le besoin de marcher à côté de cette route-là, tout simplement sur le parquet.

La table de Guyon : « bleus » de machine étalés, feuilles jonchées de formules, tubes et flacons emplis d'huiles noirâtres. Une des deux malles est ouverte : Sandroz y voit des rangées de livres encadrant une machine à écrire.

— Hé, l'homme à la statue! Le travail marche-t-il?

Ici, donc, Sandroz est encore « l'homme à la statue ». Avec une netteté, un détachement qui le surprennent lui-même :

— Oh, vous savez, ce n'est rien d'extraordinaire, ma Reine Pétrole! Un peu de fantaisie et d'architecture : mélange assez amusant à doser. (Sandroz reconnaît dans cette métaphore chimique l'influence des tubes et sourit.) Cela n'apporte pas de bouleversement esthétique... Je connais les points faibles de l'œuvre, c'est-à-dire tous les points. J'ai flanché sur tous les points : je ne suis pas un artiste. A part ça, ma petite saleté vaut largement la plupart des produits sculptés que Los Angeles a placés sur piédestal.

— Je serai heureux de la voir. En tout cas, vous avez mis une promptitude admirable à saisir la balle. Votre bond devant le bonhomme Rumrill? Un record sportif! Pour ma part, mon sport à moi, voici!

Il tend un cylindre de cristal à large pied : demi-plein d'une huile noire, épaisse comme de la mélasse. Lorsque Sandroz incline le tube, la surface du visqueux liquide, après avoir un peu songé, se gonfle et roule au creux du verre avec la lenteur d'une méditation, laissant, à l'opposite, l'arrière-pensée d'une couche verdâtre adhérer à la concavité transparente.

— Ceci, c'est le produit brut, tel qu'il est tiré de la terre : « l'huile », comme ils disent.

L'ingénieur présente à Sandroz un autre flacon empli d'un liquide moins sombre et moins dense.

— Voilà l'un des produits que vous avez après le premier raffinage qui enlève les grosses impuretés, et la première distillation qui extrait, tour à tour, essence, pétrole, gasoil, diesoil, produits volatils, et laisse le mazout, résidu fixe. Cela, c'est du *diesoil*. Oh! on peut s'amuser à un tas de choses! Par exemple, arrêtez au gasoil le fractionnement, distillez et raffinez : vous obtenez toute la série des huiles de graissage. Ou encore mettez cette confiture-là..., oui, celle-là, au bout de la table, dans un centrifugeur auquel vous faites donner dix-huit mille tours par minute, vous y séparez molécules lourdes et molécules légères. Industriellement : deux robinets branchés sur l'appareil. La paraffine sort par l'un, le lubréfiant par l'autre.

Il y a bien longtemps que la pensée de Sandroz ne s'est aventurée sur le terrain scientifique.

— Sans doute donnez-vous au centrifugeur un diamètre très grand?

— Non. Vous avez intérêt à augmenter la vitesse plutôt que le diamètre. Soient $m$ la masse, $n$ le nombre de tours, $r$ le rayon, vous écrivez :

$$mN^2r$$

dont la valeur, proportionnelle au diamètre...

Sandroz participe moitié aux formules dont le porte-mine de l'ingénieur ordonne sur le papier la troupe armée de signes algébriques, moitié à un beau rectangle de ciel californien.

L'azur, encore splendide à cette heure, se découpe au-dessus des buildings voisins, dans la partie supérieure de la vitre à guillotine, demi-relevée. La chambre de Guyon est au quatorzième étage. Élévation qui atténue les bruits de la rue, mais oblige à entendre, de toutes parts, les sonneries qui, à tous les carrefours de Los Angeles, annoncent les changements de sens du trafic, empêchant le heurt désastreux des fragiles molécules humaines lancées en automobile. Système d'avertissement aujourd'hui adopté par quelques capitales européennes : on l'applique depuis fort longtemps en Amérique avec une étonnante indiscrétion. Ce soir, tantôt toutes proches, tantôt lointaines, sans cesse, les sonneries puissantes, s'élevant du fond de la ville comme des bulles, pétillent dans le ciel.

— Ce sont ces opérations-là dont vous vous occupez à présent?

— Non. Je verrai ça dans le Texas, où je vais aller le mois prochain. Ce que la *Signal* est en train de monter ici, c'est une usine de *cracking*. Imaginez les « chaînes » ouvertes ou fermées que l'on trouve dans l' « huile », de $C^5H^{12}$ à $C^{25}$ $H^{52}$ et au delà. Ceci, ça et ça... (Le crayon de l'ingénieur court sur le papier, dessinant ces constructions chimiques, dont les propriétés — consistances, affinités et secrètes énergies — obéissant aux devis, sont prévues par l'entrepreneur en atomes, comme les aspects de la façade par l'architecte). Il s'agit de scinder, de *craquer*, ces grosses molécules pour obtenir certains produits rémunérateurs. Le difficile est de placer la césure au bon endroit. Pas trop près du bout, quand il s'agit de chaînes ouvertes, car l'un des termes obtenus serait le carbone, qui manque d'intérêt.

Le bellettrien, presque pieusement, écoute l'ingénieur. Guyon ne tarde pas à se lancer dans les hypothèses relatives à la constitution de l'atome : décrivant les diverses orbites planétaires selon lesquelles les grains de matière, avec une vitesse maintenant calculée, tournent autour d'un soleil central. Sandroz retrouve toute une case de sa mémoire.

Il y a longtemps qu'il ne s'était « lavé la face de l'âme ». Quelle ivresse lorsqu'il rencontre, sur les lèvres calmes de Guyon, l'une de ses imaginations favorites : l'histoire de ces

électrons arrachés aux frontières des corps, et qui, lancés dans de fulgurantes pérégrinations auprès desquelles n'importe quel trajet humain semble la promenade d'un prisonnier dans sa cellule, traversent, bolides sans patrie, les espaces de l'univers!

— Oui. Les électrons isolés?... — jette Sandroz avec un sourire étrange.

Le fils du pasteur se rappelle une métaphore biblique dont le goût, amer à ses lèvres, laisse intacts l'accent de la gorge et la lumière des yeux.

— Mais, ce sont eux, « le sel de la terre »!

L'ingénieur, de sa voix modeste :

— Le premier quart du vingtième siècle est sans doute la plus grande époque scientifique qu'ait vue le monde. Sans en excepter le temps des découvertes astronomiques de Képler, ni le début du dix-neuvième siècle, qui créa la chimie. Bon. Bon.

Guyon a toujours besoin de poser des points à la ligne.

— Je crois, — reprend-il, — que c'est excellent pour vous de changer de préoccupations. Vous voici traverser cinéma, statuaire, philosophie... Moi, je ne pourrais pas. Je suis de ceux qui ne peuvent avancer qu'en suivant toujours la même voie... Voyez-vous, Rambert, je suis un homme pour lequel l'essence existe — j'entends l'essence de pétrole. Sortir du sol l'huile et la suivre à travers ses métamorphoses : c'est ma vie! Il y a là, en effet, de quoi user toute une vie d'homme. Ainsi (achève-t-il lentement avec une tranquillité qui confine au désespoir), je suis sûr de ne jamais m'ennuyer sur terre...

Sandroz contemplait ces traits : le nez un peu long, les yeux larges, volontiers baissés, les lèvres minces, d'une agilité parfois un peu déplaisante aux besognes de l'idée ou de la gourmandise, le refuge des pommettes. Ces traits modérés qui, en vérité, avaient cessé d'exprimer rien de médiocre. Et le Lausannois sentait les cordes de sa poitrine rendre le son le plus aigu de la jalousie : subissant l'une de ces soifs terribles qui l'avaient parfois saisi à lire les vies des saints, les exploits d'athlètes ou de banquiers.

Lorsque Sandroz se retrouva dans la rue, les détails de cet entretien restaient singulièrement actifs dans son esprit.

Les métaux, cuivre, acier, qui sont volontiers visibles aux façades des édifices américains, les pierres des trottoirs, les âmes des passants précipités vers leurs affaires, les hauts lambeaux du ciel même : tout lui apparaissait marqué de poids atomiques. Ainsi ces vitrines où chaque objet porte un chiffre, prix en dollars. A travers tant de systèmes errants ou fixes, son corps, étonnamment léger, lui semblait lancé par la même force, irrépressible, éternelle et sacrée, que les ultimes parcelles de la matière. En vérité, le bellettrien se croyait sur le point de découvrir d'admirables formules qui dessineraient à la fois les réactions de la chimie, les pensées de ces passants et les siennes propres. Oui, juste « sur le point ». Ce dernier point qu'il est si difficile de franchir... Par ailleurs, en même temps, étrange dédoublement de lui-même, un Sandroz calmé, dont les accents et les gestes coïncidaient quelque peu avec ceux de Guyon, ressentait pour la première fois une ivresse fine et étonnamment sage. Ce Sandroz-là ne savait plus si la régularité de la vie est la pire des tentations, ou la route de buts lointains inaccessibles sans son aide.

Cette même nuit, dans son bungalow, Sandroz, vers deux ou trois heures du matin, fut éveillé par le bégayant travail d'une clef qui ne semblait pas connaître la serrure.

Le Lausannois avait le sommeil fort léger depuis son arrivée à Los Angeles : depuis ces premières semaines où ils ne possédaient, à cinq ou six camarades, qu'un étroit sommier sur lequel deux corps se logeaient tout juste. Tandis que les uns dormaient, les autres se trouvaient obligés de mûrir des courbatures à même le plancher : la sonnerie d'un réveil, deux fois par nuit, avertissait les occupants de céder place... Au surplus, la vigilance est ordinaire à tous ceux auxquels la police porte intérêt. Toutefois l'intrusion de quelques *cops* n'était nullement ce qu'alors pouvait attendre Sandroz. Dédaignant d'étendre la main vers le browning du tiroir, *deus ex machina* trop grossier, il s'assit dans son lit. Joie agile et satanique, à l'idée d'un corps-à-corps avec quelque contempteur des morales vulgaires, fourvoyé chez l'un de ses pareils; et du curieux verre de whisky qu'ils allaient peut-être, ensuite, sabler de compagnie.

Ce fut l'ombre trapue de Mascari qui se dessina sur les

ténèbres. Le bootlegger ne dormait donc pas de l'autre côté de la cloison? Sandroz se rappela le projet d'expédition au Malibu et ouvrit le commutateur.

La face du Sicilien était étrangement inerte, sans expression. Mais qu'avait-elle donc de tout à fait extraordinaire? Sandroz ne s'aperçut pas sur-le-champ que c'était une excessive pâleur. Non, pas cette décoloration qu'il avait lui-même plus d'une fois sentie sur sa propre face aux moments difficiles, pas cette teinte terreuse qu'avait laissée sur le visage du bootlegger la poursuite des *prohibs*, lors de la soirée chez Hickman. La chair était exsangue comme si toutes les veines du corps s'étaient vidées par quelque affreuse blessure. Cependant, aucun pansement.

— Du tirage, au Malibu?

L'Italien ne parut pas reconnaître son compagnon, plus qu'il n'avait reconnu la serrure. Ni même entendre. Il entr'ouvrait des lèvres épaisses et blanches : bâillant comme un poisson dans l'air. Ses prunelles élargies, où paraissait sourdre un liquide visqueux et obscur, fixées sur on ne sait quoi d'invisible à Sandroz. Puis elles se contractèrent, le regard se raccourcit jusqu'à celui-ci. Évitant les yeux et glissant sur la face, ce regard descendit avec lenteur vers la poitrine, s'arrêta sur le pyjama, près du mamelon gauche.

L'homme eut un rictus convulsif. Comme si la question de Sandroz arrivait enfin à son oreille :

— Malibou? — fit-il, la crispation de la défiance resserrant ses traits. — Pas été là. Poker chez Fuss. Perdu.

Après l'effort de ces quelques mots, il se laissa tomber sur le fauteuil. Un engourdissement d'un quart de minute, pareil à une syncope. Puis il se leva, comme un somnambule, et passa dans sa chambre.

Cette même nuit, un peu plus tard, de nouveau Sandroz fut brusquement tiré du sommeil. Dans son oreille, jusque dans son âme, résonnait un affreux cri d'angoisse. Il bondit et ouvrit la porte de son compagnon.

Le store n'avait pas été baissé : les teintes grises du petit jour salissaient confusément les vêtements en désordre, jetés sur le sol ainsi que des morceaux de corps humain. Mascari n'avait pas été éveillé par son propre appel. Il dormait, plié

sur lui-même, le coude sur les yeux. La main droite pendait hors du lit, velue comme une patte d'animal. Les ongles, que l'Italien aimait à porter longs et soignés, se trouvaient teints d'un singulier noir rougeâtre.

Le soir, dans les journaux, plusieurs colonnes sur l' « *Affaire de Malibu Ranch* ».

Il y avait eu bataille nocturne entre une patrouille et un gros de contrebandiers. Mêlée d'autant plus féroce que, dans les ténèbres, chacun des deux partis avait d'abord cru reconnaître les siens. Aucun prisonnier : mais deux des bandits ne feraient jamais plus leur métier. Et non plus Barnard le sien. Le chef de la police spéciale avait été frappé d'un coup de couteau en plein cœur.

## V

A partir de cette nuit-là, un abîme entre les deux hommes.

Ils ne s'adressèrent plus la parole. Puis le silence sembla s'étendre à leurs mouvements mêmes. Ni une porte manœuvrée par l'un d'eux, ni l'approche de ses talons sur le plancher craquant du bungalow ne faisaient tourner la tête de son compagnon. Bientôt, les anciens amis parurent, à la lettre, cesser de s'apercevoir. Comme s'il n'était plus un objet opaque, capable d'arrêter les rayons lumineux, le corps de Mascari n'interrompait pas le long regard dont Sandroz aimait à hanter les coins sombres; et le profil du Lausannois se laissait, comme l'air, traverser par les courts éclairs qui jaillissaient sous les sourcils froncés du Sicilien. D'ailleurs, quand les deux émigrants se trouvaient dans la même pièce, non seulement ils évitaient de se frôler l'un à l'autre, mais, par un scrupule presque religieux, la zone où l'adversaire venait de circuler, les objets qu'il avait touchés étaient pour un temps frappés d'interdit.

Huit jours après l'affaire du Malibu, on apprit par les Papiers du soir que le meurtrier de Barnard, un certain Bill Symmons, avait été arrêté. Il avait, paraît-il, immédiatement avoué. Ce soir-là, Mascari, sortant après mainte hésitation d'une pile de journaux qu'il avait amoncelés autour de lui, se dirigea obliquement vers Sandroz : les

pierres de la face descellées, le nœud des lèvres défait. Son ancien ami ne parut même pas le voir.

Deux ou trois fois aussi, Sandroz, dans les espaces, approcha de l'Italien une poitrine éclairée par la lumière des anciens jours. Mais il se trouva irrésistiblement entraîné sur un orbe qui s'éloignait à l'infini.

Pourtant, à plusieurs reprises, l'un des deux copains se vit dans la nécessité de dire quelques mots à l'autre : envoi de fournisseur ou note à payer. Cela se passa de façon sinistrement simple. Docilité de l'air à conduire les sons. Aucune de ces raucités qui suivent à l'ordinaire les longs silences : les âmes aussitôt retransportées dans leur mutité, dans leur invisibilité réciproque.

Comme il n'était plus question pour ces hommes de sortir ensemble, une des conventions tacites qui s'établirent entre eux fut l'usage alternatif de l'automobile. Un jour chacun. Le plus argenté — c'était pour le moment Sandroz — payant seul la location : coutume ancienne qui fut respectée.

Un jour sur deux, Sandroz, souvent dès le matin, partait avec la jeune fille.

Depuis le jour décisif où il avait cru dépasser l'amitié et l'amour, et où les frontières mêmes du monde lui étaient apparues singulièrement étroites, la dimension des objets avait changé aux yeux du bellettrien. Ainsi un État qui adopte une nouvelle unité de longueur : on doit déplacer toutes les bornes au bord des routes, changer sur les indicateurs tous les chiffres. Sandroz se trouvait poussé par un incessant besoin de prendre mesure à toutes choses, et, en particulier, à ce morceau d'Amérique où il habitait. Il lui fallait absolument, de décision en décision, « voir à travers ».

Un homme dur et songeur. Une femme dont le sourire éclatant, les gestes excessifs, semblent avoir subi on ne sait quel décalage : désaxés par les réflexes de la gaucherie, de la bonté, de la douleur. Nouveaux symptômes décelant une atteinte inconsciente et profonde. Ainsi, ces tressaillements ou ces fausses attitudes qui parfois révèlent, à l'œil du médecin, un mal encore secret.

Devant le couple inquiet, le long capot de la voiture, métallique et obstiné comme l'aiguille d'une boussole.

On s'orientait d'abord à travers avenues et rues régulièrement coupées, *blocks* puis *blocks* : franchissant les carrefours où résonnent ces timbres aigus que, depuis sa visite à Guyon, le bellettrien croyait voir présider au mouvement des atomes et à celui des destinées humaines. On dépassait les régions où, tracées sur l'asphalte, des marques blanches prescrivent aux piétons la zone de passage. Sandroz, d'un coup d'accélérateur délibéré, forçait la Plaza : rendez-vous habituel de Mexicains à large feutre, dont les yeux ardents et les attitudes paresseuses sont, dans le plus coriace et le plus actif des pays, autant de crimes, Sandroz laissait derrière lui les sales bicoques des rues chinoises ou les quartiers des usines.

Quelquefois, le Lausannois ne se souciait point de pousser fort loin.

Les quatre roues poudreuses s'arrêtaient dans les allées d'un parc public. Ou à la grille de quelque domaine de millionnaire. Ostentation, charité, remords peut-être, les propriétaires admettent les visiteurs moyennant cinquante *cents* versés au bénéfice d'une bibliothèque ou d'une pouponnière. Ici des pelouses magnifiquement ornées de palmiers rares, de cactus extravagants, d'ifs imitant vases, animaux ou silhouettes d'hommes politiques. Ailleurs, sous des arbres venus d'Europe qui, à la faveur du climat californien, jettent d'énormes frondaisons, des troupes de gnomes germaniques ou scandinaves, plâtres bariolés, frappaient d'admiration l'Américaine. Ailleurs encore, pagodes et bouddhas de bronze, guerriers hérissés de sabres, délicats crapauds de porcelaine, toute une colline asiatique. Apparition inattendue, dans le paysage violent et provisoire : trois pierres fendillées, auprès d'un arbre centenaire haut comme la main, évoquant le désert ou l'infinité des âges. Le bellettrien se délectait à la langue plastique des jardiniers japonais. Il rapprochait, dans sa mémoire, le haï-kaï de l'alexandrin, et Tsourayouki de Racine.

Malgré la résistance d'Ethel, qui jugeait une telle visite bien banale, Sandroz trouvait toujours de nouveaux et amers plaisirs à revoir l'Autrucherie *tour éducationnel et amusant*, assure le prospectus intitulé : *De l'Œuf à la Plume. Très merveilleuse vision.* Sous l'œil *d'experts entraînés depuis trente-*

*cinq ans à la culture scientifique de l'autruche* (c'est-à-dire de gardiens à casquettes dont la brutale importance en remontrerait à nos bedeaux ou à nos adjudants corses), derrière de hauts grillages, croissent, caporalisés dès avant de naître, *les Parfaits Géants de Pasadena.* Œufs d'ivoire *pesant aussi haut que cinq livres*; poussins gros comme des dindes; grands oiseaux ennuyés et stupides, crânes de bureaucrates, yeux de myopes, bec camard, plumeaux montés sur deux manches à balai. De risibles montures sur lesquelles, couvrant d'un capuchon noir la tête, un guide arrive à jucher à califourchon, le temps d'un déclic de Kodak, des misses fort préoccupées — est-ce de montrer ou de ne pas montrer des bouts de cuisse? Un magasin, éventails, boas, sacs, bandes, chapeaux tout écume d'ailes; atelier de teinture et réparations; *envoyez-nous vos vieilles plumes!* Voilà ce que l'industrie a fait de ces traits de foudre jadis rayant la face du désert : mémorables vestiges de la fécondité du monde.

L'on visita de même, certain après-midi, la Ferme aux Alligators. Ces dos rugueux, naguère flottant comme des verbes sur l'ode des énormes fleuves, ces ventres aux délicates écailles d'un vert si tendre, pareils à l'aubier d'un jeune arbre, sont devenus des dessins animés d'humoriste. Œil drôle posé juste au-dessus du coin recourbé de la gueule, faisant point et virgule; des bâillements incivils, prétextes aux petits cris des femmes. Et n'oublions pas la boutique de maroquinerie!

D'autres jours, le couple s'en allait plus avant. Jusqu'à l'une de ces Missions jadis créées par des moines, dont l'industrieux génie rachète à nos yeux quelques-uns des crimes de tant de saints destructeurs et acariâtres.

Bâtis par les mains même de l'Espagne, du Catholicisme, et d'un Zèle naïf (trois entités qui, à côté du glacial méthodisme, font aujourd'hui figure presque païenne de trois Grâces), des édifices d'un style simple et robuste ennoblissent encore, çà et là, quelques sites californiens. Tours et colonnes massives, porches trapus peints de beaux anges fanés, grappes de cloches, escaliers curieusement tordus contre les parois nues. Derrière les pierres basanées et les briques déteintes, derrière les palmes et les lianes, se dissimulent d'étranges idées

et, sans doute, un altier mépris pour le conquérant hérétique.

Ethel est si heureuse de *guetter ça!* Elle met sur la même ligne Automobiles, Alligators, Animaux Ailés et Anges — *toutes A un, ces drôles choses!* Petite déception : sur les marches de San Gabriel, elle n'est pas accueillie par de ces danseuses espagnoles que l'on voit aux cartes postales, un poing sur la hanche, un bras levé. Rien que la fuite écailleuse d'un lézard et les jeux du soleil éternel, pour prêter un peu de vie aux solitaires monuments d'une nation vaincue. Gros jouet : dans le baptistère, pavé d'irréguliers carreaux d'argile dont pas un seul ne trouve moyen d'être rectangulaire, murs sommairement badigeonnés à la chaux, l'Américaine du XXe siècle s'amuse à faire résonner, du manche de son ombrelle, la cuve sacrée. Ainsi un gong d'hôtel. N'est-ce point là, après tout, un simple chaudron sur un bloc de pierre? On devine encore sur le cuivre les gestes des Indiens qui le martelèrent : leurs tombes anonymes, avec sept mille autres, ont été effacées par le soc des charrues à moteur. Derrière la cuve, la grossière peinture d'un Saint Jean Baptiste, au teint beaucoup trop blanc. Point de doute, ce saint n'était pas Peau-Rouge! Orné d'un caleçon et d'un nimbe épais qui lui fait un chapeau à larges bords, le Précurseur semble avoir pris la pose hanchée et démonstrative des danseuses absentes.

Cette chère Ethel, pourtant, lorsqu'ils pénètrent dans l'église, se sent étrangement saisie par l'ombre pâle et humide qui descend des murs. Ces solives vermoulues et noircies, ces tableaux peints par quelque moine, dessin inégal, bariolage et ombres féroces (l'art espagnol vu à travers la vitre bosselée de l'Atlantique!), montrant des toiles usées, crevées par les regards maladroits de six générations de prosélytes : tout cela transporte la belle-sœur d'Hickman dans une fabuleuse antiquité. Songez donc, un siècle et demi! Ainsi l'Européen s'effraie lorsqu'il entre dans la dernière salle étouffante et obscure enfermée au centre de la pyramide de Khéops.

— *Aou*, Charlie! Cet autre monument, bien curieux aussi! — s'écrie-t-elle, quelques milles plus loin, au croisement de deux routes dans les solitudes labourées.

Son geste a arrêté l'auto devant une gigantesque orange

de plâtre. Le « monument » est barbouillé de vermillon et percé d'un guichet où l'ingénieux constructeur sert des boissons glacées. Sandroz se trouve fasciné, vaincu. Sublime et universelle égalité créée par les coups de cette nivelante admiration qu'à la façon d'un rabot l'Amérique promène sur toutes les cimes du monde : art, science, vertu. Ce monde dont elle fait un building si régulier, si carré, si propre, doté du dernier confort.

Les comtés du Sud ou de l'Est rappellent assez la vallée de San Fernando. Au delà du fruit de plâtre, immenses et géométriques plantations d'orangers. Si parfaitement dénué de charme en Californie, l'arbre de « *Connais-tu le pays?* » Ailleurs, des espaces et des espaces, titubant sur des sillons somnolents et torrides. Parfois un homme au vaste sombrero et au pantalon à franges, grave et cambré conduit une charrue dans les labours avec une dignité qui évoque l'entrée d'un torero dans l'arène. N'attend-il pas l'objectif d'un opérateur? Bien au delà des bourgades aux noms espagnols ou allemands, finissant en *o* ou en *a*, en *dorf* ou en *heim*, bien au delà des plantations de canne à sucre ou des docks de fruits séchés, de longues avenues d'eucalyptus désignent les sierras prodigieuses et stériles.

Oui, c'est là-bas que l'émigrant enfin trouve un peu de ce qu'il est venu chercher en Amérique : lorsque, durant de longues heures, la voiture s'enfonce au désert.

Un désert morne et, à force de soleil, terni comme l'acier surchauffé. La lumière ne semble vibrer que dans les oreilles. Çà et là, des gorges hantées de fantômes mexicains : du découvreur Galvez au capitaine Andrès Pico, des Franciscains aux Indiens Yumas. Les rayons frénétiques finissent par rendre presque nettement visibles ces fantômes qui ne portent pas ombre sur le sol. Les arbres-baïonnette, qui n'en portent guère davantage, hérissent, au bout de troncs pareils à de gros serpents, leurs panoplies aiguës.

La plus marquante de leurs promenades? Celle qu'ils poussèrent jusqu'à l'île de Santa Catalina.

LUC DURTAIN

*(La fin dans le prochain numéro.)*

# PARMI LES LIVRES

Il n'était pas de mode, il y a trente ans, d'écrire la vie des gens. Dans l'histoire de la littérature composée par M. Lanson, les biographies sont supprimées, ou peu s'en faut. On vivait alors dans la religion de l'évolution. On raisonnait comme si les œuvres s'étaient engendrées les unes les autres. On cherchait aux plus grandes d'humbles parents, qui les préfiguraient. On rattachait ainsi les ouvrages de l'esprit les uns aux autres et on en faisait une chaîne continue. Le genre et l'espèce étaient les idoles du jour. Car chaque temps a ses idoles, et nous vivons au milieu de fantômes métaphysiques, tout comme nos premiers pères. Nous en faisons même une consommation incroyable. M. Joseph Bédier avait eu un jour la pensée de faire là-dessus des conférences et je regrette qu'il y ait renoncé. Nous avons vu naître et mourir en peu d'années un peuple entier d'êtres de raison, de personnages surnaturels, qui détenaient pour un jour le secret des causes. Pendant quelques saisons la civilisation et l'histoire ont été déclarées les survivances du clan totémique, et le totem est redevenu fétiche; après quoi personne n'y a plus pensé. Pendant quelques semaines, tout le mécanisme de la vie morale a paru déterminé par la *Libido* de Freud; tout le monde s'en est mêlé et les sages en sont déjà dégoûtés. Pareillement l'histoire littéraire, après avoir été un moment expliquée par la triade de Taine, race, milieu, moment, l'a été par le système des sources et des influences. Tout l'effort des historiens a été de retrouver les paternités cachées. C'est un jeu aussi amusant que les mots croisés et qui n'a guère moins de valeur.

On a fait avec patience les recherches les plus délicates, les plus érudites, les plus heureuses. On en a tiré les résultats les plus extravagants. Les coïncidences, les hasards, les convergences, les plus vagues ressemblances sont devenues des filiations, des principes, des origines. La manie des sourciers a laissé quelques exemples mémorables de lubies ingénieuses. Puis cette mode a passé; elle ne survit plus aujourd'hui que chez les historiens de l'art, qui arrivent en queue de peloton.

Il y a quelque chose de bien singulier dans cette recherche des sources. Elle est d'autant plus aisée que nous sommes plus éloignés d'un artiste et moins renseignés. Si l'on faisait la critique d'un salon en démêlant les influences, les groupes, les écoles, avec cette certitude, ce détail et ce fini qu'on met dans une histoire de l'art au xv^e siècle, on arriverait au résultat le plus saugrenu. La méthode, dont la naïveté étonnera nos successeurs, veut le recul du temps et la simplification de l'ignorance. Surtout elle supprime l'élément premier de l'art : l'individu. Son déterminisme enfantin ne tient pas compte de l'énergie puissante, essentielle, capricieuse, jetée au travers de ce léger jeu de causes par le génie déchaîné. L'art est le fait des individus. Disons : le fait des héros.

L'individu, méconnu pendant un demi-siècle, a brusquement pris sa revanche. Ainsi s'explique cette profusion de biographies que nous avons vu paraître depuis quelques années. Trois grandes collections ont paru : le roman des grandes existences, les vies des hommes illustres, et les vies amoureuses. Il faut y ajouter nombre d'études isolées, comme l'*Ariel* de M. Maurois. La biographie a pris l'importance d'un genre nouveau.

C'est un genre très mal défini. En pratique, il est soumis par les éditeurs à une règle qui est de plaire, et d'être lu par le grand public. Là-dessus les érudits se récrient et lèvent les bras. Mais leurs propres travaux auraient grand besoin, eux aussi, de réforme. Sous la figure qu'on lui donne aujourd'hui, il n'y a rien de plus antiscientifique, de plus vain, de plus médiocre que cette poubelle de renseignements qu'on appelle une thèse de doctorat. Comme il faut faire un gros livre, on y verse tout. Je ne vois pas grand inconvénient à

ce qu'il paraisse des biographies délestées du fatras. Le danger évident, c'est l'arbitraire. Malheureusement on ne l'évite jamais. Une biographie, qu'on le veuille ou non, est un portrait mouvant. Quand on aura pris les précautions les plus minutieuses, on n'empêchera pas les deux personnes, le peintre et le modèle, d'être mêlées dans l'image; car le portrait est ce mélange même. Et c'est même ce qu'il y a de comique dans cet art difficile. Une jeune femme, toute en lis et en roses, pose devant un vieux peintre écailleux et barbu. Que vient-il sur la toile? Sa ressemblance sans doute; mais aussi un peu de celle du peintre. Il a, sans le savoir, donné à cette jolie créature quelques-unes des proportions de son propre visage. Il a tâché de mettre dans le regard la pensée du modèle; mais il y a mis surtout ce qu'il pensait lui-même tandis qu'il peignait, quelque vieux rêve qui traînait dans son esprit, ses espoirs de jeunesse, ses déceptions, ses ennuis. Un portrait vivant, c'est une photographie composite.

En peinture, il est impossible d'empêcher cette monstrueuse confusion. Comparez le portrait de Chopin par Ary Scheffer au portrait de Chopin par Delacroix, et vous verrez s'il n'y a pas deux hommes sur chaque toile. Cependant, pour préserver un portrait écrit, certaines précautions sont possibles. On peut demander au modèle de se peindre lui-même. C'est ainsi que, dans une petite collection allemande, j'ai lu un *Beethoven* qui est presque tout entier de la main de Beethoven, l'historien n'ayant fait que choisir et que coudre. Pour une collection de vies romantiques, qui va paraître sous la direction de M. Henriot, une grande maison d'édition a imposé aux auteurs un cahier des charges minutieusement compliqué, où il est spécifié qu'on laissera la plupart du temps la parole au modèle. Mais ce soin même est un peu illusoire, car le biographe est comme le magistrat, et avec dix lignes de l'accusé, il peut le faire pendre.

Oui, en vérité, la biographie est un genre difficile. Supposons le biographe consciencieux, et instruit; supposons-le expert à démêler le secret des consciences, et à débrouiller le fil des intérêts; bon dramaturge, cela va sans dire, et peintre habile d'histoire. Cela n'est encore rien. Il serait

déjà malaisé, avec toutes ces qualités, de peindre la suite des portraits de son personnage, de la naissance à la mort; mais on veut encore que ces portraits s'expliquent les uns les autres, se succèdent selon une loi, et que leur ensemble fasse un système; car le lecteur a la tête mathématique, et n'est satisfait que par une courbe.

J'écris cette phrase, et sa fausseté m'apparaît. Il y a bien des raisons de croire qu'une existence n'est pas une courbe, mais une suite de zigzags sans formule, à peine maintenus dans une certaine direction par une tendance à la compensation. La belle *Vie de Beethoven*, par M. Romain Rolland, nous a tous enchantés il y a vingt ans. Quelle ligne simple! A mesure que les douleurs s'accumulent, le musicien, délivré par l'épreuve même, s'élève vers la joie intérieure, et au moment de succomber sous tant de maux, il chante son dernier chant sur les paroles sereines de Schiller : *Freude, schœner Himmelfunken...* Aujourd'hui encore, cette idée est émouvante; mais nous doutons un peu. Un autre Beethoven est devant nos yeux, plus faible, plus malheureux, plus obstiné, plus inconsistant... Quel est le vrai? Faut-il montrer dans la vie des grands hommes l'ordre secret qui la gouverne et dont ils n'ont peut-être pas eu conscience? Faut-il montrer les treize mouvements de la terre, ou faut-il n'en montrer que deux? Faut-il laisser la ligne des pôles rigide comme une droite idéale, ou faut-il montrer le petit flottement du globe autour de cette aiguille à tricoter?

***

Toutes ces questions se posent à propos de la charmante *Vie de Stendhal* que vient de publier M. Paul Hazard[1]. Il n'y a pas de sujet plus difficile, plus abondant, plus obscur, plus riche en contradictions. L'auteur a distribué, si je ne me trompe, son œuvre en quatre masses : un premier Stendhal, né en 1783, est celui des années de la vie active, qui finit en 1814. Un second Stendhal est celui des années d'Italie de 1814 à son expulsion en 1821. Un troisième est celui des années de Paris, de 1821 à 1830. Un quatrième est le consul

1. Gallimard.

général de France à Trieste, puis à Cività Vecchia, pendant les onze dernières années de sa vie. On peut dire grossièrement que le premier est à la recherche de la fortune, le second à la recherche de l'amour, le troisième à la recherche de la gloire littéraire, et que le quatrième, vieilli, lassé, déçu, n'est plus à la recherche de rien.

Il est évident que c'est là une simple directive, très sommaire. J'avoue que le premier Stendhal, commis à seize ans au ministère de la Guerre, dragon à dix-sept en Italie, me semble bien difficile à déterminer. Un trait seulement est caractéristique : Beyle se donne l'air d'un cynique, et il est un sentimental. « Lorsqu'il cesse de parader et qu'il est seul, c'en est fait de sa jactance. Il se met à rêver : bientôt il soupire; il se désespère, et laisse couler des larmes. Son cœur est sans amour, et souffre de ne pas aimer. Qui voudra prendre ce cœur souffrant? Il s'offre avec humilité à tous les anges. Ce prétendu roué n'est qu'un pauvre honteux, qui rêve abandon, sacrifices, dévouements éternels... »

Ce composé instable, c'est Stendhal. Tout à fait à la fin de sa vie, traçant son portrait sous le nom de Roizand, il écrira : « Du caractère en apparence le plus changeant, un mot parfois l'attendrissait jusqu'aux larmes. D'autres fois, ironique, dur par crainte d'être attendri et de se mépriser ensuite comme faible... Son orgueil aurait été au désespoir de laisser deviner ses sentiments. » — Admettons comme un trait constant cette sensibilité masquée de cynisme. Il reste encore à déterminer les proportions vraies de l'un et de l'autre. Le problème est indéterminé, car ces proportions ont dû changer. Les témoignages en faveur d'un excès de cynisme me paraissent, je l'avoue, les plus décisifs. En 1833, quand il descendit le Rhône avec elle, Beyle parut à George Sand un soudard. « Je ne vis pas avec regret, dit-elle, Beyle prendre le chemin de terre pour gagner Gênes... Nous nous séparâmes donc après quelques jours de liaison enjouée; mais comme le fond de son esprit trahissait le goût, l'habitude ou le rêve de l'obscénité, je confesse que j'avais assez de lui et que s'il eût pris la mer, j'aurais peut-être pris la montagne. » — Une lettre de la plus intelligente et de la plus cultivée de ses maîtresses, qui l'aima de 1824 à 1826, est terrible : « Votre

amour est le plus grand malheur qui puisse arriver à une femme; si elle a du bonheur, vous le lui ôterez; si elle a de la santé, vous la lui ferez perdre; plus elle vous aimera, plus vous serez dur et barbare pour elle... Qu'il est pénible de trouver infâme l'être qu'on aime! Ce doit être une grande jouissance que de détester un homme qui vous a fait tant de mal. » — Propos de femme amoureuse, simplement; mais enfin, l'algarade est rude.

M. Paul Hazard cite tous ces textes; il esquisse même, discrètement, des croquis du Stendhal hâbleur, vaniteux et menteur, que Mérimée a dessiné à fond, avec la clairvoyance féroce d'une longue amitié, dans son H. B. — Mais il est visible que, malgré tout, pour M. Hazard, le vrai Beyle est le sentimental inquiet et quasi romantique. C'était d'ailleurs sous ces traits que Stendhal lui-même aimait à se reconnaître, quand il pensait à son premier séjour en Italie; ces années de l'an VIII à l'an X, il les appelait « les deux années de soupirs, de larmes, d'élans d'amour et de mélancolie que j'ai passées ». Mais il écrivait ainsi en 1811. Peut-on croire un homme d'un esprit vif quand son imagination se prend pour sa mémoire? De même en 1821, après son amour malheureux pour Mathilde Viscontini, il quitte Milan avec des sentiments de désespoir. « Cette ville où je croyais ne pouvoir demeurer sans mourir, je ne pus la quitter sans me sentir arracher l'âme : il me semblait que j'y laissais la vie, que dis-je? qu'était-ce que la vie auprès d'elle? J'expirais à chaque pas que je faisais pour m'en éloigner. Je ne respirais qu'en soupirant. » Seulement ce récit émouvant a été écrit en 1832, onze ans après l'événement.

Cet amour pour Mathilde apparaît, dans le livre de M. Hazard, comme un des points d'orientation, le principal peut-être, de la vie de Stendhal. Et dès lors cette vie s'ordonne assez régulièrement. Après les deux années de soupirs passées en Italie, Beyle, à dix-huit ans, revient à Paris; en 1804, il découvre l'Idéologie, qui, soit dit en passant, est juste le contraire de ce qu'on désigne ordinairement sous ce nom; c'est le démontage de la mécanique humaine; c'est l'art d'en voir les ressorts comme ceux d'une montre, et de suivre, comme sous le verre, le fonctionnement de la colère, de

l'ambition, de l'amour. De sorte que Napoléon, en disant qu'il n'aimait pas les idéologues, condamnait non pas, comme on le croit, les rêveurs et les utopistes, mais les réalistes et les positifs.

Connaître les hommes pour les manœuvrer, voilà son dessein vers sa vingtième année. « Celui qui connaît l'âme et les ressorts de l'intérêt, de la vanité, du désir, de l'envie, agit sur les hommes ainsi qu'il lui plaît. Un idéologue qui veut s'en donner la peine joue sur le clavier des passions, et dirige le jeu à son profit. » Tout cet art de parvenir se traduit dans les lettres à sa sœur Pauline par des conseils d'un machiavélisme un peu jeune. On se demandera comment Beyle a pu concilier sa sincère horreur de l'affectation avec l'affectation continue que suppose une politique fondée sur le calcul. Mais ceci n'est qu'une contradiction de plus.

Pendant l'Empire, il fait une carrière qui, à partir de 1809, est vraiment brillante. C'est à ce moment-là que, suivant le mot de M. Hazard, il fait jaillir d'une maquette longtemps incertaine sa propre statue. Il devient définitivement lui-même. « Sa volonté s'est affermie; son esprit se plaît à lui-même, s'accorde des habitudes et des manies. Ses yeux, pour avoir vu tant de spectacles, et si affreux, prennent un regard plus dur; et pour avoir lu tant de choses sur la physionomie des hommes, un regard plus inquiet. La voix, incertaine en sa jeunesse entre un timbre trop bas ou trop haut, s'est décidée; elle a le ton du commandement. Le geste aussi s'est décidé; il a perdu sa gaucherie, sa mollesse. Le pas, déjà moins vif, est plus ferme. Les épaules, plus vigoureuses et plus carrées, portent allégrement le poids des jours qui plus tard les courberont. » — On connaît sa conduite en Russie, en 1812. En 1814, il organise, avec des vues claires et une décision prompte, la division militaire de Grenoble. Mais la chute de Napoléon interrompt tout. Le voilà à pied.

Il se fixe en Italie, ayant renoncé à la grande ambition et à la fortune, mais ayant la liberté et voulant du moins être heureux : c'est ce que M. Hazard appelle la période de l'égotisme.

Cette période finit par un nouvel effondrement. Stendhal revient à Paris, où il passe neuf ans. Il goûte là les plaisirs

de l'esprit et les obscures angoisses de la vie littéraire. C'est le temps du romancier méconnu et du journaliste à la tâche. C'est alors qu'il écrit *Le Rouge et le Noir*, cette histoire d'un homme qui aurait pu être quelque chose. Et il faut en effet replacer le roman dans cette période pour en reconnaître l'accent. M. Hazard a marqué, avec beaucoup de finesse, la différence entre le livre rêvé et le livre vécu. Depuis son premier séjour en Italie, c'est-à-dire depuis l'adolescence, Stendhal avait opposé avec plaisir les gens qui agissent violemment, sous le coup de leurs passions, c'est-à-dire les Italiens, et les Français fades et mous. Le héros de son livre a cette violence qui va jusqu'au crime. Mais lui-même? « Il vante l'énergie qui mène aux crimes illustres, écrit M. Hazard, et il vit en bourgeois. » Que faire? Il vivra donc dans ses livres l'existence passionnée qu'il ne peut pas vivre dans la réalité. « Ses livres, qui n'ont jamais été que l'effusion de son moi, vont devenir son suprême recours, et seront chargés de réaliser tout son être. Ce qu'il n'est pas capable de faire, il l'écrit. » C'est dans ce sens que *Le Rouge et le Noir* est un nouveau point d'orientation dans la vie de Stendhal. Quand on a manqué sa vie, on la recommence sur le papier.

***

La princesse Lucien Murat a fait des amours de la grande Catherine un livre dont le sujet était magnifique, pour lequel elle a disposé de documents très précieux, et qu'elle a écrit avec beaucoup de vivacité et d'accent. Quel roman! La petite princesse d'Anhalt-Zerbst mariée le 21 août 1744 à l'héritier de l'Empire russe, qui, pendant sept ans, n'est un mari que de nom. Cependant il faut à cet héritier un héritier. C'est la tsarine Élisabeth elle-même, la fille de Pierre le Grand, qui contraint Catherine à prendre un amant pour avoir un enfant. Elle choisit Soltykow. L'ambassadeur d'Angleterre, sir Charles Williams, substitue à Soltykow infidèle le jeune comte Poniatowski, qui a vingt-deux ans, et qui, comme dit l'auteur, s'est jusque-là promené à travers les embûches, une fleur d'oranger à la main. C'est un moment où la vie de la grande duchesse devient très compliquée.

Elle manigance un vrai petit jeu de trahison politique, qui faillit tourner fort mal. C'était le moment le plus périlleux pour la Prusse de la guerre de Sept ans. Les petits papiers secrètement venus de Pétersbourg aidèrent le Hohenzollern (exemple pour l'avenir!) à soutenir le choc des armées russes. On regrette un peu que l'auteur n'ait pas, à ce moment, élargi le cadre de son tableau, et montré plus clairement ces intrigues dont on ne retrouve que quelques scènes émouvantes. Vient ensuite le règne d'Orloff, dont la famille doit son éclat à cette aventure amoureuse. Ce qui suit est dans toutes les mémoires : la querelle d'Alexis Orloff et de Potemkine, éloigné par son rival; le règne de Potemkine, le seul de ces favoris qui ait eu le sens du gouvernement; la vieillesse de l'impératrice et la faveur du petit Zoubof.

De ces aventures plus variées que ne le voudrait l'honneur de la souveraine, la princesse Murat a tracé des tableaux étonnamment vivants. L'entrevue où l'impératrice Élisabeth pardonne à la Grande-Duchesse, la mort de Pierre III, la querelle d'Orloff et de Lanskoï, la mort de Catherine II elle-même sont des scènes de grand style. Il faudrait citer chaque page, tant les tableaux se pressent : l'accouchement clandestin de Catherine II, le rendez-vous avec Poniatowski déguisé en isvostchik, la signature du premier oukase en faveur de Grégoire Orloff et tant d'épisodes pittoresques et singuliers. Ils sont rehaussés par le talent de l'auteur, qui, peintre et écrivain, ne saurait s'interdire par moments de voir ce qu'elle raconte, et d'écrire ce qu'elle voit. « Que la beauté de Catherine était engageante dans sa grâce renouvelée, un mouchoir transparent croisé sous ses seins, ses jolies mains posées sur le clair linon! » Ces détails que donne la princesse Murat sont-ils vraiment dans les documents? Mais qu'importe! L'art de l'historien est de vivre à la cour qu'il doit décrire.

Après qu'on a lu avec le plus vif intérêt ce livre mouvementé, on reste, il faut l'avouer, un peu déconcerté. Eh quoi? Cette amoureuse, cette impératrice, cette jolie femme n'a jamais pu garder un amant! Elle a été trahie, trompée, quittée. C'est la rançon des grandes destinées.

***

La presse a fait un médiocre accueil à un livre qui méritait, il me semble, une meilleure fortune. Je veux parler de la traduction du livre récent d'Arthur Schnitzler, *Mademoiselle Else*[1]. Autant que je sache, un seul article a paru, de qualité, il est vrai. Il était de M. Edmond Jaloux, dont la curiosité et l'érudition sont universelles. Mais il n'était pas favorable.

Cependant l'ouvrage est bien curieux, et il me semble très émouvant. L'histoire commence à six heures du soir le 3 septembre, à l'hôtel Fratazza, au pied du Cimone, et s'achève dans la nuit. Et cette histoire n'est que le monologue d'Else. Même point un monologue; le défilé de ses pensées depuis le moment où elle revient du tennis jusqu'à celui où elle se tue. Qu'il y ait à dérouler ce cinéma quelque artifice, c'est évident; mais est-il un art sans artifice? Le reproche qu'on serait tenté de faire à l'auteur semblera bizarre. Il a trop de talent, il est trop habile, son ouvrage est trop réussi. A chaque moment, il faut nous étonner de son adresse. Le livre serait tout à fait un chef-d'œuvre si nous pouvions oublier, en le lisant, qu'il en est un.

Else T. est la fille d'un avocat fameux de Vienne; cet avocat est joueur, spéculateur, prodigue, à court d'argent, peu scrupuleux sur les moyens d'en trouver, et finalement pris dans de fâcheuses histoires. Sa fille est une belle créature. Nous la connaissons fort bien puisque nous voyons pendant quatre heures le mouvement de sa pensée, et qu'elle vit pendant ces quatre heures un drame abominable. Nous la connaissons, mais comment la définir? Avec les airs du luxe, elle est pauvre, et enragée de l'être. C'est sa tante qui l'a conduite à San Martino, et qui paie l'hôtel. Elle n'a que trois paires de bas de soie, et l'une est trouée. Il faudrait aussi qu'elle achète des chemises. Qui s'étonnera qu'elle souhaite d'épouser un Américain? Elle aura une villa sur la Riviera, avec des marches de marbre qui descendront à la mer; et elle sera couchée nue sur ce marbre. Elle a parfois de ces imaginations hardies, et

1. Stock.

elle n'est pas exempte de cabotinage. Mais au fond, il n'y a à peu près rien dans son passé. Elle s'est éprise à treize ans de Van Dyck en l'entendant chanter. L'été de ses seize ans au Woerthersee, une amourette. Et maintenant rien : un sentiment de sympathie pour Fred, qui n'est pas assez élégant pour elle. Peut-être aime-t-elle son cousin Paul plus qu'elle ne le croit, car elle est assez âprement jalouse de Sissy Mohr, qu'elle soupçonne d'être sa maîtresse. Enfin, on sent vaguement fermenter, chez cette fille altière, d'étranges instincts : un beau filou, à profil de Romain, n'est pas sans occuper par moments sa pensée. L'insolent Brandel, l'attaché naval, lui a proposé de prendre du haschisch avec lui; un peintre a soupiré qu'il voudrait la peindre nue. Tout cela ne fait que l'effleurer. Elle est sèche, intacte et inquiétante.

Un peu fiévreuse aujourd'hui, parce que sa mère lui a télégraphié qu'elle lui envoyait une lettre exprès. C'est sûrement une mauvaise nouvelle. Plus mauvaise en effet qu'elle ne pouvait penser. Son père a absolument besoin de trente mille florins, pour rembourser des détournements; sinon, le bagne. Elle est chargée de demander ces trente mille florins à un certain Dorsday, qui se trouve avec elle à San Martino.

Ce Dorsday, qui vend des tableaux, et qui est fort riche, est un homme d'une soixantaine d'années, assez beau, très élégant, très antipathique à Else, à qui il fait des compliments exaspérants et qu'il regarde étrangement. « Alors, pense-t-elle, il faut que je tape Dorsday? » On sent le rythme des idées s'accélérer. Dans une espèce d'angoisse, les images tournoient. Comment abordera-t-elle Dorsday? Elle invente des scénarios. Elle pense aussi à sa condition, à sa vie, à la rage d'être pauvre en paraissant riche. Elle voudrait faire un voyage. Elle voudrait trouver un mari milliardaire. Elle voudrait travailler son piano. Elle voudrait avoir mille amants. Au milieu de ces incohérences, elle s'est habillée. Elle a un air mystérieux, diabolique, ensorcelant. Tout à coup elle rencontre Dorsday; ils se promènent; elle avoue que son père a besoin d'argent. Dorsday est devant elle, très près, le regard singulier. Il a des phrases inquiétantes. Comme elle a parlé de somme ridicule, il la reprend : « Pas tout à fait aussi ridicule, mon enfant... Même trente mille florins veulent être gagnés. »

Que veut-il dire? Pourquoi l'appelle-t-il « Else » avec tant d'insistance. Va-t-il refuser? Non, il accepte, mais il met une condition. « Oui, Else, on n'est au bout du compte qu'un homme et ce n'est pas ma faute si vous êtes si belle, Else. » Il lui avoue qu'il la désire depuis longtemps. Mais pour cette fois il veut être modeste dans sa demande, comme elle a été dans la sienne. « Pour cette fois, je ne veux rien autre, Else, que... vous voir. » Elle met quelque temps à comprendre. Soudain la honte et la colère l'empourprent. Elle le laisse parler pourtant et lui donne rendez-vous après le diner. Il se retire. Elle est perdue. Ou la honte, ou la mort de son père, et la honte encore. Elle monte dans sa chambre. L'horreur se mêle à une sorte de volupté bizarre et vicieuse. Elle se met nue sous son manteau. Les idées tourbillonnent. Elle se croit morte. Elle descend enfin. Elle veut bien se déshonorer, mais elle ne veut pas vendre sa beauté à Dorsday. Il faut qu'il soit à la fois déçu et obligé de payer. Elle entre au salon. Dorsday est là. On joue du Schumann. Elle laisse tomber son manteau, et après une horrible crise de nerfs, s'évanouit. On la rapporte dans sa chambre. Elle a préparé six doses de véronal. Elle le boit. Il lui semble qu'elle chante, que tout l'univers chante, et qu'elle s'envole. Et elle meurt.

HENRY BIDOU

# TABLEAUX
# DE L'ÉTÉ MÉDITERRANÉEN

MIDI, A LA POINTE DU CAP D'ANTIBES. — A l'extrémité d'une large avenue qui rejoint l'hôtel du Cap, un pavillon pour prendre le thé, à pic au-dessus de la Méditerranée. Les rochers ont été aménagés en plongeoirs, taillés pour réserver, sur une certaine longueur, des paliers successifs, qui permettent aux nageurs émérites de se lancer — et de haut — dans l'eau profonde.

Les *étoiles* de tous pays, que le cinéma rend internationales, bien que la plus grande partie de leur année se passe à Los Angeles, viennent séjourner, en juillet et août, quelques semaines, à la pointe du Cap d'Antibes. *Stars* des deux sexes se retrouvent là, dans un grand mouvement sportif, élégant, une dépense d'automobiles bruyante, et avec un concours permanent et luxueux de pyjamas, de costumes et de sorties de bain.

Les garçons du pavillon de thé descendent des cocktails jusqu'à la plate-forme de la piscine. Celle-ci fut creusée, à même le roc, pour les débutants. Un moteur la remplit de l'eau de la mer, chaque jour. Les timides et les enfants s'y ébrouent. Un professeur aide leurs premiers essais et peut, après quelques jours de leçons, les conduire jusqu'à l'un des deux radeaux flottants à cinquante mètres du rivage. Les Américains, grands et demi-nus, sont en nombre dominant. Pour leur sortie de l'eau, les femmes ont apporté des costumes secs, des pyjamas ou des demi-manteaux, souples et voyants. Elles abritent, dans un élan de subite coquetterie, leur front

encore humide, avec le disque multicolore et léger d'une ombrelle japonaise. C'est un grouillement de tons, de chairs, dans lequel les jambes et les bras s'affirment, nus, différemment hâlés, du cuivre au café au lait. Quelques turbans improvisés, quelques larges chapeaux de paille et des pieds nus dans des espadrilles ou des sortes de mules qui donnent de la biche à la démarche, évoquent, à l'ardent soleil de midi, le bal costumé en plein air.

Une manière de bar s'est installée, au pied du pavillon, sous un tendido. Les baigneurs revenus des plongeoirs et des radeaux forment des groupes animés, assis sur le petit mur qui sert de bordure à la terrasse, un verre à la main. Les jambes nues des jeunes femmes voisinant les jambes nues des jeunes hommes, les bras se touchant presque, dans une promiscuité sportive qui donne le sentiment d'une grande liberté d'allures, mais non ambiguë.

Le hâle semble vêtir ces gens en maillots et enlever à leur nudité ce qu'elle pourrait offrir de choquant. S'il apparaît, à l'aventure, un nouveau venu qui, tout frais débarqué, soit pâle, couleur de la chair civilisée, il semble inconvenant, déplacé, et l'on voudrait le peindre, l'enduire d'ocre, à l'instant... Aussi, pour précipiter les progrès de l'insolation, voit-on les baigneurs s'enduire d'huile, dite de *coco*, et s'exposer aux rayons du soleil, tout à plat.

On croit assister à la mise en scène d'une description modernisée de l'*Aphrodite* de Pierre Louys, réalisée par Douglas Fairbanks. La mer comme toile de fond, d'un indigo qu'il semble bien que, jadis, dans *Marseille, porte de l'Orient*, Puvis de Chavannes ait le premier osé, peu de temps avant Gauguin. Certains peintres ont ainsi, de tous temps, fixé certains tons, certaines harmonies. Ils servent ensuite à la mémoire des hommes une nature toute préparée et c'est sans doute pourquoi la gloire leur est offerte — et gardée.

Les nageurs fameux s'élancent des plongeoirs; puis, nagent, selon les manières les plus nouvelles, la tête enfoncée dans l'eau, les bras ayant l'air de longs crochets recourbés. Ils avancent à la vitesse d'un marsouin et se hissent sur le radeau où des parties carrées de ballon s'engagent. Lorsque l'un des joueurs manque la balle, les quatre plongent pour se la dis-

puter alentour du radeau. Une grande hardiesse, beaucoup de vivacité accompagnent ces jeux, exécutés par des hommes entraînés, à qui leurs qualités physiques ont gagné une célébrité et qui en vivent. J'ai peu retenu leurs noms, qu'une manière de gloire passagère a fait connaître; leurs consonnances sont fréquemment les mêmes et les noms propres se prononcent en anglais avec des licences si variables que l'oreille d'un Anglais même éprouve trop de difficultés à s'y reconnaître pour s'astreindre à les fixer. L'un d'eux est accompagné d'un chien policier, qui a son nom, lui aussi, dans les annales du cinéma d'Outre-Atlantique. L'homme fait le *saut de l'ange*, les bras écartés, les talons joints. On croirait davantage qu'il va prendre son vol que jouer au triton. L'œil du spectateur lui prête, à l'instant, des ailes. L'homme est beau, le paysage magnifique, avec son étendue de mer bleue. L'île Sainte-Marguerite semble un radeau vert, à l'horizon, flottant devant la chaîne d'un bleu transparent de l'Estérel. Et c'est midi, au soleil méditerranéen de l'été... Lorsque son maître est à l'eau, le chien plonge à son tour, aveuglément courageux et tendre, beau pareillement à voir, à l'instant de se jeter, les jarrets tendus, frémissant, aboyant, vivant passager devant l'éternité du monde.

Et, sur le rebord de la terrasse, jambes et pieds nus, jambes longues de dix-sept ans, le buste moulé dans une sorte de courte jaquette d'après-bain, sans manches, en cretonne jaune à fleurs, une jeune femme, encore presque à l'adolescence, avec un visage adorable, un profil qui sur le ciel a l'air d'une cire moulée dans un pétale de rose, un caprice de l'amour, un jonc qui serait fille, une fleur qui serait femme, et, lorsqu'elle tourne la tête, un regard qui a l'air de faire reparaître le ciel, de l'enchâsser dans ce que la chair d'une femme peut offrir de plus délicieux. Danseuse à Londres. Engagement récent pour New-York. Les *cinéastes* auxquels elle s'offrait, n'ont point voulu d'elle, ne l'ont pas trouvée photogénique...

M. Henri Duvernois, ce philosophe parisien, qui aurait mis l'œuvre de Schopenhauer dans un carton à chapeaux de la rue de la Paix et qui est une sorte de Balzac contemporain de la femme sensible, Balzac et Gavarni, Henri Duvernois regarde cette fleur de grâce et rêve d'une pièce où il pourrait

lui donner *quelque chose à faire*... Quelle apparition sur une scène du Boulevard!

Midi, pointe d'Antibes... Paraît madame Nazimova. Cinquante pyjamas, quatre-vingts petits manteaux, de toutes formes, de toutes couleurs... Une grâce allongée et mince, un de ces heureux mélanges de races, dans lesquels aucun des deux facteurs n'a prédominé au détriment de l'autre. Beaucoup d'art à marcher, à s'avancer au milieu des regards et du brouhaha : Nazimova! Ce n'est point Sarah Bernhardt, non. Mais un dixième, une réminiscence lointaine, recréée, expatriée, rendue, dépouillée. Le soleil brûlant devient projecteur. Le cadre se falsifie... Une Dame aux Camélias du temps de l'avion. Plus d'écharpes, plus de boucles, plus d'accessoires encombrants ou superflus, mais un abus d'exotisme, outrancier, international, encore à peine féminin, au sens ancien, mais déjà comme d'un troisième sexe, où le jeune homme et la femme se confondent.

...Des canots à essence sont venus, en fendant l'eau d'un éperon d'écume, évoluer autour des radeaux. A l'arrière, sur une planchette fixée par des cordes dont elle tient l'une à la main, une silhouette de jeune fille passe, à la vitesse d'un cheval de course au galop, dans l'attitude d'un conducteur de char, qui aurait pour attelage le canot et pour char un fragment d'écorce. La Vénus de Botticelli reconstituée par Gabriel Voisin... L'*aquaplaning*, le dernier sport marin... Une vision d'une grâce incomparable, fuyante, qui emprunte à l'air, à la vague et qui donne à la réunion, brusquement, l'ampleur d'un vers homérique et la pureté de la Grèce antique, — telle du moins que les poètes nous ont permis de l'imaginer.

***

La Course du Feu. — Un ciel intensément bleu, une atmosphère indéfinissable de feu et de vent : le sirocco... A l'arrière de la côte, sur les collines qui dominent Antibes, plusieurs petits nuages, bruns et roux, comme nés simultanément de la terre. On les compte, dans le cirque immense que forment les derniers contreforts des Alpes. Certains montent d'au delà les crêtes, par-dessus lesquelles la vue ne

peut passer. Ces nuages s'étendent, épaississent, se haussent : l'incendie!... Le vent, qui ne cesse point d'être brûlant, souffle plus fort. Les nuées brunes s'étirent. Alors, à leur naissance, apparaît, dans le plein jour ardent, un point en fusion, couleur de rubis.

La continuité du vent maintient la continuité du feu. Sur différents points de l'horizon, ce sont comme des rideaux mouvants qui s'élèvent, opaques, dans lesquels se forment bientôt des remous. Plus l'on se rapproche du foyer de l'un de ces incendies allumés (?) dans les broussailles grandies à l'humidité du printemps sous les pins et maintenant desséchées, plus nous apparaissent les mouvements de ces nuées que nous avons vu naître et qui, maintenant, se dressent dans le ciel avec la majesté d'un nuage. Le vent les gonfle, les fait monter, les fait courir. Nous gravissons un coteau escarpé, derrière le sommet duquel l'incendie cause des ravages que seule signale encore la fumée. Les espadrilles nous permettent de courir. Nous apercevons derrière nous, au loin, la mer paisible, fleurie d'une voile blanche, comme grise d'être si pâle, sur laquelle d'anciens passages ont laissé des spirales qui luisent ou que moirent des courants.

L'air se charge bientôt d'âcres vapeurs. Et, brusquement, au delà du sentier qui monte dans le rocher, nous trouvons devant nous quelques hommes disséminés, immobiles, une branche d'arbre à la main. Au-delà, vingt mètres plus loin, à peine, la fumée avant-courière du feu, qui rampe, affolée, précipitée, que le brasier enfante et qui se donne au vent... Les émanations de la résine se consumant, celles des broussailles térébenthineuses, brûlent les paupières. Où est le feu? Nous avançons, par delà les hommes qui attendent, silencieux, le long d'une sorte de clairière où ils ont tenté de faire le vide, à coups de hache, puis où ils ont délibérément mis le feu pour barrer la route à l'incendie. Brusquement, comme si quelque trappe avait été levée, fumée, vent desséchant et flammes, arrivent au visage, aux mains, traversent l'étoffe de la chemise ouverte. Plusieurs pins s'allument devant nous, de la base au faîte, dans un ronflement de forge. Les herbes, les cystes desséchés, les myrtes, les lentisques environnants ont flambé comme une feuille de papier. Maintenant, toutes

les aiguilles brûlent, successivement, — et, si l'on peut dire, simultanément, les centaines de petites pommes de pins qui couvraient les branches. Elles s'enflamment, rougissent, éclatent, sautent au loin, allant allumer un nouveau brasier. Un coup de vent plus brutal et, devant nous, la fumée et les flammes se dressent à une vingtaine de mètres. Les hommes qui formaient une ligne sur la partie moins plantée ont fui d'une même impulsion, d'un même mouvement irréfléchi, subit, désarmés, déjà, — prêts à livrer au feu tout ce qu'il va lui plaire de ravager et d'anéantir. Pourtant, à cette minute précise, le vent mollit, comme disent les marins; il tourne et nous recevons au visage une haleine tout à coup moins desséchante. Le mur opaque et ténébreux, les flammes qui s'étaient levées, s'inclinent. Le feu se dirige à notre droite. Il biaise. Il s'en va mordre, plus loin, dans les pins et les chênes-lièges, dont l'écorce s'allume et flambe en un moment, avec un sifflement, une sorte de déchirement furieux de l'air par la flamme. On voit l'incendie s'étendre, s'élancer, aveugle, dans une direction nouvelle, tandis que, devant nous, les arbres achèvent de se consumer, dépouillés de leurs ceintures de flammes et de leurs voiles de fumée... Quelques pommes de pins grésillantes, fusent encore. Un chêne vert siffle comme une cheminée de forge. Nous marchons sur des cendres grises et chaudes, sur des tisons, entre des troncs noirs, à demi dépouillés, dans des émanations de brûlé... Et puis, à l'instant où devenu boule de feu, comme dans le brouillard d'hiver, le soleil s'enfonce dans les ténèbres de tant de nuées sinistres, dans cette atmosphère de désastre, à travers laquelle on ne distingue plus le monde encore vivant, l'air s'immobilise, le calme se fait, le silence se répand, tandis que se dissipent et s'évanouissent les fumées... Les narines, la langue sèche sont imprégnées de senteurs tenaces. Quelques troncs brûlent encore, sur place, au centre de parties dénudées... Les hommes commencent à parler. D'autres d'accourir...

***

Iles a vendre. — Devant Cannes, dans une atmosphère limpide, où le ciel, la terre et l'eau se confondent pour former un élément qui paraît liquide, qui est à la fois transparent et

dense, qui ne semble pas de ce monde, qui donne à tout ce que l'œil embrasse l'impression qu'il le considère transposé par un artiste quasi divin, — qui l'aurait peint sur une vitre immense ou projeté, à l'aide d'un objectif d'une délicatesse que tout ce qui est mécanique ignore.

C'est l'été de la Riviera. C'est une écharpe brûlante ou fraîche, toujours azurée, jetée sur le visage des longs jours. Les heures passent égales et nuancées. Les Alpes pâlies retrouveront à l'approche du crépuscule leur indigo, leurs vapeurs de montagnes, leurs grandes lignes paisibles, leurs échines souples et longues ou leurs crêtes découpées que la première averse d'automne frottera de neige... Aujourd'hui, tant que rayonne le soleil, les Alpes ne semblent, au delà de la côte, qu'une résille d'or pâle, qui s'en va flotter sous le ciel jusque très loin, à l'horizon.

Les îles Sainte-Marguerite et Saint-Honorat, qui sont demeurées vierges à demi, dans ce pays tant profané, offrent le long de l'embarcation leurs récifs bas, leurs ceintures de rochers à pic sur la profondeur turquoise de l'eau, sur la végétation sous-marine, couchée ou ondulante, sur les sables où rien ne pousse, qui dessinent dans la transparence de la mer des chemins clairs et sans issue, — des mirages de routes sans départ ni arrivée...

La forêt de pins maritimes abrite les cigales. A cinquante mètres de la rive, c'est, déjà, brusquement, comme le prélude d'un concert de violonistes qui accorderaient tous à la fois leurs archets d'une main légère. Un immense bruissement régulier, sans relâchement ni progression, qui paraît éternel comme cet autre accompagnement plus souple, plus modulé, plus doux et aussi plus farouche, que fait parfois le vent en s'enfonçant parmi les branches...

C'est l'été de la Riviera, moitié marin, moitié alpestre, qui ne saurait se comparer à aucun été, autre part en France, et qui fait goûter à la saveur de tous les voyages sur les mers chaudes et dans les climats doux. C'est la baie de Naples dans la baie des Anges, et celle de Rio-de-Janeiro, le long de l'Estérel. Ce sont les îles devant le golfe du Mexique, les mêmes lignes abruptes, les mêmes flancs bleus devant la même immensité de soie...

Sainte-Marguerite et Saint-Honorat, que séparent un vaste détroit ouvert sur l'Estérel, créent les plus beaux paysages, ceux qui sont pour les humains la gloire de notre planète. Des paysages plus encore pour le poète que pour le peintre. Le détail n'y compte point. On les a vus tout entiers d'un seul regard. On les aspire autant qu'on les regarde. Ils sont tout dans leur éclat, leur grandeur, leur saveur et leur noblesse. Transposés par le pinceau et la palette, ils deviennent de sublimes affiches, des *Invitations au Voyage* pour stations de chemins de fer et halls de palaces internationaux. Et puis, peut-être existe-t-il plus de bleus différents dans la poésie, peut-être permet-elle de plus vastes horizons que la peinture?... L'Ile Sainte-Marguerite est un de ces pèlerinages où il semble que le corps prenne autant de satisfactions que l'âme. Y atterrir apaise, enchante, éloigne, pour un instant, le monde passager des hommes et rapproche le monde éternel de la nature.

Des lois, des décrets, des impossibilités matérielles aussi, peut-être, ont fait que les 80 hectares de l'île sont demeurés à l'état de *nature*. De belles avenues y sont tracées, que franchissent parfois, en petit nombre, quelques lapins ou faisans. Sur toute la côte de la Méditerranée, de Port-Vendres à Menton, ces deux îles, ces deux bouquets de pins sont uniques. Pour la côte, pour les *Alpes-Maritimes*, ce sont, à moins de vingt minutes de Cannes, deux buts d'excursion incomparables, une de ces richesses françaises qui devraient être classées, auxquelles on ne devrait pouvoir toucher davantage qu'à une cathédrale ou un palais... La nature et le temps, l'isolement, les saisons, le climat, en ont fait un de ces lieux auxquels nul ne saurait aborder sans sérénité. Tous les pêcheurs, de Nice à Théoule, viennent prendre du poisson dans leurs anfractuosités... Tous les canots à moteur, les embarcations de plaisance, à voiles ou à essence, y abordent pendant ces jours d'été radieux.

Cependant, une loi est en préparation, qui doit autoriser l'État à se débarrasser d'un certain nombre d'îles dont il n'a que faire, affirme-t-on, le long des flancs de la France. De telles lois sont menées par des intéressés, qui demeurent invisibles mais font fortune, après avoir soudoyé un certain

nombre de sous-ordre, corruptibles à bon marché. La ville de Cannes se prépare à faire l'acquisition de l'île. On devine dans quel but. Elle a, sans doute, tout comme l'État, ses points faibles, ses entremetteurs dissimulés, et ses serviteurs peu scrupuleux... L'île vendue par l'État à la ville de Cannes, on la lotit, au profit de quelques marchands de biens, on y commence quelques bâtisses en torchis pour attirer les gogos. On leur promet de l'eau, — l'île manque de source, — que ne leur promet-on? Un pont qui relierait Sainte-Marguerite à la Croisette? J'ai vu les plans. On rend l'accès de l'île impossible. Et, dans ce pays que la nature a fait si beau, qui a ses rudesses et sa grâce, sa fertilité, sa douceur, et que les hommes n'ont pu parvenir — surtout lorsqu'on le considère de la mer — à défigurer complètement, dans ce pays, le seul endroit qui demeurât comme un témoignage de la beauté ancienne et qui fût une des seules richesses naturelles, une des rares beautés intactes du pays, il ne restera plus rien de naturel à considérer, rien de noble... Rien qui rappelle encore le passé, — sinon de la mer, au large, lorsque, de deux ou trois milles de la terre, les ouvrages des hommes ne sont déjà, sous la lumière du soleil, dans leur plus grande agglomération et leur plus magnifique richesse, qu'une poignée de petits cailloux blancs.

***

Ce pays n'était qu'a quelques-uns... — Il demeurait, entre montagne et Méditerranée, une sorte de couloir que gardaient trois ou quatre forteresses, surveillant de loin les défilés. Monaco, Villeneuve-Loubet et le donjon de l'île Saint-Honorat, à qui semblait confié le soin de vendanger la mer.

Quelques bourgades vivaient sous la domination des hauts et lointains créneaux et dans la suzeraineté des maîtres établis : Antibes, que des Grecs venus de Marseille avaient fondée; Biot, perchée, comme Gagnes, comme Eze, sur un rocher... Nice, demi-maritime, sur un tertre perdu parmi des marais; Villefranche, embusquée au fond de sa baie creuse...

Si l'on quitte la grande route, qui n'est plus, de Cannes à Menton, qu'une rue parmi les habitations pressées, l'ancien

pays reparaît, presque intact, amélioré par des routes, mais non encore tragiquement camouflé, comme il l'est le long de la côte. Biot, Mougins, Saint-Paul, Gattières, Carros, nids d'aigles, ruelles enfermées dans des murs droits, pierres sur pierres, logis entassés, pressés, superposés, où l'habitant se défendait aussi âprement des pillards que du soleil... Peut-être redoutait-il autant, sinon davantage, le soleil! Des fenêtres, les gens peuvent se serrer la main. Les tuiles des toits, les *gênoises* avancées se rejoignent, ne laissant plus passer du ciel qu'un étroit et lumineux gazon d'azur. Aux fenêtres, dont certaines possèdent des balcons de fer forgé, des linges sèchent. Le long de la ruelle pavée de petits galets, des enfants jouent et de vieilles femmes tirent l'aiguille, tandis que de plus jeunes, qui sont pareillement censées coudre, échangent des propos en langage niçois, d'une voix aiguë, parfois musicale...

Toutes ces bourgades se ressemblent. Les ruelles sont plus étroites et escarpées à Biot qu'à Saint-Paul. Eze s'écroulerait au sommet de son récif, si quelques Anglo-Américains rêveurs et épris de l'incommodité de l'existence en ces lieux, autrefois, et de difficultés que leurs compatriotes se sont ingéniés depuis longtemps à supprimer — et de quelle manière radicale! — si quelques Américains n'y étaient venus vivre ou mourir un peu. Les murs dont chaque génération n'a point rejointoyé la pierre, les demeures dont les toits n'ont pas été refaits et les chambres qui ne reflètent en aucune manière le temps passé, créent autour des vivants une sorte d'étau.

Mais, ces amoureux du passé, récemment initiés à nos vieilles civilisations, reconstituent *l'ancien* à leur manière. J'ai pu visiter, à Eze, ces logis réputés, dont l'un sera prochainement habité par un prince de Suède, qui a entrepris des travaux à son tour, parmi ces masures ruinées.

Chez l'Américain où je fus introduit par... une Américaine, dès l'antichambre, je respirai cette atmosphère de reconstitution niaise. Le porte-parapluies et manteaux, aux vieux panneaux gravés des lettres I. H. S., est un fragment de confessionnal Louis XV. De chaque côté des initiales du Christ, l'ébéniste a incrusté deux glaces biseautées... Dans chaque pièce, même débauche fantaisiste. Les colonnes des lits sont faites de bâtons ornés qui servaient en Italie à porter

les lanternes dans les processions et, entre les fenêtres d'une de ces chambres, qui ont l'air préparées pour une répétition de *Lucrèce Borgia*, dans un studio de cinéma péruvien, j'ai aperçu, brusquement, un clavecin du temps de Rameau, transformé en table à coiffer et sur la tablette duquel se trouvent *incrustées* les touches d'ivoire.

De petites lanternes, dans lesquelles on a logé l'ampoule électrique, mais dont on a peinturluré le verre pour le rendre opaque, répandent une clarté sinistre.

Par la fenêtre, j'aperçus, enfin, le symbolique infini de la mer, au delà des toits que ces émigrés s'amusent à refaire pour y loger ce bazar ridicule...

De toutes les églises demeurées, celle de Saint-Paul est l'une des mieux entretenues, la mieux gardée. Le 15 août et la semaine suivante, les autels, décorés dans la manière italienne du dix-septième siècle, — avec une richesse d'ailleurs non mesurée, non tempérée par le goût, et qui offusque une vision affinée, les autels disparaissent sous les bouquets et l'amas des fleurs. J'ai passé là, dans la solitude, — devant des veilleuses de l'époque romantique ou plus récentes, offertes par des dames pieuses et qui avaient ainsi émigré de leur chambre à l'église, — un quart d'heure parfumé de la mort des roses, ces roses qui paraissent lourdes de plus de parfums, d'avoir plus difficilement éclos dans un sol plus ingrat. D'où venaient-elles? Quels efforts avaient été nécessaires, à cette époque de l'année, dans une période de sécheresse inhabituelle, pour en rassembler un si grand nombre dans ces vases de toutes dimensions, cadeaux des fidèles! Les bougies devaient, elles aussi, provenir de la générosité des paroissiens et leur blancheur répandait une clarté...

Dans cette partie de la Provence, que les artistes italiens ont de tout temps traversée pour venir travailler en France, les réminiscences de l'Italie sont continuelles. Le langage populaire, ce parler chantant, qui est un composé d'italien, de provençal et de français altéré, ajoute à l'illusion et aussi au caractère particulier du pays. Le voisinage des hôtels monstrueux qui s'élèvent au bord de la mer ne parvient pas à le contaminer. Il reste lui-même, comme si l'on n'apercevait point, de ses premiers contreforts, la poussière de la

grand'route, sillonnée par les autos, comme un torrent de printemps qui charrierait des tisons.

A Saint-Paul, dans une des ruelles, à terre, de chaque côté d'une porte étroite, quelques poteries émaillées. Et une pancarte, rédigée à la main, en anglais, qui annonce un *thé* nouvellement ouvert. Contre la maison qui fait vis-à-vis, des chaises paysannes, branlantes, au bois rongé par les vers, telles que les admirent les gens nouveaux, qui confondent ce qui est *vieux* ou usagé, avec ce qui peut avoir quelque valeur artistique. L'étroite porte franchie, nous apercevons trois petites pièces en enfilade. Des pots, des plats de terre vernissée, quelque vieux débris de sculpture d'église ou de boiserie, une vierge informe ou un chandelier d'auberge...

D'une quatrième pièce invisible, jaillissent les accords d'un piano, des réminiscences de Bethoveen ou de Chopin, remarquablement ébauchées, comme d'une main indifférente et savante...

Deux jeunes femmes blondes, étrangères, qui ne semblent guère commerçantes, font les honneurs du magasin. L'une demande à une dame si elle aime la musique et entr'ouvre la porte du réduit jusqu'ici fermé et dans lequel joue au piano, près d'un divan improvisé, un jeune homme, qui ne porte, comme presque tout le monde en ces parages, l'été, que pantalon et chemise ouverte, bras demi-nus.

Le plafond est bas, les pièces étroites, par une fenêtre on peut apercevoir les montagnes ou la mer en se penchant et la pointe d'un cyprès sur l'horizon azuré...

Le *thé* de Saint-Paul se retrouve en d'autres coins, d'autres vieilles petites cités qui s'en allaient à la mort, qu'une vie nouvelle ranime, dans ce nouvel élan vers le Midi et les conditions de vivre, qui ont fait de préférence abandonner pour les hauteurs, le bord de la mer, devenu, d'ailleurs, inaccessible...

***

Isadora Duncan. — Tout à l'extrémité de la promenade des Anglais, trois petites pièces à peine meublées, dans un immeuble récent, à plusieurs étages. Cnotre la muraille un vague divan, sur lequel de noctambules amis passagers

peuvent achever une nuit et sommeiller jusqu'à la fin du jour. Au mur, des fragments de journaux illustrés, fixés par des épingles et des punaises... Sur le sable, des restes d'un souper improvisé pendant la nuit, ou des reliefs du déjeuner. Une porte s'ouvre, une femme paraît. Isadora... A l'opposé de cette porte, une fenêtre ouverte sur un semblant de petite terrasse, à même le trottoir et devant laquelle passent des autos, nuit et jour, dans un glissement de tornade. Au delà de la route, la mer, la mer immense, intense, sensible aux vents, soumise au soleil, aux astres et qui reflète la nuit Jupiter dans un doux rayonnement ou la lune, comme une massue d'argent sur une cuirasse.

Isadora! Jadis, nous l'avons connue svelte et souriante, dissimulant la ténacité derrière un masque ingénu, drapée avec art, les pieds nus dans des sandales blanches et apparaissant au seuil du salon, la tête penchée, une rose à la main... Celle qui vient de paraître, vingt ans après, dans ce logis exigu, à peine meublé, n'est plus svelte, elle n'a plus les cheveux châtains, mais cuivrés; les formes se sont empâtées, le buste s'alourdit dans l'étoffe qui n'a point cessé de la draper, comme le sourire s'efforce encore d'animer les lèvres lasses... Apparition pathétique. Sur la route, les autos passent, des cornes déchirent l'air... Et la femme qui n'est plus jeune et qui n'est plus légère avance, la main tendue. Isadora!

Ainsi, l'an dernier, pendant ce même mois de septembre, l'avais-je retrouvée, dans ce logis d'infortune, devant la mer, — la mer défigurée de cette promenade de Nice, l'une des plus belles du monde, mais livrée aux agioteurs du bâtiment et à la plus monstrueuse des publicités qu'une administration raisonnable pouvait écarter. Mais Isadora ne voyait que ce qu'elle désirait apercevoir. Elle ignorait le vermouth milanais, les huiles qui lubrifient... Elle rêvait de la Grèce, en contemplant, derrière le mont Boron, les lignes de la Turbie et du Mont-Agel. Nous nous embrassâmes et elle agit dans ce logement aux cloisons creuses, aux dimensions misérables, comme jadis elle évoluait à l'hôtel Biron où elle se partageait avec Rodin l'ancien couvent du Sacré-Cœur, comme à Neuilly dans le vaste atelier, comme à Bellevue dans cet hôtel qu'un administrateur avait transformé pour elle en

collège de la danse, où elle logeait vingt élèves, déjeunait sur une estrade et s'endormait drapée de crêpe de chine blanc, au pied d'un marbre grec.

Le jour où je la vis, elle avait organisé un déjeuner pour des Américains fort riches, de qui elle espérait beaucoup et qui avaient fait porter un mot à deux heures, disant qu'ils déjeunaient dans un des palaces voisins et ne viendraient que plus tard, dans l'après-midi. Les derniers sous avaient passé à l'achat du repas. De désespoir, Isadora, pour oublier cette nouvelle déconvenue, avait bu les cocktails préparés...

Le soir, nous dînâmes à Cagnes, au sommet de la vieille ville, chez de jeunes artistes, qui avaient loué une maison améliorée par un Américain... Vers la fin du repas, Isadora dansa aux accords du phonographe, sur lequel on avait placé un disque de tango. Par instants, elle se dressait avec un mouvement des bras qui retrouvait la ligne et recréait l'allégresse des jours de la jeunesse.... Parfois, à la lueur des bougies qu'elle avait fait allumer, la bacchante des belles matinées des représentations au Théâtre de la Gaîté s'évoquait parmi les ombres mouvantes. Le châle dissimulait les formes épaissies. Et, en passant devant le visage, les bras empêchaient qu'on y surprît trop cruellement la flétrissure. Alors, elle devait quatorze mille francs au taxi qui la transportait de Nice aux environs. Mais une compatriote ayant passé la nuit et une partie du jour dans des trains, était arrivée, à l'instant où Isadora s'apprêtait à partir dîner, porteuse de chèques, hommages de l'admiration, du culte ancien de ces anonymes ou demi-ombres qui accompagnent l'existence des femmes ayant fait date dans leur temps, même lorsque les dons qui avaient assuré leur succès se sont évanouis... Un journal américain offrait une somme inespérée pour la publication des mémoires de la danseuse. Isadora, qui avait bu les cocktails de ses invités défaillants, pour ne point sombrer dans le désespoir, buvait maintenant, parce qu'elle voyait luire devant elle quelques jours de sécurité...

La nuit nous sépara. Quelques jours plus tard, Isadora donna une représentation, à laquelle nous vînmes en trop petit nombre, dans le studio qu'elle venait d'aménager près

de l'immeuble où je l'avais retrouvée. C'étaient encore les flottantes draperies bleues, qui avaient couru le monde sur les rails et à fond de cale, — un peu effacées... Mais un bouquet de tubéreuses remplissait un bassin de céramique... Et, sur une estrade, de nombreux coussins permettaient aux invités d'être à demi couchés dans la pénombre. Un prince russe, qui n'avait que la chemise et le pantalon dans lesquels il parut, s'assit au piano, joua quelques nocturnes, puis Isadora se détacha d'un paravent, derrière lequel elle attendait... Nous évoquions sa jeunesse. Ce sont des spectacles toujours mélancoliques aux hommes de plus de quarante ans... Et nous, qui l'avions beaucoup fréquentée, jadis, nous lisions, dans le tragique des attitudes où elle excellait encore, dans ces agenouillements maternels, ces bercements esquissés par les bras, nous lisions la hantise du drame dans lequel ses deux enfants avaient péri... Et il semblait que cette évocation lui fût indispensable pour retrouver encore la flamme qu'elle ne possédait déjà plus.

Entre chaque morceau joué par le pianiste, elle disparaissait derrière le paravent, sortait, d'une malle embusquée là, quelque écharpe encore vive, peut-être toujours blanche, qui avait longtemps servi à ses attitudes... Elle parut drapée d'une ample étoffe grise et mima la mort, jusqu'à n'être plus, étendue, qu'un cadavre rigide, par-dessus lequel le bras qui demeurait droit et tenait l'extrémité de l'étoffe, retomba pour voiler la face... On eût dit qu'elle préludait à son tombeau, cette danseuse qui avait si légèrement couru sur la terre et foulé notre planète avec les talons d'Atalante, — tandis qu'au delà du studio, sur l'extrémité de la Promenade des Anglais, des autos, ces autos qui causèrent toutes les tragédies de son existence, des autos faisaient entendre le brutal appel de leurs trompes...

ALBERT FLAMENT

# LA QUADRATURE DU CERCLE

M. Raymond Poincaré mérite l'admiration en raison de l'œuvre qu'il a accomplie. Il mérite aussi d'être plaint, en raison des difficultés multiples qui l'attendent. La rentrée prochaine des Chambres et les incidents qui se succèdent permettent de mesurer toute l'incohérence de notre situation politique.

Quand, au mois de juillet 1926, M. Raymond Poincaré a formé un ministère de salut, il avait le courage d'accepter une mission périlleuse. Et, pour la mener à bien, il avait une idée très noble, faire l'union nationale. La nation a répondu à son attente. Sans avoir recours à des procédés extraordinaires, M. Raymond Poincaré, par sa seule présence, par son autorité, par les qualités qu'il a et par tout ce qu'il représente, a ramené la confiance et l'apaisement.

On sortait d'une des périodes les plus troubles et les plus catastrophiques de notre histoire. Le Cartel avait fait une tentative sans précédent, il avait essayé d'appliquer une politique révolutionnaire. L'effondrement successif de M. Herriot et de M. Painlevé avait laissé paraître le désarroi jeté dans tout le pays par leurs extravagances. Les finances publiques étaient en péril. L'opinion était anxieuse. L'ordre commençait d'être compromis dans la rue. La France a eu en quelques semaines la perspective de ce qu'était la décadence et de ce que serait l'aventure révolutionnaire. Elle a respiré, dès que M. Poincaré a pris le pouvoir. Elle lui garde une profonde reconnaissance de ce qu'il a su faire.

Le Parlement est-il aussi convaincu, aussi satisfait, aussi reconnaissant que le reste de la nation? Non, M. Poincaré, par un généreux optimisme, a pu croire que le Parlement lui saurait gré, comme la nation, de ce qu'il avait réussi et l'aiderait

à continuer son œuvre. C'était mal connaître l'espèce parlementaire. La Chambre du Cartel s'est tue, quand elle a vu le franc menacé. Elle a servi sans broncher le Président qui la sauvait. Mais, une fois le danger passé, elle est redevenue elle-même, c'est-à-dire qu'elle a été animée des plus médiocres dispositions. Elle a continué de suivre le Cabinet, mais en maugréant. Elle a exporté en province sa mauvaise humeur. Et on a vu ce spectacle pitoyable des Cartellistes, à qui tout conseillait le silence et la modestie, et qui se mettaient à relever la tête et à donner de la voix.

A l'heure présente, on peut dire que si l'Union nationale existe encore, par le fait que le ministère vit, elle n'existe pas dans les cœurs, ni dans les intentions de la majorité. Si le Cartel était sûr de l'impunité, il reprendrait le pouvoir. Mais il est inquiet; c'est à peu près le seul sentiment raisonnable qu'il ait. Il a fort heureusement perdu quelque chose de sa faculté de nuire; il n'en a pas perdu le goût.

***

Trois grandes questions dominent notre vie publique : la question financière, la question diplomatique, le question du communisme. Sur toutes les trois les partis de gauche exercent une influence encore trop considérable. Ils ont les idées les plus fausses, paralysent le gouvernement, lui arrachent des concessions, et empêchent un relèvement durable.

En ce qui concerne les finances, le Cartel avait certes une position difficile. Il ne lui était pas impossible cependant de la tenir, s'il avait eu un peu de franchise. Son histoire tient en deux formules : il a essayé de gérer les finances selon des systèmes socialistes; il a complètement échoué et provoqué une panique qui aurait pu finir en catastrophe. Après cette expérience, il lui était facile de dire qu'il avait tenté d'appliquer une méthode, que l'état de l'opinion publique et de nos usages ne le lui avaient pas permis, et que, dans ces conditions, il laissait d'autres hommes d'État agir selon les traditions plus appropriées à notre pays. Mais cet aveu coûtait trop à sa vanité. Il a inventé une argumentation absurde pour se défendre et pour faire illusion. Il prétend que son système était bon, et qu'il n'a pas réussi à cause de l'opposition. Il ajoute que le

système de M. Poincaré n'est pas meilleur, mais qu'il a donné des résultats, parce que le Cartel n'y a pas fait obstacle.

Tout est inexact dans cette manière de présenter les événements. Le Cartel n'a pas gêné M. Poincaré, parce que le Cartel était perdu et que les finances étaient menacées. S'il avait fait échouer M. Poincaré, nous allions à une crise politique et économique des plus graves, crise provoquée par les erreurs du Cartel. Les partis de Gauche ont laissé faire M. Poincaré, parce qu'ils ne pouvaient pas agir autrement. Mais entre 1924 et 1926, ils ont échoué, parce qu'ils s'étaient engagés dans une voie qui ne menait à rien. L'opposition a agi contre eux parce qu'elle ne pouvait pas honorablement s'associer à une entreprise absolument insensée et condamnée à un échec certain. L'histoire des partis de Gauche est exactement le contraire de celle qu'ils exposent. C'était leur système qui était faux essentiellement.

Mais tant qu'ils ne reconnaissent pas ces vérités élémentaires, ils entretiennent une incertitude néfaste. Ils attestent qu'ils n'ont rien appris. Ils font craindre leur retour. Par eux, la stabilité politique est compromise, et par conséquent par eux la stabilité monétaire est menacée. Il n'y aura un progrès véritable dans nos affaires que le jour où la menace collectiviste ne sera plus suspendue sur la nation, et le jour où toute la France se sera rendu compte qu'il n'existe pas de finances socialistes.

Beaucoup plus grave encore a été l'action des partis de gauche sur la politique diplomatique du gouvernement. En juillet 1926, lorsque le Cabinet a pris le pouvoir, la situation n'était plus entière. Une faute irréparable avait été commise, une des plus lourdes fautes de notre histoire contemporaine. A l'entrevue de Chequers, qui eut lieu dès les premiers jours du Cartel triomphant en 1924, M. Herriot, alors ministre des Affaires étrangères et Président du Conseil, avait abandonné sans aucune contre-partie, sans aucune adresse, sans même les précautions les plus élémentaires, toute la politique de la Ruhr. Un an après, M. Briand avait essayé de tirer parti des conséquences de cette situation, et il avait inauguré ce que l'on a appelé la politique de Locarno. Tout était au pacifisme,

à la fraternité des peuples, à la réconciliation universelle.

Cette politique sentimentale a un avantage indéniable : elle plaît aux électeurs. Et c'est tout naturel. Aucun peuple n'aime la guerre ni les charges militaires. Tous vivent de tranquillité et de sécurité. On est certain du succès en parlant de la paix. La difficulté est de l'assurer. Elle ne se décrète pas par des mots. Elle n'est garantie que par des efforts et des mesures concrètes un peu rudes. La politique de paix, à la mode depuis près de quatre ans, a eu le grave défaut de reposer beaucoup plus sur des espérances que sur des réalités. Elle ressemble étrangement à celle qui était déjà vantée de 1900 à 1914, alors que les chefs de l'école dirigeante affirmaient qu'il ne pouvait pas y avoir de guerre, que l'esprit international se développait, et que tout devait finir par des conversations entre hommes d'État de gauche et économistes. Le terrible réveil de 1914 aurait pu servir de leçon. Dans son livre très remarquable, *Illusion et réalité*, qui est plein de réflexions riches de sens, le Dr Gustave Le Bon a fort bien montré que les peuples n'obéissaient presque jamais au raisonnement ni même à la raison, et qu'ils étaient soumis principalement à des courants sensibles.

La Société des Nations a rassemblé toutes les espérances éparses dans le monde, et elle est devenue le Parlement international des affaires de la paix. On entend à Genève de fort éloquents discours. On y vit dans une atmosphère de générosité mystique. On y constate même les grands efforts faits par les juristes et les statisticiens pour renseigner les protagonistes et apporter à l'Assemblée les trésors de leur documentation. L'entrée de l'Allemagne dans la Société, la réception empressée qui lui a été faite, l'étude obstinée des problèmes relatifs au désarmement entretiennent des desseins pacifiques. Mais pendant ce temps les affaires humaines suivent leur cours, qui obéit à de nouvelles lois beaucoup plus dures.

Toute l'action du ministère d'Union nationale oscille entre ces deux nécessités, l'une de pure politique intérieure et électorale qui consiste à se montrer fidèle à l'esprit de Locarno, l'autre tout empirique et de prudence élémentaire, qui consiste à ne pas se mettre dans une situation trop affaiblie. A chaque

instant apparaît la difficulté de satisfaire ces deux tendances. S'agit-il des effectifs de la Rhénanie? La politique électorale dit qu'il faut les réduire, et la raison conseille de les diminuer le moins possible. S'agit-il du désarmement? La politique électorale veut que l'on fasse à Genève des discours enflammés, mais la raison ordonne de ne rien promettre d'imprudent. Il en résulte un singulier flottement dans toutes les affaires. Il en résulte une sorte d'impuissance diplomatique, sensible à la fois dans nos rapports avec l'Angleterre et avec l'Italie, nos alliés d'hier, avec l'Allemagne qui nous a fait la guerre, et qui ne paraît pas résolue à ne jamais plus la faire.

De là des déceptions, des incertitudes, et même des inquiétudes. En pratique, la politique de pacification n'a donné aucun résultat appréciable. Nous sommes dans une de ces périodes où aucune nation n'a envie de rouvrir des conflits. Nous vivons une époque où chacun refait ses forces, gagne du temps, attend les circonstances, et songe à ses destinées futures. On peut imaginer que M. Briand qui n'est pas un naïf, essaie de mettre à profit ces années de transition pour répandre un certain nombre d'idées, entraîner les peuples à avoir d'autres dispositions, préparer un avenir meilleur. Cette méthode n'est admisssible que si on n'en est ni la dupe ni la victime, et si, en espérant le mieux, on s'organise pour être de force à supporter le moins bon.

Il faut avouer que la politique de M. Briand est déconcertante et qu'elle constitue une des plus sérieuses difficultés de l'Union nationale. M. Briand a joué un assez grand rôle dans le passé et il a une situation assez considérable dans le personnel des dirigeants européens pour qu'on puisse s'exprimer sur ce sujet en toute liberté. Sa conduite est malaisée à définir. Est-il repris par les rêves anciens du socialisme de sa jeunesse? A-t-il l'illusion de vouloir être, à la fin de sa carrière, l'âpôtre d'une sorte de morale internationale, qui n'est certes pas nouvelle, mais qui n'a jamais été observée? Est-il séduit par la tribune de Genève et par le plaisir de s'adresser à un auditoire universel? Toujours est-il qu'en toute occasion depuis deux ans il subordonne tout à un dessein de conciliation générale.

Le grave inconvénient de cette politique, c'est qu'elle a un

objet fort lointain et qu'elle néglige des réalités immédiates. L'avenir, s'il y en a un de cette espèce, c'est l'arbitrage, les frontières honnêtement respectées, la bonne foi des gouvernants, la sagesse des peuples, le désintéressement, la recherche du bien général, la fraternité, l'amour même. Les réalités, c'est l'échec de la conférence navale, la faiblesse de la Société des Nations, l'absence absolue des sanctions efficaces dont dispose l'assemblée de Genève, l'incertitude des Cours juridiques démontrée par l'affaire du *Lotus*, les erreurs possibles de la Société des Nations prouvées par une manœuvre inadmissible comme celle qui a abouti à exclure la Belgique du Conseil, l'attitude trouble de l'Allemagne, qui met adroitement à profit tout le pacifisme et qui garde ses arrière-pensées. M. Briand emploie à l'égard de l'Allemagne la méthode dont parle Pascal à propos de l'incrédule : « Prenez l'eau bénite. » Mais rien n'atteste que l'Allemagne soit capable, du moins pendant longtemps, de se modifier, même en prenant l'habitude du langage pacifique, et par conséquent la politique de Locarno entraînerait des risques énormes, si elle n'était exactement accompagnée de mesures de précaution et d'une vigilante organisation de la défense nationale.

Toutes les controverses sur l'occupation de la rive gauche du Rhin sont en fonction de ce plan général. Il est visible que M. Briand tend à abréger les délais d'occupation. Il est non moins évident que le Cabinet ne le fera jamais, parce qu'il n'y a pas de majorité au Parlement pour approuver une pareille décision ni sous le règne de ce ministère, ni sous un autre. M. Poincaré, et les ministres modérés, ont mis beaucoup de condescendance à laisser faire M. Briand. Mais il leur est bien impossible de le laisser s'engager trop avant dans une voie périlleuse. L'Union nationale suppose ici un minimum de raison, constamment contrebattu par l'effort des partis de gauche.

***

C'est surtout en ce qui concerne le péril communiste que les difficultés intenses du Ministère se manifestent. La réalité du péril communiste n'est plus niée aujourd'hui par personne. La *Revue de Paris* a été une des premières à le signaler avec

précision. Elle a publié en quelques années des articles pleins d'enseignement sur l'organisation du parti bolcheviste, sur le plan de Moscou contre l'Europe et l'Asie, sur la propagande révolutionnaire, sur la participation des Soviets à la grève générale anglaise et à la grève des mineurs. Les événements, depuis lors, ont apporté de trop éclatantes démonstrations pour qu'il soit besoin d'insister. En 1924, M. Herriot et M. François Albert proclamaient, en un langage plus pittoresque qu'élégant, que le communisme était une « rigolade », et ils laissaient joyeusement les bolchevistes organiser le défilé de la cérémonie Jaurès. De 1924 à 1927, la prétendue « rigolade » s'est exprimée en ébats qui se sont suivis régulièrement, la guerre d'Abd-el-Krim, les incidents quotidiens, les affaires de la marine et de l'armée, les excitations constantes à la révolte, et, pour finir, l'émeute du 23 août.

Quelle a été la conduite du Cabinet d'Union nationale? Il a eu le mérite d'avouer le péril et de proclamer, par la bouche de M. Albert Sarraut, ministre de l'Intérieur, que le communisme était l'ennemi. Mais il faut bien ajouter que dans l'action il s'est montré faible. Il y a bien eu des arrestations, des procès, des poursuites, et même des condamnations. L'ensemble n'a pas donné l'impression d'une intervention vigoureuse et résolue. L'émeute du 23 août a été réprimée : mais l'autorité a d'abord été surprise; elle a dû réagir; elle l'a fait avec énergie. La question cependant n'est pas réglée. L'organisation bolcheviste demeure, et elle a son quartier général à Paris, à l'Ambassade soviétique. Moscou proclame que le moment est venu de bouleverser l'Europe, et que tout l'effort doit d'abord être dirigé contre la France.

A quoi devons-nous cet honneur? Il ne faut pas se faire d'illusion et il n'y a pas de quoi nous enorgueillir. Si Moscou commence par notre pays, c'est que notre pays lui paraît offrir la surface de moindre résistance. Les Soviets ont échoué en Angleterre, en Italie, en Pologne, en Autriche, en Hongrie, en Roumanie. Ils ne menacent pas l'Allemagne, leur alliée. Il leur reste la France, où ils trouvent des facilités de toutes sortes et des complicités bien commodes. Les socialistes sont chez nous asservis par les communistes. En Angleterre les Trade-Unions, syndicats ouvriers qui ne sont certes pas réac-

tionnaires, ont eu le courage de rompre avec les Soviets. Chez nous, les socialistes, maltraités par les communistes, blâmés constamment et discrédités par eux, n'osent pas prendre parti contre eux. Les élections sont proches. Les socialistes ont besoin des communistes. Et comme les radicaux ont besoin des socialistes, c'est finalement le communisme qui bénéficie de toute cette association électorale, omnipotente aux dépens de notre pays.

On ne peut pas s'expliquer autrement la faiblesse du gouvernement dans l'affaire Rakowsky. M. Rakowsky, ambassadeur des Soviets, a signé un manifeste invitant les ouvriers et les soldats français à la révolte. C'est tout naturel de la part d'un révolutionnaire, dont la mission est de bouleverser le monde. On s'est aperçu tardivement en outre que c'était bien incorrect de la part d'un ambassadeur. Une fois ce problème posé, il est inévitable qu'il se développe jusqu'à la seule solution possible, qui est la rupture avec les Soviets. M. Rakowsky est indésirable : la publication de sa biographie a suffi à lui rendre la position intenable. Mais le successeur de M. Rakowsky fera la même chose que son prédécesseur. Le gouvernement, poussé par l'opinion, s'est donc trouvé obligé de statuer sur le fond même du débat. Faut-il ou ne faut-il pas rompre avec Moscou? Le Cabinet a eu le tort de dire qu'il n'avait pas l'intention de rompre. Il y sera amené tôt ou tard. Son hésitation présente ne le fortifie pas. Elle le fait paraître bien timide devant M. Litvinof, adjoint au commissaire soviétique des Affaires étrangères, lequel a déjà menacé en vain l'Angleterre et la Pologne. Elle décèle surtout d'étranges complaisances envers les partis de gauche, qui ne veulent pas de rupture avant les élections.

Tout se tient. Le Cabinet a la force de repousser une émeute dans la rue, et d'ailleurs il est obligé de le faire sous peine d'abdication. Mais, politiquement, il n'est pas qualifié pour lutter contre le bolchevisme, ou du moins il est gêné pour le faire, en raison de sa composition, en raison de la majorité disparate qui le soutient, en raison de l'influence permanente qu'a gardée le Cartel dans les affaires d'État. Une lutte contre le bolchevisme supposerait une autorité décidée à ne supporter ni les cellules dans l'armée, ni la propagande dans les arse-

naux de la marine, ni l'indiscipline dans les administrations, ni la diffusion du communisme parmi les instituteurs et les institutrices. Ce serait exactement le contraire de toute la démagogie de 1924 et de 1925, de la politique de M. Herriot et de M. Painlevé, lesquels font partie du ministère, et sont capables peut-être de reconnaître leurs erreurs passées, mais sont incapables d'oser les réparer. L'École dirigeante n'est pas à même de combattre, comme il le faut, le communisme.

Il en résulte un malaise sérieux, qui pèse sur toute notre vie publique. Le redressement opéré par M. Raymond Poincaré en matière de finances est incontestable; il est reconnu par tous, même par ceux qui se demandent quelle en sera la suite économique. Mais ce redressement n'est qu'un répit, s'il n'est pas accompagné d'une politique qui en conjure la continuité. Il ne sera qu'une parenthèse vaine — entre deux périodes troublées — dans le cas où demain les partis de gauche reprendraient le dessus. Il pourra être au contraire une étape importante sur une route longue à parcourir, à la condition qu'il y ait à l'avenir une majorité stable et des gouvernements décidés à faire prévaloir l'ordre, le travail et l'autorité.

Le problème est posé en termes si clairs et si publiquement que dans tous les partis on s'est demandé si la seule manière de le résoudre ne serait pas de dissoudre la Chambre et de procéder à la consultation générale de la nation. Il est certain que cette opération, parfaitement légitime et parfaitement constitutionnelle, aurait pu être faite il y a quelques mois. La chute du franc venait d'être arrêtée. Une politique sage avait en quelques mois empêché la catastrophe qu'une politique folle avait préparée. Le suffrage universel pouvait se prononcer. Mais le temps a passé. Les partis de gauche n'ont pas voulu des élections. Ils ont un préjugé anachronique contre la dissolution. Ils sont attachés au fond à cette omnipotence du Parlement qui est un des maux qui nous rongent. A moins d'un accident, toujours possible dans des temps aussi difficiles que les nôtres, il est peu probable que la date des élections soit avancée.

Dès lors, le cabinet d'Union nationale est livré à une navi-

gation difficile. Les Chambres rentrent à la fin d'octobre, et devront voter un budget qui ne compromette pas la situation financière. L'histoire parlementaire atteste que des députés, à la veille de leur réélection, sont sensiblement portés à mettre au pillage les deniers publics, et l'on a rarement vu un budget convenable adopté en fin de législature. M. Raymond Poincaré sera-t-il plus heureux que ses prédécesseurs? Il a pour lui son autorité et le souvenir récent des services rendus. Il a contre lui la poussée des partis de gauche, et l'ardeur inconsciente des candidats inquiets. Sa plus grande chance est que la crise qui s'ouvrirait, s'il quittait le pouvoir, serait d'une gravité exceptionnelle. Ce serait une crise politique, une véritable crise d'État. Aucun parti ne se soucie de prendre la redoutable initiative de la provoquer. Mais aucun parti ne peut être assuré de la prévenir, ni de l'empêcher. Parmi les modérés, comme parmi les partis de gauche, il y a des concessions qu'on fera à M. Poincaré parce qu'il représente l'Union nationale, et à cause de sa personne. Mais il y en a qu'on ne lui fera pas : les partis de gauche lui demanderont de plus en plus; les modérés seront de plus en plus déçus par ce qu'il cédera.

L'Union nationale ne pouvait être durable et féconde que si les radicaux, retenant les leçons de l'expérience cartelliste, avaient enfin compris que l'alliance avec les socialistes était désormais impossible et conduisait rapidement à une aventure révolutionnaire. Ils sont aveuglés. Ils n'ont pas voulu ou ils n'ont pas osé se séparer de leurs alliés collectivistes et devenir un parti de gouvernement. Leur responsabilité est énorme, et on a le regret d'ajouter que les effets de leur erreur sont loin de s'être tous produits. En attendant, le Cabinet d'Union nationale, divisé, soutenu par des groupements non moins divisés que lui-même, est obligé de tenir cette gageure : tenter une politique raisonnable avec une majorité qui ne l'est pas; c'est la quadrature du cercle.

IGNOTUS

# CHRONIQUE BIBLIOGRAPHIQUE

**Le Louvre et les Tuileries de Louis XIV,**
par **Louis Hautecœur** (*Vanoest*).

Le magnifique ouvrage que vient de publier M. Hautecœur nous permet de suivre les transformations subies par le Louvre sous le règne de Louis XIV. Les évoquer ce n'est pas seulement satisfaire la curiosité du visiteur qui cherche à retrouver parmi les salles du musée actuel les anciens appartements royaux, c'est retracer l'histoire d'une des plus belle périodes de l'art français.

Lorsque, en 1652, à la fin de la Fronde, le jeune roi Louis XIV fit son entrée dans Paris, le palais du Louvre (que depuis neuf ans — c'est-à-dire depuis la mort de Louis XIII — la cour avait déserté) était bien loin d'avoir atteint son extension actuelle. Autour du terrain qui constitue aujourd'hui la grande cour, on ne trouvait que l'aile occidentale construite par P. Lescot, puis Lemercier, et l'aile méridionale dite aile de la reine, œuvre également de P. Lescot. Cet ensemble était relié au palais des Tuileries (de Philibert de l'Orme et Jean Bullant) par la galerie du bord de l'eau (Metezeau et Androuet du Cerceau) au nord de laquelle — *entre Louvre et Tuileries* — se trouvaient de nombreuses maisons et hôtels — entre autres l'hôtel de Rambouillet — et l'église Saint-Nicolas du Louvre. Notez que l'aile de la reine ne dépassait pas, à l'est, la hauteur de l'actuelle passerelle des Arts. Là une tour s'élevait encore, reste du Louvre de Charles V, d'où partait, vers le nord, longeant les jeux de paume du château, la ruelle d'Autriche ou d'Autruche. A l'est de cette voie obscure et sale s'élevait le Petit Bourbon (qui, en bordure de la Seine, s'étendait jusqu'à la hauteur de l'actuelle rue du Louvre). La chapelle de cet édifice servait de chapelle royale.

Les appartements de ce Louvre réduit furent vite jugés insuffisants et l'on décida une série de travaux dont la réalisation se poursuivit de 1653 à 1660. C'est ce qu'on peut appeler, avec M. Hautecœur, les premiers aménagements. Ce fut l'architecte Lemercier qui fit décorer pour Anne d'Autriche l'appartement dit *des bains de la reine mère* dont les peintures furent confiées à Le Sueur. Rien ne subsiste de ces pièces, à l'emplacement desquelles on trouve aujourd'hui les salles de sculpture antique qui se terminent par la salle de la Vénus de Milo. L'*appartement du conseil*

fut construit dans l'aile de Lemercier (celle du pavillon de l'horloge). De l'*appartement d'été de la reine mère* (occupé maintenant par les salles des Antonins, de Mécène, etc...) on peut encore reconstituer aisément la disposition en observant les plafonds qui subsistent. Peints par Romanelli, décorés par Anguier, ils représentent l'apogée du style italianisant en France. Cet appartement d'été avait été dessiné par Le Vau, qui depuis la mort de Lermercier (1654) était devenu le premier architecte de Louis XIV.

Ce fut cet artiste qui aménagea l'*appartement du roi*, au 1er étage, dans cette partie du palais qu'avaient d'ailleurs occupée les précédents rois de France. La chambre de parade et la chambre du roi occupaient l'emplacement actuel de la salle des sept cheminées. Les boiseries et la décoration de ces deux pièces existent toujours d'ailleurs. Mais elles ont été déplacées et remontées dans les salles du premier étage de la colonnade. La plafond de la chambre du roi avait été sculpté par Guérin et Girardon. Celui de la chambre de parade restait, à peu de choses près, tel que l'avait dessiné P. Lescot. Au-dessus de cet appartement du roi, où l'on ne s'étonnera point de ne pas trouver de salle de bains, le grand roi n'ayant pas, de ce point de vue, les saines habitudes de sa mère, se trouvait l'appartement de Mazarin; quant au troisième étage, il contenait un appartement qui fut successivement habité par Fouquet et Colbert. De ces deux appartements quelques motifs décoratifs subsistent encore aujourd'hui; par contre de celui de Marie-Thérèse (emplacement des salles de céramique Campana), comme de la chapelle construite par Le Vau dans l'aile Lemercier on ne trouve plus aucune trace.

M. Hautecœur donne un pittoresque tableau de la vie de la cour dans ce Louvre de Louis XIV mineur, décrit les représentations données dans le théâtre édifié par Vigarani, les fêtes et ce fameux carrousel de 1662 (organisé à l'occasion de la naissance du dauphin), qui émerveilla si fort les contemporains que le terrain où il fut donné porta depuis lors le nom de place du Carrousel. Il nous montre un Louvre accessible à tous, les étrangers allant par simple curiosité gratter à la porte du roi, qui parfois venait ouvrir lui-même.

A partir de 1660 les travaux de construction succèdent aux travaux d'aménagement. Reprenant un plan ancien, Le Vau entreprend de terminer la cour du Louvre et de joindre ce palais et les Tuileries par une galerie Nord, symétrique de la galerie du bord de l'eau. La dernière partie de ce projet ne fut d'ailleurs exécutée que grâce aux Bonaparte et à la IIIe République (bien qu'en 1671 ce « grand dessein » ait été de nouveau étudié par Per-

rault, puis par Vigarani, lequel prévoyait un vaste amphithéâtre sur la place du Carrousel et une suite d'appartements à la persane, à la turque, à l'allemande, pour la galerie Nord, le palais du plus grand des rois devant offrir aux regards et à l'esprit un résumé de l'univers). Par contre Le Vau fit construire les bâtiments nord de la cour du Louvre et, ayant fait détruire le Petit Bourbon, poussa vers l'est l'aile sud. La galerie des rois située au-dessus de l'appartement d'été de la reine ayant brûlé en 1661 (au cours d'un incendie qui émut si fort Mazarin, déjà malade, qu'il en mourût) il fallut reconstruire également ces bâtiments qui dataient de Catherine de Médicis. On édifia là des cabinets de peintures, une salle de comédie, des volières et la galerie du Roi-Soleil, la galerie d'Apollon. Celle-ci fut décorée par Le Brun — dont les peintures furent « complétées », aux siècles suivants, par Taraval, Muller et Delacroix; les stucs avaient été confiés aux élèves d'Anguier.

Le Vau venait de construire un vaste salon à la place actuelle du salon carré et commençait les décorations intérieures de la galerie du bord de l'eau, lorsque Colbert devint (1664) surintendant des bâtiments. Avec lui les travaux reçurent une impulsion nouvelle, Colbert étant aussi attaché à la réalisation du grand Louvre qu'il devait être hostile à celle du grand Versailles. Pour que, durant les agrandissements dont il rêvait, la Cour pût vivre en paix, Colbert commença par faire achever et réaménager les Tuileries. Sur ces importantes transformations poursuivies de 1664 à 1666, il n'y a pas lieu d'insister ici, la question ayant été étudiée très complètement par M. Lemonnier dans la *Revue de Paris* du 15 novembre 1925. Le jardin des Tuileries, dans le même temps, commençait d'être dessiné de nouveau d'après les plans de Le Nôtre. L'avenue des Champs-Élysées était ouverte — et à son sommet, à l'emplacement de l'Étoile, on érigeait provisoirement une pyramide. — Nous avons eu l'occasion de parler naguère de tous ces travaux à propos de l'ouvrage que M. Marcel Poète a consacré au jardin des Tuileries.

Pour le Louvre lui-même la grande affaire, aux yeux de Colbert, était la construction de la façade orientale, celle qui devait être édifiée en face de Saint-Germain l'Auxerrois. M. Hautecœur nous montre les soins minutieux qu'il consacra à ce projet. Vingt plans furent étudiés alors, dont on trouvera les curieuses reproductions dans son ouvrage. Après les artistes français (Houdin, Mansart, François Le Vau, Jean Marot, Dubois, Cottart) on passa, aucun n'ayant donné satisfaction, aux artistes italiens. Pietro da Cortona voulut construire un temple, Candiani une coupole « globe royal, » Rainaldi un dôme « couronne royale ». Bernin enfin retint l'attention du roi en proposant une façade concave ornée au centre d'un

pavillon convexe. Il fut mandé à Paris en 1665. Son projet d'ensemble était colossal et somptueux. Pour le mettre à exécution il eût fallu démolir la moitié de Paris. On n'y songeait pas, mais les fondations de la façade orientale dessinée par l'Italien n'en étaient pas moins en construction, lorsque le roi et Colbert, lassés des grandiloquentes manifestations de la fatuité du cavalier le réexpédièrent par delà les Alpes, comblé de cadeaux. Ce fut alors que se constitua une sorte de petit conseil composé de Le Vau, Le Brun et Claude Perrault, médecin, mathématicien et architecte. Là naquirent l'idée et les plans de la fameuse colonnade qu'on éleva de 1668 à 1678. Cette façade ne devait être qu'un décor. Le mur était primitivement aveugle; mais les niches qu'il contenait ont été sous Napoléon III transformées en fenêtres. D'autre part l'aile sud de la cour fut à la même époque « doublée », le long de la Seine, par Le Vau et Perrault. On voit encore au sommet de ce bâtiment un double toit.

Celui qu'avaient fait commencer Le Vau-Perrault ne devait d'ailleurs pas être tout à fait terminé sous Louis XIV; en effet lorsque, en 1671, le roi, cédant enfin à l'aversion qu'il avait toujours eue pour Paris et le Louvre, décida de construire le nouveau palais de Versailles, les travaux du Louvre, comme ceux des Tuileries et de leur jardin, furent également interrompus. La construction des bâtiments intérieurs de la cour du Louvre, celle des toits des ailes nouvelles fut si bien abandonnée, qu'au XVIIIe siècle les nombreux habitants qui s'étaient intallés dans le Louvre (académiciens, artistes, capucins-pharmaciens, imprimeurs du roi) devaient se couvrir avec des toits de fortune. Dès la fin du XVIIe siècle, en somme, ce Louvre, à la création duquel Louis XIV avait collaboré plus que tout autre souverain, était devenu, selon le mot de M. Hautecœur, «Le Louvre sans roi ».

Le grand travail entrepris par M. Hautecœur n'est pas, est-il besoin de le dire en manière de conclusion, œuvre de vaine érudition. Pour les artistes il précise des faits importants, montre, par exemple, que, contrairement à l'opinion courante, le Bernin n'introduisit pas en France au cours de son voyage telles formes architecturales : elles étaient déjà connues par nos artistes. Surtout, pour nous, simples curieux, il dégage, du Louvre-musée, le Louvre-palais et nous permet d'imaginer dans son véritable décor la cour du jeune roi Soleil.

**César Casteldor**, par **Eugène Montfort** (*Calmann-Lévy*).

Il y a dans *César Casteldor*, le roman que vient de publier M. Eugène Montfort, une évocation colorée de la vie des bas

quartiers marseillais. Ruelles étroites et sales où les séparations entre la maison et le trottoir ne sont pas nettement marquées. Les boutiques poussent au milieu des promeneurs leurs étalages; c'est à peine si, dans un mouvement semblable, les hommes ne vont pas vivre *toute* leur vie dans la rue... Grouillement de grand port. On se hâte une heure, avec une sorte de fièvre, puis on flâne tout le jour. Activité par feux d'artifice. Affaires de marchands, de marins, de souteneurs. Et les rayons de soleil coulent le long des pièces de linge qui sèchent pour aller s'installer dans de vieilles coquilles d'huîtres. Exaltation, débraillé, nonchalance et sensualité, nous sommes dans un monde un peu fantasque où, l'imagination aidant, tout devient possible, tout commençant par le paraître. Aussi M. Eugène Montfort a-t-il pu dresser au-dessus de cette foule interlope, sans qu'on songe trop à s'étonner de l'étrangeté de sa construction, le curieux personnage de César Casteldor, puissant homme d'affaires, homme politique, négociant et chef de camorra, idole de la canaille, ami des financiers et des ministres. Ce Casteldor, en qui M. Montfort a voulu incarner certaines *possibilités* méridionales, a enlevé la fille d'un grand seigneur italien, le duc d'Aspina, avec laquelle il mène une délicieuse vie nocturne, la diurne restant consacrée aux combinazione du négoce. Envoyé d'Italie, une sorte de policier fasciste rôde dans les bouges marseillais, en quête d'une piste qui puisse le conduire auprès de la fille du duc. Comment il y parvient, comment, d'ailleurs, il se laisse séduire par la puissance de César et passe à son service; comment César, dans une apothéose, finit par mener sa fiancée devant Monsieur le Maire, au milieu des acclamations du peuple marseillais en délire, c'est ce que M. Montfort nous explique avec verve. Il y a dans ce roman une vie truculente qui fait songer à certaines peintures de kermesses flamandes, mais un vent méditerranéen a passé là, qui a affiné les lignes et stimulé les nerfs.

**Je ne vous aime pas**, par **Gérard d'Houville** (*Fayard*).

Il n'y a aucune raison de principe pour que les pièces destinées à mettre en action des proverbes ne soient pas, si l'auteur le souhaite, poussées aux dernières limites du tragique et l'on peut très bien imaginer *Un tiens vaut mieux que deux tu l'auras* se terminant par le massacre général de tous les acteurs. Mais le fait est qu'aujourd'hui, de plus en plus, les proverbes deviennent d'aimables fantaisies où les plus grandes tristesses ont toujours l'air de fausses tristesses, où les suicides font sourire, où tous les personnages semblent en somme les doubles spiritualisés des êtres prosaïques qui se meuvent

sur la terre. Cela tient un peu peut-être aux proverbes mêmes que ces pièces illustrent. A chaque proverbe un autre s'oppose qui le dément. Comment pourrait-on, après cela, prendre au sérieux les actes qu'ils commandent? Tel personnage de P. Veber qui, en toute circonstance, conformait sa conduite aux recommandations des proverbes accomplissait sottises sur sottises. Ces phrases lapidaires pourtant passent pour exprimer la sagesse des nations, ce qui prouve assez quelle idée ironique les nations ont de leur propre sagesse... De cette introduction du proverbe-pièce dans le domaine du demi-rêve, Musset pourrait bien aussi être responsable, lui qui dans ses exquises comédies laisse à ses héros un je ne sais quoi d'irréel, d' « inincarnable ».

Tel qu'il est devenu, comédie rêvée à lire dans un fauteuil, le proverbe doit tenter moins les dramaturges que les poètes. C'est à ce dernier titre qu'il devait bien naturellement solliciter le talent de madame Gérard d'Houville. Il y a de l'esprit, de la fantaisie et une grâce jolie dans les proverbes qu'elle a réunis sous le titre de *Je ne vous aime pas*. On ne peut pas soutenir le badinage avec plus d'ingéniosité qu'elle ne fait. Les sujets de ces proverbes? Ce serait une trahison de les exposer — et risquer d'anéantir le sortilège. Qu'importe qu'un vieil oncle, après avoir voulu marier sa nièce a un riche barbon, soutienne soudain le parti du jeune premier? L'essentiel tient dans les motifs du revirement et je ne me risquerais pas à évoquer cette scène, où la nuit, le rossignol, la lune plaident l'un après l'autre la cause de l'amour. Tout l'art est ici de savoir faire parler la lune.

**Route n° 10**, par **Emmanuel Berl** (*Grasset*).

Françoise, une jeune fille belle, qui n'a pas été entourée que de bons exemples — sa mère ne lui a jamais beaucoup caché ses amants — épouse Bob, un garçon bien doué, assez intelligent et peu équilibré. Ennemi de « bonheurs paisibles » qu'il juge assommants, Bob convie sa femme à maintes expériences de tout ordre — ingénieuses et peu recommandables. Françoise, d'abord écœurée puis presque satisfaite, juge un jour que son mari pousse vraiment la fantaisie trop loin et divorce. Libre, comme on n'a pas éveillé en vain ses curiosités, elle s'offre de nombreuses aventures avant d'accueillir les avances d'un jeune homme sagace et inquiet, auprès de qui, par lassitude, elle se stabilisera temporairement.

M. Berl poursuit dans ce livre de très intelligentes tentatives pour se dégager, autant que possible, des conventions littéraires. Il évite également les scènes et les hommes stéréotypés. Ses personnages

sont mobiles et vrais. Françoise, molle de caractère et fuyante d'esprit, bel animal que Bob, mâle tourmenté, inconsistant et inconsciemment littéraire, a détraquée, nous offre un des aspects de l'amour moderne qui n'avait pas encore été fixé. On suit aussi, avec ce vif plaisir que donnent les notations exactes, les incertitudes d'un autre jeune homme qui voit tour à tour en Françoise l'incarnation même de la beauté, du désir et « une femme pour perruquiers de Marseille à brillantine ». Tout cela étant mis en valeur par le style incisif, un peu haché de M. Berl, où des images spirituelles et cherchées viennent s'insérer.

Mais si ce roman est remarquable de vérité, il est en partie privé de vie. On croit écouter un homme intelligent, commenter pour un de ses amis une histoire, dont ils ont tous deux une connaissance préalable, et sur laquelle il juge, par conséquent, superflu de fournir des éclaircissements de détail. Cela tient d'abord à ce que M. Berl ne se soucie point de dépeindre, de dialoguer, de faire voir. Il nous donne le dessin psychologique d'une aventure, d'une aventure dont auparavant il a lui-même imaginé toutes les scènes. On peut supposer aussi qu'il a eu l'occasion de les observer en réalité. Si, d'aventure, cette dernière hypothèse était exacte, elle expliquerait un bon nombre des particularités de ce livre : témoin d'un roman vécu, M. Berl en reconstitue l'origine, en *explique* le développement, mais il n'éprouve pas le besoin pour lui-même de donner chair à des personnages, qu'il a vus en chair. Et nous, qui ne les avons pas vus, un point d'appui nous manque — et de ce bon livre nous ne conserverons demain que peu de souvenir.

Qu'il donne du sang à ses personnages et ait davantage souci de nous mettre avec eux en communication *sensible*, sans renoncer pour cela à nous les faire comprendre, M. Berl, ayant réduit à presque rien ces méditations cosmiques qui alourdissaient son *Amour défunt*, peut devenir un de ces romanciers attendus, capables de nous donner enfin une image de la vie de ce temps.

MARCEL THIÉBAUT

---

*Les communications relatives à la Rédaction doivent être adressées à M. Marcel THIÉBAUT, Secrétaire général de la* Revue de Paris, 114, *avenue des Champs-Élysées. — Paris (VIII^e^).*

*L'Administrateur-Gérant* : MARCEL THIÉBAUT.